

102.89 / 1160  
BIBLIOTHÈQUE CONGO — CONGO BIBLIOTHEEK  
NOUVELLE SÉRIE N° 3 — NIEUWE REEKS N° 3

FACE AU ROYAUME  
HAMITE DU RUANDA  
LE ROYAUME FRÈRE DE L'URUNDI

*Essai de reconstitution historique.  
Mœurs pastorales. — Folklore*

PAR

MGR GORJU et ses Missionnaires.



BRUXELLES  
VROMANT & C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
3, RUE DE LA CHAPELLE

1938

623

**FACE AU ROYAUME HAMITE  
DU RUANDA  
LE ROYAUME FRÈRE DE L'URUNDI**

BIBLIOTHÈQUE CONGO — CONGO BIBLIOTHEEK  
NOUVELLE SÉRIE N° 3 — NIEUWE REEKS N° 3

FACE AU ROYAUME  
HAMITE DU RUANDA  
LE ROYAUME FRÈRE DE L'URUNDI

*Essai de reconstitution historique.  
Mœurs pastorales. — Folklore*

PAR

MGR GORJU et ses Missionnaires.



BRUXELLES  
VROMANT & C<sup>o</sup>, IMPRIMEURS-ÉDITEURS  
3, RUE DE LA CHAPELLE

1938

## UN MOT D'EXPLICATION

---

Ce travail est une mosaïque.

Non que ce soit une suite d'articles décousus — loin de là — mais parce que plusieurs Missionnaires y ont contribué. Le nom du Vicaire apostolique de l'Urundi qui paraît au haut de ces pages n'est pas un drapeau destiné à couvrir une marchandise anonyme. Il en répond parce qu'il répond du sérieux avec lequel ses Missionnaires ont rédigé les notes à lui confiées bénévolement ou ont répondu à un interrogatoire assez serré. Et leurs noms figurent dans ces pages : *cuique suum*.

C'est peut-être ainsi que se fait un travail d'ethnographie — chez les missionnaires, entendons-nous. L'amour-propre d'auteur n'a rien à y faire. Aussi bien aujourd'hui le rédacteur, sauf le résumé de ses études personnelles antérieures, n'a guère fourni ici que le mince filet à lier les articles de ses collaborateurs, comme eût dit l'ancien.

Tel quel, ce travail appelle des critiques, des compléments. Nulle part plus qu'au Burundi, l'Histoire, dût-elle dater seulement d'hier — et c'est le cas, — n'est facile à recueillir. Inquiets de voir, ces derniers temps, plusieurs s'y essayer, les chefs ont en plusieurs lieux clos les lèvres de leurs gens. C'est que l'Histoire d'hier ne fut pas toujours reluisante et qu'il y a intérêt à ne pas la divulguer...

Placé devant cette alternative : se taire et attendre, ménager certaines susceptibilités jalouses, ou bien parler quand même, quitte à n'offrir au lecteur que des fragments... le compilateur a choisi ce dernier parti. Les vieilles mémoires disparaissent, la jeune génération ne saura bientôt plus rien ni de l'histoire (qui n'intéresse tout au plus qu'un infime clan du monde indigène) ni des coutumes, que le Burundi aujourd'hui chrétien a plutôt hâte d'oublier. Tel enquêteur a dû employer des ruses d'Apache pour en sauver quelques-unes de l'oubli.

A propos d'un ouvrage antérieur du même genre, nous avons dit

jadis : un pareil travail ne vient jamais trop tard — on le fait souvent trop tôt. Disons de celui-ci : c'est peut-être trop tôt, mais demain ce serait trop tard.

Nous avons dit le premier mot : bien malin celui qui trouvera le dernier.

Tout cela pour excuser ces notes de n'être pas un ouvrage en forme et inviter d'autres chercheurs à utiliser ces pierres d'attente...

† J. G.

## PRÉAMBULE

### ÉTAT DE LA QUESTION. ITINÉRAIRE DES HAMITES.

Ici et là, des allusions ont été faites à l'origine supposée strictement « bantu » de la dynastie qui détient depuis plusieurs siècles le royaume de l'Urundi. Cela va trop à l'encontre de maints dires pour que nous n'estimions pas à tout le moins utile d'élucider une bonne fois cette question.

On parle des Hamites de l'Urundi. Le R. P. Pagès, dans l'ouvrage que l'Institut Royal colonial belge<sup>1</sup> a jugé digne des honneurs de l'impression, consacre aussi cette opinion et appelle l'Urundi « Royaume hamite ». Peut-être y a-t-il été invité par un vocable dont nous-même, dans nos *Zigzags à travers l'Urundi*, avons usé fréquemment.

Qu'on ne se méprenne pas toutefois sur le genre et le but de ce petit travail. C'était un journal de voyage, purement et simplement, entremêlé de notes ethnographiques. Nouveau venu dans l'Urundi, en 1922, nous nous sommes contenté de noter des ressemblances entre ce pays et le Nkole pasteur, notre dernière étape missionnaire dans l'Uganda; nous avons enregistré les dires des Pères Blancs, nos prédécesseurs ici. Lorsque, à force de faire et zigzags et enquêtes, nos idées se furent modifiées dans le sens de l'origine bantu de nos Hamites, nous conclûmes.

Malheureusement des soucis d'un autre ordre (la crise a toujours existé chez les missionnaires) nous obligèrent à réduire considérablement notre manuscrit. Plusieurs chapitres d'ethnographie furent sacrifiés<sup>2</sup>; sacrifiés également les trois derniers chapitres de cette longue première tournée pastorale.

Or c'est là que, sur le point de terminer nos randonnées dans l'Urundi inconnu, nous avons, en connaissance de cause, croyions-nous, porté notre jugement. L'illustré *Les Missions Catholiques*

1. *Un royaume hamite au centre de l'Afrique*. 1933. Van Campenhout, Bruxelles. 125 francs.

2. Le public savant n'y a rien perdu, le P. ZUURE, dont nous avons utilisé les notes, nous ayant donné in extenso et son *Imana* et ses *Croyances et pratiques religieuses des Barundi*.

recueillit plus tard, sous le titre « Quinze jours en montagne », ce que nous estimions être nos *ultima-verba* sur le point qui nous préoccupait. (*Les Missions catholiques*. Lyon, 1928, pp. 186-187.)

Avouons sans fard que, ce jour-là encore, nous nous sommes trompé. Mais reprenons les choses de plus haut. Situons l'Urundi dans son cadre. Après quoi il sera temps de dire ce qu'il est.

Nous croyons, dans notre ouvrage *Entre le Victoria, l'Édouard et l'Albert*, avoir résolu un point d'histoire, dussent les dates rester incertaines, pour ce qui concerne les tout premiers débuts de l'immigration hamite. En tout cas, ceci n'est pas pour infirmer le reste, soit la suite, l'enchaînement des faits et la situation dans le temps des événements derniers. Les dépositions des intéressés se contrôlaient les unes par les autres. Aucun hiatus appréciable, aucune objection sérieuse ne nous permirent un doute tant soit peu étayé : nous conclûmes.

Nous conclûmes ceci, sauf légères rectifications qui doivent trouver place ici.

1. Au x<sup>e</sup> ou xi<sup>e</sup> siècle, un peu plus tôt, un peu plus tard, car la chronologie du royaume du Buganda, la seule sérieuse, ne nous donne pas un point de repère suffisant, première étape des Hamites sur le plateau interlacustre. Donc fondation du « Royaume de Kitara » bien connu des Anciens. Sa place, son centre : le Mwenge-Bugangadzi, à l'est du royaume actuel du Toro, flanc oriental du Ruwenzori.

2. Au début du xiv<sup>e</sup> siècle, prise du pouvoir par le clan des Bachwezi et agrandissement de l'empire hamite. Les Baganda datent, avec toute vraisemblance, l'arrivée de Kintu, leur fondateur, de cette époque. Peu importe pour les Hamites. Le Buganda des premiers âges est un rien, du point de vue population et territoire; il n'est pas pasteur ou, s'il le fut, il ne le resta pas longtemps. Les Hamites se tiennent à distance et le Buganda des débuts ne se prête nullement à l'élevage.

3. Au xvii<sup>e</sup> siècle, fin par émigration du royaume hamite du Mwenge-Bunyoro.

Les Bakedi, des sauvages du Nord-Est, prennent la place des Hamites et, s'unissant à ceux laissés sur place, donnent naissance au royaume mubito, lisez métissé de Hamites, du Bunyoro<sup>1</sup>.

Le gros des Hamites, chefs en tête, descend au sud et s'installe au Bwera-Mawogola, à Ntusi. Leur capitale est dans les ruines des anciennes mines d'or adossées à la Katonga.

1. Cf. *Entre le Victoria...*, pp. 64, 65, 66.

4. Au xviii<sup>e</sup> siècle, le hamite Muchwezi Ruhinda, fils de Wamala, quitte les « Bigo<sup>1</sup> » de la Katonga, Ntusi, et se dirige vers le sud où il fonde les royaumes hamites (Bahinda) du Ihangiro, de l'Usinja, du Karagwe, du Nkole, du Ruanda, de l'Urundi, de l'Uha ou Buha.

Une immigration partielle des pasteurs dans l'Urundi, par l'est, ce qu'on appelle le Bweru, semble bien remonter à cette date. Leurs clans sont les mêmes que ceux du Ruanda.

Les Hamites ont donc fondé la dynastie du Ruanda et celle de l'Urundi. Ils sont venus là par le nord-est, c'est-à-dire par le Mpororo anglais, le Ndorwa, le Buganza jusqu'au Nduga (Nyanza)<sup>2</sup> pour de là passer la Kanyaru et occuper l'Urundi.

#### LA DYNASTIE DE L'URUNDI EST-ELLE HAMITE

La question doit être une bonne fois tirée au clair. De fait elle a été obscurcie à plaisir. Affirmations très nettes de nos princes, vieilles légendes stéréotypées qu'on s'est transmises *sous leur couvert*, nous ont fait adopter longtemps l'opinion contraire et conclure à l'origine « bantu » de leur dynastie.

Un peu d'histoire : ce sera celle de nos variations.

En 1922, venant en ligne droite de l'Uganda, frappé par le profil si nettement aquilin des grands vassaux rencontrés, pour la seconde fois, à la cour de Musinga, timidement, au grand chef Nduwumwe nous demandâmes, à l'étape, si les princes de l'Urundi n'étaient pas frères des grands du Ruanda. Nduwumwe déclina sans ambages cette parenté, si honorable qu'elle dût être. Nous n'insistâmes plus et de bonne foi adoptâmes la légende comme une page d'histoire.

A quelques années de là, le grand chef étant plus confiant, campant encore chez lui, toujours en compagnie du P. Canonica, un ancien, un ami, un homme au courant à qui l'on n'en impose pas, nous crûmes devoir réitérer notre demande. La réponse fut celle-ci : « Ne te méprends pas sur notre origine; nous autres princes, notre premier aïeul était muhutu (lisez bantu), nous ne sommes que des bahutu. »

Et nous voilà de nouveau ancré dans notre croyance, mieux, cherchant à l'étayer de preuves somatologiques.

« Tout considéré, écrivions-nous, le simple pasteur, le Mututsi, a plus le type hamite, le Muhima surtout, le plus honni de tous<sup>3</sup>,

1. Cf. *Entre le Victoria...*, pp. 53, 55, 56.

2. Nous résumons d'un mot le P. PAGÈS, *op. cit.*, p. 75.

3. Le mubito-hamite ou métissé hamite du Bunyoro se dit Muhima; pour les Baganda, tout pasteur est un Muhima, c'est le nom générique qu'admettent les

que son maître. Il est des princes dont le facies est du bantu pur. Nous nous fatiguerions à citer des noms parmi les anciens et les nouveaux. Bref, pris dans l'ensemble, nos princes sont moins hamites que les simples pasteurs et, quand ils le paraissent, cela doit vraisemblablement être attribué à des unions incessamment répétées dans le stock hamite.

« Leurs coutumes viennent à l'appui de leurs dires. Leurs hommes de confiance sont toujours pris parmi les manants. Un prince, lorsqu'il épouse une fille mututsi, accomplit les cérémonies dans une hutte de muhutu, construite expressément pour cela par des bahutu, dans un kraal de bahutu. Lorsqu'un prince sent la mort venir, il se fait porter dans la hutte d'un de ses bahutu pour y mourir. »

Et le P. Zuure auquel à l'époque, sur notre demande, ces détails furent fournis par les princes chrétiens de notre Sud, descendants de Ntare II, ajoutait : « On m'a affirmé la même chose pour le roi. »

Que si nos princes ne faisaient aucune difficulté d'admettre, dût-il en coûter à leur amour-propre, de se dire inférieurs, du point de vue race, aux grands du Ruanda, devrions-nous insister? Or leurs déclarations sont parfaitement nettes. Serait-ce donc impossible?

Le P. Zuure dit (note inédite) :

« Il y a eu dans l'Urundi, depuis l'occupation européenne même, de vrais prétendants bahutu auxquels on s'est rallié sans peine. Il ne semble donc pas impossible que l'un d'eux ait été plus heureux que les autres et ait pu s'implanter, en gagnant d'abord les bahutu opprimés par les batutsi. »

« Après tout, disions-nous encore, pourquoi ne pas admettre dans l'Urundi une réédition de ce qui s'est passé ailleurs? Lorsque les Hamites quittèrent le Kitara, le sauvage Mukedi, de l'autre côté du Nil, prit la place laissée vacante, fit souche, prit les allures d'un pasteur de race. C'est l'histoire d'hier, celle racontée ailleurs de la dynastie actuelle du Bunyoro. Cette histoire aurait eu sa réplique dans l'Urundi<sup>1</sup>

» Des Batutsi de la suite ou de la descendance immédiate de Ruhinda ont quitté Ntusi, se sont infiltrés dans l'Urundi... Un conquérant bantu les y a trouvés peu après, les a absorbés, servi peut-être par l'antipathie que professait l'aborigène pour le Mututsi, a pris à celui-ci sa fille, ensuite ses vaches... Les coutumes royales ont suivi.

Hamites même du Nkole; ici, Muhima est un clan, une distinction spécifique, des Batutsi.

1. *Entre le Victoria...*, tout le chapitre V et surtout pp. 64-65.

» Le prince étranger, serf authentique, régna seul, faisant politiquement abstraction des tribus hamites. C'est le « Muganwa », nom qu'il assume à l'exclusion de tout autre et que ne connaît pas le Ruanda où règne un Mututsi de race...

» Le Mututsi a une histoire tandis que le Muganwa n'en a pas. Ne l'interrogez pas : il ne sait rien... »

En écrivant ce dernier mot « il ne sait rien », nous étions loin de nous douter que le Muganwa sait mais ne dit pas.

Pratiquement il en est ainsi, et le dicton « mentir comme un Muganwa » s'est vérifié pour nous une fois de plus.

Encore est-il qu'à cette conclusion nous ne devions arriver que fort tard. Et voici comment.

Un jeune prince, grand séminariste de l'Urundi, fut mis au repos. Pierre Nkunzimana, c'est son nom, est cousin germain de Pierre Baranyanka, le chef le plus évolué à coup sûr de l'Urundi. Le premier communiqua à l'autre mes notes et... mes doutes. Le secret, habilement gardé, des origines, devait sortir de là. Et voici la thèse que nous énonçons sans plus :

Notre dynastie est hamite.

Ce travail, avons-nous dit, est une mosaïque. Aux confrères qui nous ont aidé à la composer, il ne nous déplaît pas d'associer, en tout premier lieu même, le chef qui tient à y mettre son mot, décisif cette fois, et le jeune cousin qui, formé à nos disciplines, maniant notre langue, a non moins le droit de voir ici figurer sa rédaction. Logique, bon sens, sens critique, tout cela s'y trouve, habillé d'un français correct, non sans humour parfois.

## PREMIÈRE PARTIE

### CHAPITRE I

ART. PREMIER. — NOTRE DYNASTIE EST HAMITE

#### I

Les rois barundi ne sont bahutu que parce qu'on les appelle bahutu.

Le roi de l'Urundi est muhutu en théorie. S'il est ainsi nommé, c'est que pour s'emparer du pays de Fumbije il s'est fait passer pour muhutu, pour forgeron. Serf volontaire, il a épousé toutes les manières des bahutu, ce qui lui donnait l'air d'un muhutu. A cette époque remonte l'usage d'appeler le roi « le forgeron ». Les princes (baganwa), en souvenir de l'épisode qui les a mis sur le trône, avaient comme insignes un marteau, un soufflet et autres outils de forge.

Qu'on ne s'étonne donc pas si, après avoir vaincu le roi autochtone Fumbije, Ntare est appelé muhutu ou plutôt musuku (serviteur) par les vainqueurs comme par les vaincus, ceux-ci par ignorance, ceux-là pour plaisanter et évoquer un événement heureux : l'habitude en est restée.

Nous ne sortons, il est vrai, d'une difficulté que pour tomber dans une autre, celle de savoir de quel Ntare il s'agit, du premier ou du second.

Baranyanka croit qu'il s'agit du premier. Ntare, dit-il, s'est présenté devant Fumbije en vrai muhutu, habillé d'une peau de mouton, le visage noirci par le charbon (principalement le dessus des sourcils, autour du nez, de la bouche), ayant les mains sales, avec un gros bracelet en alliage de laiton, cuivre rouge et fer. Il l'offrit à sa Majesté pour s'acheter ses bonnes grâces et être mis au nombre de ses serviteurs comme forgeron ou hûcheron.

Quoi qu'il en soit, le Ntare dont il s'agit ici est mututsi. Une réflexion prêtée à la femme de Fumbije l'insinue : Cet homme, dit-elle à son mari, n'est rien moins que muhutu, vois ses yeux, ses dents, ses doigts...



## II

« Roi des Batutsi » (Se-batutsi, Mugamba wa Sebatutsi).  
On l'appelle « roi des Batutsi » et non roi des bahutu. Il est cependant le maître des uns et des autres.

A entendre les Batutsi répéter cela, il semble que l'appropriation qu'ils font du roi aux premiers est naturelle, et exclut les autres de toute parenté avec lui. Or on n'aurait pas manqué, commentent-ils, de l'attribuer aux bahutu s'il l'avait été lui-même, puisqu'ils auraient été « bene ngoma », maîtres héritiers du tambour ou du trône.

Sebatutsi est un nom propre qui désignait jadis le roi. Ce nom a le même sens dans « Mugamba wa Sebatutsi ». Mugamba est un nom de vache; l'usage fait donner à une vache le nom d'un roi pour l'honorer, comme Mwambutsa, Birenzi, Mutaga, Rugamba (Ntare II). Un chef n'est pas appelé Sebatutsi, on le nomme Ruberabatutsi.

Ainsi pourquoi Sebatutsi et non Sebahutu? Mugamba wa Sebatutsi et non wa Sebahutu?

On n'aurait pas manqué de l'appeler Sebahutu s'il eût été de la race de ceux-ci. Sebahutu se dit, par moquerie, à l'époque, de Kilima, prince né d'une étrangère, d'une muhutukazi ou réputée telle, de l'Unyabungu.

## III

Le roi « Sebitungwa ».

« ... Sebitungwa, akiri umututsi, yarahamagajwe ngo ngo ino uterure ingoma; aryaiterura iravumera ! »

C'est-à-dire : Sebitungwa, encore mututsi, fut appelé pour soulever le tambour, etc.

Ainsi chante-t-on au muganuro, la grande fête nationale. Et nul ne craint, en chantant ce couplet, de déplaire au roi. Il y a là une antithèse qui évoque à la fois l'humble mais noble origine du monarque, et sa grande élévation jusqu'à s'appeler Sebitungwa, le maître des choses. Nom qui le divinise presque, car s'il n'est pas, dans l'esprit des Barundi, l'être suprême, il est plus grand cependant que Kiranga lui-même (cf. P. Zuure).

C'est Imana qui donne le sorgho, toutes les semences, et si, dans l'esprit du peuple, du roi ne dépend pas l'être des choses, sa bénédiction n'est pas sans effet réel.

D'où ces plaintes quotidiennes : « Il n'y a pas de roi... nous n'avons plus de roi depuis Ntare (II); il était le maître de l'Urundi et des choses, tout était prospère sous son règne ».

Et Mwezi II, au sujet duquel les esprits étaient partagés, ne sachant guère quel était le vrai roi, et qu'on imposa de force, était appelé Serubebe, parce que sa bénédiction sur l'Urundi ne prenait pas...

(Serubebe vient d'un nom de plante, dont les fleurs font souffrir les yeux et qui n'est bonne qu'à être brûlée. On voulait dire que toutes les semences se changeaient en mibebe.)

Dans l'esprit des Barundi, Ntare est bien mututsi. Le dicton : Nta muhutu avamwo umwami, d'un serf ne sort pas un roi, témoigne à tout le moins que Ntare n'est pas muhutu. Or s'il n'est pas muhutu, il est mututsi, car il ne peut pas être autre chose.

## IV

Le premier roi est mututsi. Appeler muhutu un muganwa est une plaisanterie : Mboneko, Mubamba, Baranyanka, Nduwumwe l'affirment. Quelques hommes d'âge mûr des environs de Kitega disent que c'est une façon de parler pour faire rire un peu.

C'est que le mututsi et le muganwa ayant origine commune, pour que celui-ci redevienne simple mututsi, il n'y a qu'un pas; mais se laisser appeler mututsi, si pratiquement cela peut prendre aisément, ce serait se déconsidérer.

Cela arrivera toujours assez tôt avec la pauvreté... Tandis que s'appeler muhutu, c'est une chose que personne ne peut admettre.

Il s'agit là de deux races distinctes : muhutu et muganwa n'ont aucune parenté « nta co bafana, bari kubiri rwose ».

La pensée intime des baganwa n'est pas autre. Voici une réflexion d'un tout petit muganwa. Il demandait à son serviteur qui l'appelait muhutu :

— « Pourquoi m'appelles-tu muhutu ? »

— « C'est pour ne pas avoir à vous appeler mututsi. »

— « Et pourquoi pas ? »

— « Parce que vous appeler mututsi, c'est vous dire muhima. »

Mututsi et muhima sont termes inséparables. Or le muhima est détesté, et donc traiter le muganwa de mututsi serait évoquer le souvenir du muhima.

## V

Le roi de l'Urundi est originaire du Ruanda, frère des souverains de ce pays, donc il est mututsi. « Umwami *ava* iRuanda : le roi vient du Ruanda. » Il faut peser ce présent. On ne dit pas « il est venu » mais « il vient » du Ruanda, ce qui affirme plus nettement son origine.

A la mort d'un roi murundi, le roi du Ruanda, fidèle à la tradition, prend le deuil et quitte momentanément son trône : ils sont frères. D'un témoin oculaire j'ai appris qu'à la mort de Mwezi II, Musinga a laissé son trône pour huit jours. Ce témoin accompagna son maître au lieu de deuil, kihisi ca Nyamagana. A la mort de Mutaga II Mbikije, Musinga fit de même. Or cela ne se fait pas à la mort du souverain d'un autre pays limitrophe.

Mwezi, rapporte Nduwumwe, plaïda devant les Allemands, avec Kilima, lequel se faisait passer pour fils de Ntare II.

« Seul, dit Mwezi, le roi du Ruanda pourrait prétendre au trône vacant de l'Urundi (s. e. parce qu'il est mon frère), mais non pas toi, Kilima, toi Munyabungo ! Uwo twofa ikihugu n'mwami w' iRuanda, si wewe Kilima, wa munyabungo we ! »

Pourquoi le roi du Ruanda plutôt qu'un autre ?

Ces détails indiquent bien l'unité d'origine des deux dynasties et donc l'origine hamite des baganwa, puisque frères des rois banyaruanda, lesquels n'ont jamais été bahutu <sup>1</sup>.

## VI

La conduite de Ntare I et de ses successeurs à l'égard des Bahutu prouve le « bututsi », soit l'origine hamite de la dynastie.

C'est certain qu'il n'y a rien ou presque rien de « buhutu » dans la mentalité et la façon de faire du muganwa actuel <sup>2</sup>.

Quant à son premier ancêtre Ntare I, sa pratique fut identique : les punitions infligées à un mututsi contractant éventuellement une union matrimoniale avec une muhutukazi (femme serve), le disent suffisamment.

Les souverains Barundi seraient Bahutu ? Et pourquoi donc favoriseraient-ils les Batutsi, des étrangers, peu nombreux du reste, au détriment des Bahutu, leurs frères supposés, lesquels devraient, vu leur nombre, être le meilleur appui de leur trône ? Sans doute par amour des filles de race ? Une telle affection serait ici le fait de tout un groupe ?

Le mututsi w'umulyango mwiza (de bonne extraction), épousant une muhutukazi était déconsidéré, puni par le roi ou le muganwa

1. La légende dit que les tambours du Ruanda et de l'Urundi sont frères, taillés dans le même bloc, affirmation concrète de l'unité d'origine des deux dynasties. Karyenda, tambour de l'Urundi, existe toujours; kalinga aurait disparu en 1896 dans un incendie. On aurait fait un autre semblable au premier.

Cf. PAGÈS, *op. cit.*, p. 371.

2. Notre rapporteur eût pu appuyer davantage sur les coutumes pasteurs. Elles sont restées sacrées jusque dans leurs minimes détails. Il y a loin certes du kraal du métissé du Bunyoro à celui pur style hamite de l'Urundi.

(cf. P. Canonica : cas originaux). Au contraire, un roi voulant élever un muhutu le mariait à une mututsikazi, mais en tout cas jamais à sa propre fille. D'où vient que le roi, au lieu de rehausser les Bahutu ses frères, les rabaisse ? Un tel affront supporté par tout un peuple, plus nombreux que les Batutsi étrangers, serait-il admissible ?

Quelques Baganwa ont une physionomie nettement muhutu. Il en est de même parmi les Batutsi b'umulyango mwiza, lesquels, d'après les recherches des Pères, n'ont jamais contracté d'union matrimoniale avec les Bahutu, précisément parce que b'umulyango mwiza.

Et comment expliquer que la régularité des traits du muganwa dépend de la beauté de la première femme du premier roi muhutu ? Et encore qui peut dire si elle était belle ou non ? C'est une présomption pure et simple. Et alors l'irrégularité des traits de certains autres Baganwa dépendrait sans doute de ce que Ntare I fut un muhutu ? L'élément féminin l'emporterait-il sur l'élément masculin ?

La beauté de Mutaga I, petit-fils de Ntare I prétendu muhutu, est légendaire comme celle de Cléopâtre ou de la belle Hélène.

Un dernier mot. Un muganwa déchu (yatahiriye), un roi déchu — et c'est le cas de Mwezi I — devient riche mututsi, n'étant plus ni roi ni muganwa : jamais il ne devient muhutu, et c'est ce qui devrait se faire.

(P. N.)

## CONCLUSION

Celle-ci sera de nous. Ajoutons que, lue à notre jeune rapporteur, en toute simplicité il la signe.

Comment a pu durer cette équivoque qui a fait du fondateur de notre dynastie un muhutu, de ses descendants de simples métissés de hamites par les femmes étrangères ? Ceux qui l'ont affirmé puis accrédité en laissant courir des légendes pratiquement insultantes, ont-ils été de bonne foi ? Trompés ou trompeurs ?

Beaucoup furent de bonne foi <sup>1</sup>. Après tout, pour qui détient l'assiette au beurre, il est beaucoup plus question de la garder que de savoir comment vous y avez trouvé place. Je suis prince : peu m'importe le reste. Foin d'ethnographie : c'est là matière intéressante pour des Européens sans travail.

D'autres furent de mauvaise foi, trompant et les uns et les autres. De plus jeunes, chercheurs de par leur âge, plus soucieux de

1. Buhutu... Cf. *Croyances et pratiques religieuses des Barundi*, p. 28, en note : « tout le monde le dit ici et les princes eux-mêmes m'ont affirmé qu'ils ne descendent pas d'un mututsi ».

vérité, de critique historique, n'ont pas été sans comprendre que les blancs, de la simplicité desquels ils se gaussaient entre deux coupes d'hydromel, finiraient tout de même par démêler la vérité. Ils l'ont trouvée et livrée. Nous croyons la question résolue.

A vrai dire, elle a quelque peu traîné en longueur. Mais qui s'en plaindra? N'a-t-elle pas été l'occasion de maints soulignés, d'études de mœurs qui trouveraient peut-être difficilement place ailleurs?

Aussi bien, dans notre travail, la question dynastique est loin d'être le principal.

#### ART. II. — DATE DE L'ENTRÉE DANS L'URUNDI DES BATUTSI

Quelle serait l'époque de l'entrée des Hamites dans l'Urundi? La réponse est facile. Tous les Batutsi sont une seule et même race. Les tribus sont les mêmes, de même nom souvent, sauf noms nouveaux évidemment des sous-tribus qui se sont scindées. Les aïeux sont les mêmes, de l'extrémité nord du Bunyoro, au sud de l'Urundi, y compris l'Uha, en passant par les Bahinda hamites du Nkole, les Batutsi du Ruanda et tous les autres royaumes ou principautés de l'ouest et du sud-ouest du Victoria. Et comme si tous avaient craint de les oublier, ils ont trouvé la bonne manière : ils les ont divinisés.

Ce détail est à lui seul une preuve irrécusable qui prime toutes les autres. Il nous faut y insister quelque peu.

L'ancien Kitara, aujourd'hui royaume du Bunyoro, première étape des Hamites sur nos plateaux, se réclame aujourd'hui encore, malgré un métissage plusieurs fois séculaire, des Bachwezi-hamites : Wamala, Mugasa, Kagoro, Kiwomya, Irungu et consorts. (*Entre le Victoria...* pp. 202, 203.)

Le Nkole-Ntusi, 2<sup>e</sup> étape vers le sud, se réclame de Wamala, Mukasa, etc. (pp. 210 à 218).

Le Ruanda se réclame également de Mukasa, Kagoro, Nyabirungu (*Croyances et pratiques religieuses*. P. Zuure, pp. 38 et 49).

Les royaumes hinda (pasteurs) de l'est du Ruanda et l'Urundi ne font pas exception.

Les royaumes métissés-hamites : Babito du Bunyoro et leurs fondations, soit le Busongora, le Buzimba-Buheju dans le Nkole, le Toro, le Kiziba de Kibi à l'embouchure de la Kagera, ne font pas exception non plus.

D'où il n'est pas trop hardi de répéter que le Hamite n'a gûnéflecté que devant les siens et qu'il les a emportés dans toutes ses fondations, directes (hamites) et indirectes (métissés).

Chose plus curieuse encore, le Muganda a inscrit sur son catalogue tous ces héros qui, à priori, ne sont pas ceux de sa race. Mais l'étonnement cesse bien vite si l'on se rappelle que, après Kintu, fondateur éphémère d'un petit royaume monothéiste et monogamique, chrétien peut-être, se produisit un hiatus dans la lignée royale. Le restaurateur du royaume fut Kimera. Or Kimera vint du Bunyoro, c'est-à-dire fut un métissé-hamite.

Aux trois chefs de tribu que, il y a quinze ans, nous lui donnions comme suivants, une dizaine d'autres ont été ajoutés depuis (1922) par les chercheurs. Et ces chercheurs étaient dans l'espèce les régents de l'Uganda, tous très férus de leur nationalité et, sur ce point, ils furent unanimes et nettement affirmatifs.

Bref, si jadis (1919) nous repoussâmes énergiquement l'idée d'un métissage hamite tant soit peu appréciable dans le royaume « bantu » de l'Uganda (*Entre le Victoria...* pp. 96, 98), aujourd'hui, sans doute aucun, nous affirmons au contraire, à cela près que le fait pour les rois baganda d'épouser indistinctement des filles dans tous les clans indigènes a pratiquement réduit à peu de chose l'indice hamitique dans ce quartier.

Mais revenons à notre thèse. Si autant que les autres, le Buganda païen a dressé des autels à Wamala, à Mukasa et consorts, c'est pour deux raisons.

D'abord le petit royaume des débuts s'agrandit uniquement sur le Bunyoro qui l'enserrait de toute part. Donc il y trouva les demi-dieux hamites bien installés. Bien plus, c'étaient pratiquement les siens, puisque lui-même métissé-hamite. Homme d'esprit, le Muganda sut les retaper, redorer leur auréole, modifier leurs légendes, voire leurs parentés respectives. Surtout ne le lui dites pas. Le Munyoro fut toujours pour lui l'ennemi, ennemi vu de plus en plus de très haut. Le Muganda d'aujourd'hui nie toute parenté avec lui.

Pour nous, elle s'impose et à une liste déjà longue de frères prosternés devant les mêmes aïeux, l'histoire nous oblige à ajouter le Muganda lui-même <sup>1</sup>.

\* \* \*

Quelle est donc la dernière étape, avant d'arriver dans l'Urundi, des descendants de ces hamites demi-dieux dont le Bunyoro puis Ntusi nous ont, sans variante, donné l'histoire? Cette étape c'est Ntusi et franchement nous aurions peine à ne pas confirmer ici la note de page 10 de nos *Zigzags*. Nos Batutsi sont des *Ba-ntusi*,

1. Cf. tout le chap. VII de notre *Entre le Victoria...*, pp. 83 à 99.

des émigrés du Ntusi. Ils sont à la fois, comme origine toute première sur nos hauts plateaux, des Ba-Kitara; ils sont tous, du nom de leur dernier centre, des Ba-ntusi ou Batutsi. Ajoutons que les Bahima du Nkole, n'ayant guère pratiquement quitté ce centre et n'ayant, pour ce, point de raison de s'appeler Ba-tutsi, s'appellent Bahima, nom générique, et Bahinda, nom spécifique, soit de la dynastie régnante. Leurs princes sont *banyiginya*, nom générique, et nous estimons que les *banyiginya* du Ruanda sont moins une tribu que la lignée princière qui n'y régna pas. Le pouvoir est là aux mains des Bega.

Et maintenant à quelle époque situer le double événement du départ de Ntusi et de l'entrée dans les royaumes actuels du Sud, Urundi compris? Les listes très sérieuses, très concordantes dressées jadis par nous, nous donnent pour quatre royaumes étudiés, y compris le mieux documenté, soit la petite principauté du Bwera-Mawogola qui a pris là la place des Ba-ntusi, une moyenne de treize règnes<sup>1</sup>. Des témoins du dehors, des Portugais, ont dit leur mot: ils mettent aux premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle l'arrivée des Hamites-Bahinda au sud du Victoria.

Sur la foi d'un Muganda, chef, à l'époque, au Ruanda anglais, nous attribuâmes 14 règnes au Ruanda. Le P. Pagès lui en donne 38 (*Un royaume hamite...* p. 96). Mais il commence par éliminer les 19 premiers comme des « mythes » et pratiquement fait dater de Ruganzu l'histoire du royaume. De plus, le fait que les annalistes officiels de la cour (les *bachura-bwenge*) sont loin d'être unanimes sur ce point et font dans la liste royale des interventions fréquentes; le fait aussi que plusieurs rois devraient être décomptés comme ayant régné trop peu, d'autres comme trop flous; tout cela nous autorise à voir dans le royaume hamite du Ruanda le contemporain de ses voisins.

Donc en affirmant plus haut que du XVIII<sup>e</sup> siècle date le départ de Ntusi, nous croyons aujourd'hui encore fixer un point d'histoire. Ce n'est pas à dire, évidemment, que le royaume de l'Urundi, tel que nous le connaissons maintenant, est lui aussi royaume hamite contemporain, mais bien seulement que l'immigration des pasteurs dans l'Urundi est de cette même époque.

Résumons. Premier point d'histoire acquis. L'émigration, au départ de Ntusi, n'a pas plus de deux cents ans d'âge. Témoins irrécusables: et les métissés-hamites restés là sur place, gardiens inchangés de la tradition; et le royaume de Nkole établi là à deux

1. *Entre le Victoria...*, pp. 151, 152.

pas. Deuxième point: Batutsi du Ruanda, de l'Urundi, du Buha (dont nous parlerons plus loin), et autres sont directement issus des hamites de Ntusi.

Conclusion: ces Batutsi ne sont pas depuis plus de deux cents ans ici où nous les trouvons aujourd'hui. Bon gré, mal gré, en dépit des dynasties fabuleuses dont tel ou tel se réclame, ils doivent tous tenir dans ce cadre rigide de deux siècles au maximum et, en conséquence, resserrer à cette commune mesure leur histoire.

La dynastie actuelle de l'Urundi compte huit rois, ni plus ni moins. Ce sont, dans l'ordre d'accession au trône NTARE, MWEZI, MUTAGA, MWAMBUTSA. Dans le même ordre, les suivants se succèdent: NTARE II, MWEZI II, MUTAGA II, et MWAMBUTSA II, le jeune roi actuel.

Les témoins sont ici des tombeaux. Ils sont situés au N.-O. de l'Urundi, sur le flanc des plus hautes cimes de la forêt (Kibira) en commençant par l'extrémité nord. Les Barundi vous diront que cinq ont été enterrés là. Nos princes sont unanimes à dire qu'il n'y en a pas d'autres.

Décomptons toutefois Mwambutsa I et Mwezi I.

Le premier a péri d'une façon tragique, comme nous le verrons plus loin; le second abdiqua, mourut et fut enterré à Bujozi.

Or Mwezi II Kisabo, que l'on transporta là, à Ilemera, en 1908, monta sur le trône vers 1860, un règne de près de cinquante ans. Son père Ntare II eut, disent les anciens, un long règne. En tous cas, son aïeul et deuxième prédécesseur, Mutaga I, fut tué par les Banyaruanda près de la mission actuelle de Save. Et ce fait, connu des deux royaumes, fixe au moins un peu la chronologie du Ruanda en réduisant beaucoup les prétentions de sa liste royale.

Mutara I, le vainqueur, est le huitième de cette liste au départ de Ruganzu I. Mettons que cela nous mène à l'an 1800. Nous n'avons plus à caser au XVIII<sup>e</sup> siècle que Mwezi I et Ntare I le fondateur. Il reste certes un temps suffisant pour laisser aux Batutsi toute facilité d'occuper l'Urundi. Et sans faire tant de calculs, la différence assez notable entre les 8 règnes de l'Urundi et les 13 d'ailleurs, ne nous dit-elle pas qu'un temps s'est écoulé entre le départ de Ntusi et l'avènement de Ntare I?

Ajoutons ici un mot sur l'Urundi au point de vue géographique. Ce n'est pas du jour au lendemain que le conquérant hamite du Ruanda a réuni au royaume actuel et les petites principautés occupées dès l'abord par ses co-immigrés, et les petits royaumes bantu restés jusqu'à sa venue indépendants. Le P. Pagès a fait cette histoire.

L'installation du monarque dans la région du Nduga (Nyanza), d'où plus facilement il pouvait menacer l'Urundi, n'est pas très ancienne. En tous cas, il ne paraît guère que le Ruanda se soit agrandi sérieusement aux dépens du royaume définitivement constitué de l'Urundi. Du côté du Ruanda, la limite de ce royaume fut la Kanyaru et la Kagera. Telle elle est restée, sauf la partie du Bugesera située entre l'angle que font la Kanyaru et la Kagera et, au sud, les lacs Cohoha et Rugwero. Le Bugesera, partie nord au moins, fut conquise par le Ruanda sous Mibambwe, le quatrième à dater de Ruganzu, et lui est restée. A l'époque, s'il faut en croire les traditions du Ruanda, le Bugesera était gouverné par un prince hamite.

A l'ouest, la crête de la Kibira fut pratiquement la frontière de l'Urundi. Le roi ne devait pas voir le Tanganyika sans en mourir. Les princes n'y prirent pas pied avant l'occupation belge, dans la partie nord du moins, car au sud les descendants de Ntare II se partageaient et la montagne et la plaine, sans descendre personnellement dans celle-ci toutefois.

Dans cette plaine, l'Imbo, opposé au Mugamba qui est la montagne, gouvernèrent des autochtones soumis nominalement au roi. Et de fait, la question vaches ayant le dessus chez nos pasteurs, que pouvaient-ils bien tirer des bords du lac et de sa plaine basse, enfiévrée, qui ne se prête pas à l'élevage en grand? Aujourd'hui encore le manant de l'autre côté, même celui du flanc ouest de la chaîne, quand il passe celle-ci, dit aller « au Burundi ».

\* \* \*

Nous donnons le récit suivant des origines et de la vie du fondateur de la dynastie comme faisant peut-être plus de place à l'histoire.

Le fond est assez véridique. Là-dessus la légende a brodé et notre jeune prince, auquel nous empruntons telles quelles ces pages, ne fait pas difficulté d'avouer qu'il en faut prendre et laisser <sup>1</sup>.

Quoi qu'il en soit, ce récit est plus sérieux que ceux donnés à la fin de cette étude et qui dénotent une vraie débauche d'imagination en quête avant tout de merveilleux, dussent des contradictions

1. Personnellement nous ne croyons guère à ce *Kihanga* (cf. *infra*), lequel ressemble trop au Créateur (le Ruhanga du Nkole) pour donner foi à cette légende commune au Ruanda et à l'Urundi.

Le P. PAGÈS nous dit (p. 98) : « Avec Kihanga, le créateur par excellence, on semble toucher à quelque chose de positif ». Soulignons le mot « on semble ». En tous cas, Kihanga est le dixième de la liste du Ruanda. Que penser alors de tous ses prédécesseurs?

flagrantes s'y déceler d'un coin à l'autre du pays. Là nous n'aurons plus guère que du folklore. (N. d. I. R.)

#### ART. III. — NTARE I<sup>er</sup>, PREMIER ROI HAMITE DE L'URUNDI

##### I. Ses origines

NTARE Rushatsi ou Rushonje-Ruzokira, ou encore Kanyaburundi est fils de Kihanga d'après Baranyanka et quelques Banyaruanda; fils de Ndoba, le fils de Kihanga lui-même, d'après le P. Schumacher et quelques Banyaruanda. Il est ainsi Mututsi, puisque ce Kihanga serait l'ancêtre des rois banyaruanda.

a) Ntare fils de *Kihanga*.

Il convient, avant d'aborder l'histoire-légende de Ntare, de dire ce qu'est Kihanga, son prétendu père (cf. la note *supra*).

Ce Kihanga serait Mututsi : la tradition le fait descendre de Kigwa et de Mututsi, Batutsi eux-mêmes. A quelle époque lui et les siens se sont-ils établis dans le Ruanda-Urundi? A de plus savants d'en fixer la date...

Ce qu'il y a de vrai, semble-t-il, c'est que l'origine de ces personnages est étrangère : ils ne sont pas apparentés aux Barangwe, que nous verrons plus tard dans la personne de Jabwe <sup>1</sup>.

Au Ruanda, les gardiens des traditions de la Cour, et ici les vieux Barundi du Nord, appellent Kigwa munyiginya (prince), souche de la dynastie des Banyiginya du Ruanda. Il vint en compagnie de Mututsi, duquel sont issus les Bega, clan de la reine-mère au Ruanda. Ses fils prenaient femmes chez Mututsi et vice versa.

Il s'établit là d'autant plus facilement qu'un mystère planait sur son auguste personne. Venu, la nuit peut-être, d'un pays étranger, craignant d'être repoussé, il se cacha dans un buisson, d'où, aux premières lueurs du jour, il se montra aux passants ahuris comme s'il était venu du ciel.

D'où son nom de « Kigwa », tombé du ciel.

Les narrateurs auxquels j'ai manifesté mes doutes à ce sujet, croient aisément à un stratagème. Du reste rappelons-nous que nous sommes dans un pays où la croyance aux mystères est courante et

1. Ces Barangwe (au Ruanda Barange, fils de Rurenge) c'est Ntare I<sup>er</sup> qui mit fin à leur règne dans l'Urundi.

Qu'étaient-ils? La classe dirigeante ou même le peuple?

Baranyanka attribue ce nom à tous sans distinction. Mais alors qu'étaient-ils, bahutu? batutsi? Le même dit que c'étaient des bahutu et des batwa. Bref toute la population du Ruanda-Urundi s'appelait Abarengwe, lesquels sont certainement les ancêtres des bahutu actuels de ces deux pays.

innée. Tel muvejuru (un émigré céleste), son aïeul est venu du ciel. Il y a dans tel endroit une taupe tombée du ciel : imanuka ; le python en descend et y remonte, etc., etc.

Quoi qu'il en soit, ce Kigwa n'est pas un autochtone. Encore une fois s'affirme l'origine étrangère des Batutsi.

Descendant de ce Kigwa (du côté paternel) et de Mututsi (du côté maternel), Kihanga est père de Kanyaburundi ou Rushatsi, futur Ntare, roi de l'Urundi, créateur de la dynastie actuellement régnante.

Celui-ci n'était pas fils unique, il n'était même pas l'aîné ; il avait d'autres frères, une sœur aussi, et c'est pour avoir maltraité celle-ci qu'il aurait été exclu de l'héritage paternel. Sans le chasser cependant, son père, en bon prophète, se contenta de le proclamer redoutable et de prédire sa destinée de fondateur de l'Urundi.

Un jour, tel Jacob prédisant à ses fils le rôle de chacun dans le peuple choisi, Kihanga fit rassembler ses enfants près d'un poteau (umusumba) dressé dans la cour. Il ordonna à ses fils d'y grimper à tour de rôle. Kanyabugesera, Kanyakisaka, Kanyandorwa, Kakunzi, Kafomo ou Kashubi échouèrent. Kanyaruanda, le favori, réussit.

Kanyaburundi, le dernier, agile comme un écureuil, grimpa, tenant d'une main une gourde de bière qu'il vida là-haut avec son frère. Ce que voyant, le père leur fit signe de descendre. Aux maladroits il légua des vaches ; à Kanyaruanda des vaches et du feu, rien à Kanyaburundi.

S'adressant aux cinq premiers, Kihanga leur dit :

« Vous, vous serez toujours inférieurs à Kanyaruanda, vous serez ses vassaux. Quant à Kanyaburundi, toujours ennemi de son frère comme chien et chat, il ne lui sera jamais soumis. »

On ajoute que tout indépendants qu'ils fussent l'un de l'autre, Kanyaburundi fut toujours le plus fort et le vainqueur de Kanyaruanda.

b) Ntare fils de Ndoba.

A supposer que Ntare fût fils de Ndoba, il n'en serait pas moins mututsi, Ndoba étant lui-même petit-fils de Kanyaruanda et donc arrière-petit-fils de Kihanga, et descendant de Kigwa et de Mututsi.

## II. Histoire de Ntare-Rushatsi

Quelle était au juste la partie du Ruanda qu'habitait Kihanga ? C'est difficile à fixer. Peut-être au centre et environs, donc Nduga (Baranyanka dit que c'est au Nduga). De là serait venu Rushatsi. Peut-être aussi de l'ouest, car Mubali ou Kibali, où descendit

Kigwa, est au nord-ouest. En ce cas on comprend mieux qu'il soit allé à Uvira (pointe nord-ouest du Tanganyika) pour entrer de là dans l'Urundi, et ainsi s'expliquerait plus facilement son long voyage.

Rushatsi, du reste, vint dans l'Urundi à deux reprises.

La première fois il aurait suivi la route Uvira-Bututsi. Chassé par le Mulengwe Jabwe, fils de Nkabata, il se réfugia dans l'Uha. Refoulé après une deuxième tentative, il retourna au Ruanda.

Là était Mashyira, sorcier très fameux. Kanyaburundi l'alla consulter. Serviteur volontaire, il persista à demeurer chez le voyant jusqu'à ce que celui-ci consentit à lui révéler son avenir.

Un jour qu'il était allé garder les vaches de Mashyira, sur le conseil d'un serviteur il les fit paître dans l'éleusine de son maître. Mashyira sortit au cri d'alarme, et d'au-dessus d'un tas de fumier, il se mit à prophétiser malgré lui :

« Si cet homme, dit-il, n'avait pas endommagé mon champ, je lui aurais donné les renseignements qu'il désire. Il irait, lui aurais-je dit, chez un forgeron demander une hache et une lance faites le jour même, puis dans l'Urundi, pays sans roi<sup>1</sup>. Là, dans une grotte, dans la forêt de Nyamigango, il y a un lion<sup>2</sup> qu'il tuerait et ainsi il deviendrait roi. Il traverserait la Kanyaru sur une racine d'umwambutsa<sup>3</sup>. »

Rushatsi, le cœur battant à cet oracle, se rendit à la forge chercher les armes susdites, et prit le chemin de l'Urundi, par Rubona rwa Ngunda (à quelque deux heures de Save), par Save, Remera rya Burwi et Mukindo. Il traversa la Kanyaru sur la racine susdite et entra dans la grotte au lion, à Nyamigango dans la forêt.

Désormais Kanyaburundi s'appellera NTARE parce qu'il a tué un lion (ntare) et a été trouvé dans une grotte, urutare.

D'où la chanson : « Mu Nyamigango we... Ntaho y'abami ! »

Cette grotte se trouve dans la forêt de Nyamigango, au pied du Murama, en deçà du Mukindo au Ruanda, tandis que l'autre est dans l'Urundi, mw'Ijeri (chefferie Kikoro).

Alors des Batwa en chasse, effrayés à la vue de l'homme assis sur une roche, se chauffant au soleil, la peau du lion étendue sur la pierre, s'en retournèrent vers leurs chefs en disant : « Là où vous

1. Pays sans roi ? Manquait-il vraiment de roi ou était-il seulement mal gouverné ? Jabwe gouvernait-il tout l'Urundi ou le Sud seulement ? Il est à croire qu'il ne gouvernait pas tout ce pays. Ou simplement on veut dire un pays où le roi est de basse extraction.

2. A ce lion on portait des cadeaux pour demander la pluie.

3. Mwambutsa... Faut-il voir ici l'origine de ce nom royal ? C'est possible. C'est une espèce de liane allant de l'un à l'autre bord.

alliez danser, avec des cruches de bière et des taureaux, est assis un homme : la bête est morte, sa peau sèche sur la pierre à côté de lui... »

Les chefs tinrent conseil et décidèrent d'aller le prendre pour en faire leur roi. Ils s'y rendirent avec des présents qu'ils déposèrent à ses pieds. De son bâton il leur désigna sa part et la leur. Ils allaient le saisir lorsque, tirant son glaive, il en tua plusieurs. Épouvantés, les survivants s'enfuirent avec la résolution de le capturer coûte que coûte. Six frères s'en chargèrent et la réussite couronna leur dévouement.

Du milieu des guerriers les cris de joie s'élevèrent; ils dansèrent et leurs femmes aussi; une enceinte fut achevée le jour même sur Remera rya Nini. D'où la chanson :

Venez le voir... Ngo mumurabe i Remera rya Nini kicumbi ca Bahinda.

Du groupe des danseuses se détacha une jeune fille et elle alla embrasser l'élu, qui en récompense l'épousa. Qu'était cette jeune fille? Mututsi? non; murengwe, muhutu? soit. Et c'est pour cette raison que les rois suivants, à leur avènement, couchent une nuit avec une jeune fille<sup>1</sup> mushubikazi (clan muhutu des Bashubi). C'est probable du moins. Chez les Barundi, ne pas faire ce qu'a fait un grand-père illustre, est une faute qui attire sur le négligent et les siens la vengeance des esprits, si surtout l'action omise a été marquée par un événement heureux pour le défunt.

Rurenge régnait sur le Ruanda, l'Urundi et d'autres régions limitrophes, avant l'arrivée de Kigwa et de Mututsi. Ses fils l'aidaient dans l'administration de cet immense empire.

Après la mort de leur père, ils s'érigèrent en rois indépendants les uns des autres dans leurs provinces. Kimali régnait au Ruanda. Que comprenait le Ruanda?... Ce qui paraît sûr, c'est que le Mulera, le Mubari, le Bugesera du Ruanda actuel n'en faisaient pas partie.

Kabeja gouvernait le Mubali, et c'est sous son règne qu'arrivèrent dans la forêt du Mubali Kigwa et Mututsi; Jene était roi au Mulera; dans l'Urundi l'était Nkabata, père de Jabwe, l'adversaire de Ntare.

Jabwe « mangeait le tambour » de l'Urundi lorsque NTARE y pénétra. Ce Jabwe vainquit Nsoro, fils de Ntvero, tandis que Ntare était au Ruanda. Chacun son tour : après avoir essuyé deux défaites,

1. S'il faut en croire un ancien chef assez bien renseigné sur ce qui se faisait à la cour, il ne faut pas croire que cette jeune fille en question était nécessairement jeune fille. Il est arrivé qu'on employa la même à l'avènement d'un autre roi, jusqu'à ce qu'elle devint une vieille femme de la cour. Du reste c'est une des trois filles qui ne se mariaient pas. Celle de Mwezi II passa ainsi à Mutaga II, puis à Mwambutsa II.

Ntare le vainquit et le tua à Jabwe, une colline qui depuis porte son nom; tandis qu'à Mugongo il fit périr Kisando, d'où le dicton : « Turashize nk'Abarengwe », nous allons périr comme les Barendwe.

De Remera, Ntare poursuivit ses conquêtes; celles du Bweru et du Nkoma furent les premières. Du Nkoma il piqua droit sur le nord, où il fit son troisième kraal (Irukiga Irukiriza mirisho), puis à Banga, toujours poursuivant Jabwe. Il prit les kraals de celui-ci, Humure et Munanira. Par la Kibira et Musigati, son armée atteignit celle de Jabwe, qu'il défit à cette même colline de Jabwe.

Après avoir conquis l'Urundi, Ntare tourna les yeux vers le Ruanda, où régnait son frère Kanyaruanda sous le nom de Ruganzu I. Rappelons que Ntare, n'ayant pas eu sa part de l'héritage paternel, voyait d'un œil envieux le bien de son frère. Il marcha contre lui, le défit et s'empara de ses vaches, réalisant ainsi les prévisions de son père.

(P. N.)

#### ART. IV. — MUTAGA I<sup>er</sup>

Ce Mutaga, de ces autres noms Senyamwiza-Mutamo, fut comme son grand-père un grand guerrier.

Après l'abdication de son père Mwezi I<sup>er</sup>, il lui succéda. Il réoccupait les kraals de Ntare son grand-père, et de plus il construisit, entre l'Urundi et le Ruanda, Musumba sur Munege, Nkanda, Kisizi, Jene et Muhabura.

Il fit alliance avec Mutara I<sup>er</sup> Semugeshi ou Ndabarasa. Le lieu des pourparlers fut appelé depuis Mukwicarabami (siège des rois). Mutaga prit la parole et dit :

« Nos grands-pères se sont battus à cause de nos limites encore incertaines. Désormais ne traverse plus ces eaux... »

C'était la Kanyaru : il faut se rappeler que le Ruanda arrive à l'ouest de la Kanyaru, mais c'est seulement depuis la mort de Mutaga.

Mutara répliqua :

« Tu as l'air de vouloir me faire des difficultés... Qui le premier violera cette alliance? »

— « Plutôt que de la violer, répondit Mutaga, je te délèguerai ce Mutwa Buhura. »

Mutara, qui était aussi avec un Mutwa, Bubinga, répartit : « Je ne violerai pas cette alliance moi non plus, je t'enverrai plutôt ce « mutashya » (flèche enveloppée dans des feuilles odoriférantes). » Mutaga, lui, crut qu'il parlait de Bubinga le Mutwa.

Ensuite Mutaga épousa Inabizozo (on croit qu'elle était sœur de ce Mutara). L'alliance conclue fut si bien violée, que Mutaga

mourut sur le champ de bataille au Ruanda, laissant là dans ses kraals des damiers (ibibuguzo) en pierre, qu'on voit encore à Shororo et Ngarurira.

Nous avons vu que Mwezi, sur l'ordre des sorciers, avait été obligé d'abdiquer en faveur de son fils Mutaga. Il laissait à côté de celui-ci Muryangari (ou Munyangari), un de ses fils, pour l'aider.

Il était entendu que ce Muryangari était victime désignée par les sorciers et devait mourir pour le salut de l'Urundi.

Mais la reine-mère de Mutaga ignorait le successeur éventuel du trône. Supposant que ce pouvait être ce Muryangari, elle le fit tuer par jalousie. Sa tête fut par elle mise dans une corbeille et envoyée à la mère de la victime. Or celle-ci connaissait la destinée de son fils. Aussi fit-elle répondre à la reine-mère par retour du porteur : « Je savais que mon fils était un simple taurillon (kimasa), condamné à la boucherie. Le tien est un bukombe (taureau) mais il deviendra kimasa. Je ne pleure pas, je ne me suiciderai pas. Mais quand mes larmes seront séchées (sic), ce sera le tour des tiennes. »

Et voici venir la guerre entre l'Urundi et le Ruanda. Les sorciers interrogent les augures. Celui auquel était attaché la victoire faisait défaut, puisque assassiné. On continua à interroger les poules... Le roi fut désigné : twereje Rugajo nyenezo, dirent les sorciers.

Mutaga engagea le combat avec trois de ses sorciers qui étaient aussi de grands guerriers : Budengeri, fils de Ndabarinze, Biema de Rwaka et son cousin Birindi de Ruhama.

L'avantage était pour lui. Mais, se sachant voué à la mort pour vaincre le Ruanda, il s'élança dans la mêlée. Sa garde voulait l'arrêter. Le sort avait décidé qu'à l'endroit où les troupes de l'Urundi arriveraient dans le Ruanda, si la victime (Muryangari ou Mutaga) y tombait, il faudrait l'y laisser : ce serait là la limite.

Le sorcier Budengeri lui fait un rempart de son corps et reçoit une flèche à sa place :

« Affaire à toi, lui dit le roi, mais tu sais ce que tu as fait... tu m'as empêché de mourir et tu connais le secret ! »

— « Je le connais, sire, c'est pour plus tard... »

Et il toucha la plaie de Budengeri, qui répartit :

« O roi, tu t'es fait souffrir toi-même, car c'est toi que je protégeais. »

— « C'est vrai, dit Mutaga, essuie-toi sur la barbe de Sentama, qui est un poltron ! »

Plus tard, en guerre encore contre le Ruanda, Mutaga se sépara de sa garde, ne laissant près de lui que les trois sorciers. Comme il en tuait beaucoup du camp opposé, Sentama, transfuge au Ruanda,

fit savoir au roi que c'était le roi de l'Urundi qui faisait ce massacre. Mutara engagea de nouvelles troupes. C'est alors que Mutaga fut tué par un muhutu nommé Rutandu, d'un coup de flèche, dont le bois était du mutete, bois qu'ensuite les princes ne purent plus toucher. (P. N.)

ART. V. — POURQUOI MWAMBUTSA I<sup>er</sup> N'A-T-IL PAS SA TOMBE A LA KIBIRA? LES BABIBE SONT-ILS SES DESCENDANTS?

Cinq sur les sept rois ayant régné sur l'Urundi sont, avons-nous dit, enterrés sur les hauts lieux de la Forêt.

Mwambutsa seul manque.

Ceci est de l'histoire et, répétons-le, l'histoire du royaume du Burundi n'est pas si longue que l'on puisse conclure à un oubli. Quel a été le sort de ce Mwambutsa exclu des honneurs royaux? *Quoi capita toi sensus*. Donnons les versions recueillies un peu partout.

#### Première version

Premier du nom, Mwambutsa succéda à son père Mutaga, tué dans une rencontre avec les Banyaruanda. Son règne fut court et rien ne le signale à l'attention, si ce n'est l'acte final. Mwambutsa fut obligé d'abdiquer. Nul doute que le règne court et sans gloire de Mwezi I<sup>er</sup>, le règne plus bref encore de Mutaga, trois ans dit la tradition, sa fin prématurée et mortifiante pour l'amour-propre national des Barundi, n'aient déconsidéré, dans l'opinion publique, ces rejetons du grand Ntare.

Ce Mutaga serait mort sans héritier direct, affirment plusieurs grands Baganwa. D'où des compétitions devaient se faire jour pour assurer un titulaire au trône. C'est là l'histoire de tous les jours.

Mwambutsa se révéla incapable : on le pria de céder la place à un maître. On lui fit plier bagage et passer la Buyongwe « baramwambutsa Buyongwe » : c'est un affluent de la Kanyaru, qui contourne le pâté du Nyamugari, où est sise notre mission de Murehe. Sur l'autre rive s'installa le roi déchu, simple Mututsi désormais « Mbibe ya Mutaga », souche du clan des Babibe.

Ntare II s'était annoncé et son seul nom, prometteur de gloire, devait lui assurer tous les concours.

D'où les Babibe ne seraient pas autre chose que les descendants de Mwambutsa I<sup>er</sup>. Ils se sont multipliés, moins toutefois que les Bataga. Aux fêtes du muganuro, un Mubibe avait toujours un rôle, celui de préparer le morceau de terrain où l'on semait le sorgho nouveau (kubiba amasaka y'umwaka).



De cette abdication forcée, conclure qu'un Mwambutsa n'est qu'un intérimaire, chargé en somme de faire le lit de Ntare, c'est aller un peu vite. Une fois n'est pas coutume et ce cas unique ne fait pas loi.

Quoi qu'il en soit, la voix publique, aujourd'hui encore, réclame un Ntare : Hambewe ! icozana Ntare mu Burundi ! qui donc nous ramènera un Ntare ! et le peuple, sous le manteau, chuchote :

« Si ce n'était les Européens, il y a longtemps que nous aurions un Ntare, longtemps qu'on aurait fait passer la Buyongwe à Mwambutsa : boba bamwambukije kera. Il serait devenu Mubibe. »

La petite révolte de 1920, auteurs Runyota et Kanyarufunzo, n'avait guère d'autre raison d'être. Plusieurs princes déjà s'y étaient ralliés. Un succès et la masse eût suivi. Les Bezi, descendants de Mwezi II, les gros, en place, eussent été balayés par les Batare triomphants, et vaincus et exterminés.

Quel eût été ce Ntare III ?

Sans doute un des petits-fils de Ntare II, peut-être Inasango son aimé, son préféré, — comme tous les siens ennemi irréductible des Bezi. Et pourquoi cet Inasango plutôt qu'un autre ? Dans la coulisse on raconte que, petit-fils de Ntare II par Ndivyariye, il aurait dans son propre kraal par sortilège mis en rapport une de ses suivantes avec le roi Mwezi. Le produit de cette rencontre aurait été élevé au loin en cachette. On devine le reste : nous avons là Ntare III tout trouvé que la famille d'Inasango eût produit au bon moment.

Le petit mouvement insurrectionnel qui a pris naissance au Ndora en 1935, à l'instigation d'une sorcière, n'a-t-il pas trouvé lui aussi sa raison dans la même croyance : Mwambutsa doit céder la place ? Le rôle plutôt passif du jeune Mwambutsa, que les révoltés rendaient responsable du typhus lui-même, n'autorisait-il pas des gens simplistes, purs paysans, à marcher à l'étoile ?

Cette version sur l'abdication de Mwambutsa I<sup>er</sup> est celle de l'est, sud-est. Les détails ont été fournis par le P. Canonica. Le Supérieur de Kibumbu, P. Dubois (d'abord dans ce même est, plus tard au Katara, à Mugerero) a étudié la question. A Kibumbu, sur les grands plateaux de l'ouest, il confirme ce que nous avons dit plus haut : Mbibe est le nom de Mwambutsa après son abdication. Le dicton « Nta Ntare na Mbibe » signifie qu'il n'y a pas deux rois mais que Mbibe régnait. « Son kraal principal se trouvait, ajoute le Père, au Buhura, près de Kisenyi, à 25 kilomètres de Kitega, route du Bururi. Il est mort à Bujozi, chez son petit-fils Runyomvyi et a été enterré au Jurwe. »

Le Supérieur actuel de Kitega, P. Bagein, invité par nous à s'enquérir de ces détails, a fait à Kisenyi, grosse succursale de Kitega, une sérieuse enquête. En voici les conclusions :

Les Babibe constituent une tribu noble (mwiza cane). Ce sont des Batutsi, bafasoni (notables), en rapports intimes avec les Baganwa, — basangira, ils mangent ensemble. Bien plus, ceux-ci prennent femme parmi eux (bishingiranwa) et sont actuellement très aimés des grands Bezi, oncles de Mwambutsa. Ils ne sont pas très nombreux mais sont répandus un peu partout : au nord de Musigati, Matumba ; au Kihinga de Mugerera, au Kabanga, à Jurwe, etc. A Mwiyanza, près de Kisenyi, une fraction de Babibe est considérée comme de Batutsi, sinon bafasoni, n'ayant pas voulu s'associer à leurs frères dans une vendetta.

En tout cas, dans les parages de Kisenyi, nul ne soupçonne que les Babibe soient des Bambutsa. Mbare, père de Semukata, n'est pas de descendance royale. Son père est enseveli à Jurwe avec ses ses père, grand-père, arrière-grand-père, etc.

Les Babibe sont grands « baganwa » du roi (ayant fonction au muganuro). Comme tels, ils viennent après Mahembe du Nkoma, avant Kapaya et Kebeya. Leur représentant doit semer le sorgho (babiba, etc. ; cf. *supra*) : d'où sans doute leur nom, postérieur à leur origine.

Détail complémentaire : au retour de la fête, Semukata ou ses successeurs ramenaient à Jurwe les tambours royaux. Eux-mêmes avaient le leur, « Rwuma » (non un Karyenda) qui, ce jour-là, était battu par six hommes. C'est le tambour des Babibe qu'ils auraient reçu de Ntare comme trophée d'une guerre au Ruanda. Il en reste une planche.

Quant au dicton « Nta Ntare na Mbibe » cité plus haut par le P. Dubois, et à cet autre recueilli à Jurwe « Ntare na Mbibe n'umwe », ils s'expliquent l'un par l'autre. Ils affirment, sans plus, le très grand crédit qu'avait Mbibe à la cour de Ntare. D'où encore ces dictons : Mbibe vyimanye na Ntare ; Mbibe yari murezi wiwe, Mbibe était le père nourricier de Ntare I<sup>er</sup>.

Aussi bien, à Jurwe, où vivent les Babibe les plus authentiques, ce n'est pas Mbibe que l'on dit être père de Semukata mais bien Mbare. C'est à lui, au plus fameux des Babibe, que Ntare, Ntare II, cette fois, donna un grand pays. Lorsque ce Ntare était encore enfant, d'aucuns voulaient faire Mbare roi ; il refusa et dit, indiquant Ntare : voilà le roi !

Et pour confirmer cette tradition locale, contre laquelle ne semblent pas aller quelques vagues on-dit, qui feraient des Babibe

des Bambutsa, le P. Bagein nous donne la généalogie complète des Babibe, « baganuzza » du roi. Nous la donnerons en appendice, ici elle ne ferait qu'alourdir notre récit.

En tout cas, de celui-ci il semble bien ressortir que les Babibe sont très anciens (nous sommes aujourd'hui à la 8<sup>e</sup> génération, dont la moitié ensevelie à Jurwe, une à Bujozi), qu'ils jouèrent depuis l'origine de la dynastie un rôle de tout premier plan à la fête nationale du Burundi<sup>1</sup>, et qu'ils n'ont rien à faire avec Mwambutsa I<sup>er</sup>, lequel est de beaucoup postérieur à la souche première des Babibe. A l'abdication de Mwambutsa, les Babibe comptaient déjà trois générations et Mbare, qui représente la 4<sup>e</sup>, est contemporain de Ntare II, dont il fut le père nourricier.

### Deuxième version

(que nous avons déjà donnée en partie)

Nous avons dit que Mutaga était mort sans enfant. Qu'à cela ne tienne. Plaçons ici, comme Mwambutsa I<sup>er</sup>, un bâtard de Nakayambo, veuve du défunt, et appelons ce bâtard Mbibe. Il régna peu et céda la place à son fils Ntare II, dont il fut le père nourricier.

Mais nous retombons ici dans la première version. Les deux se rencontrent sur ces derniers détails et c'est tout.

### Troisième version

Laissons la parole à P. N. représentant P. Baranyanka, etc. : « Mwezi devient Mbibe. Ceci exige la présentation de celui qui de fait est le premier Mbibe.

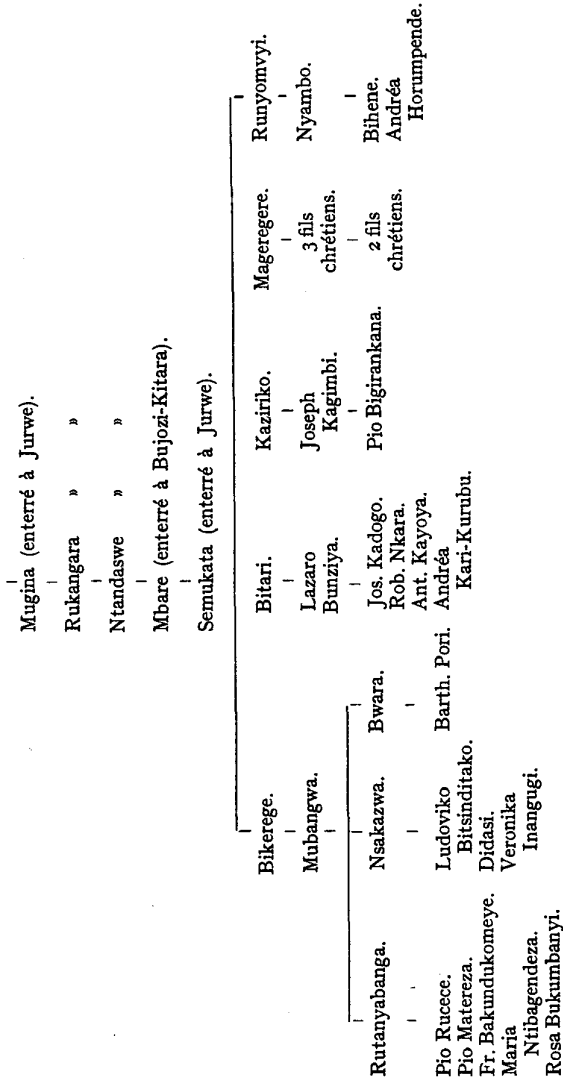
» Mwezi I<sup>er</sup> eut à se mesurer avec Kigeri I<sup>er</sup>, lequel voulait faire du Ruvubu la frontière de l'Urundi et du Ruanda, et avait déjà érigé un kraal sur la colline de Jene, d'où le nom donné à celle-ci Inakigeri. Mwezi resta vainqueur.

» Cela fait, le sorcier lui intima l'ordre de s'en aller au Bujozi et de passer le trône à son fils Mutaga. Ailleurs nous dirons ce que devint celui-ci, promis à la mort et tué au Ruanda.

» Mwezi, après avoir abdicqué en sa faveur, était devenu Mbibe. D'où lui serait venu ce nom? Imbibe veut dire limite. C'est Mwezi qui le premier s'est essayé à fixer la frontière Ruanda-Urundi. Peu importe.

1. Le P. Bagein ajoute que Harumpende (André), élève de l'école de Kisenyi, fils de Nyambo, qui fut Runyomyvi, qui fut Bikerege, qui fut Semukata, figurait encore au dernier muganuro, en 1931, et, à titre de muganuzza, y reçut la houe traditionnelle « ya mbibe ».

### GÉNÉALOGIE DE BABIBE BAGANUZA DU ROI.



» Au Bujozi lui seraient nés des descendants nombreux, des Babibe. D'où la coutume laquelle affirme que, à l'encontre des autres, les Bezi tombent en déchéance : Mwezi ntagira ubwami, Mwezi n'a pas de règne, dit-on. Pourquoi?

» Ici force nous est de recourir au fameux « c'est comme cela » qui, sans plus de raison, dirime souvent une controverse.

» Pratiquement, aujourd'hui comme hier, les grands Baganwa reconnaissent comme d'origine royale authentique les Babibe de Bujozi. Ceux-ci prennent femmes chez les Baganwa et vice versa.

» Preuves: Biari, père de Lazare, prit pour femme une Muganwakazi, fille de Bitebanyi (petit-fils de Ntare), Rutanyabanga, sa femme, est petite-fille de Bitebanyi également.

» Les descendants de Semukata restent grands « baganuzza » de la fête du sorgho et ce n'est qu'au titre de Babibe, c'est-à-dire de descendance royale.»

Bref il pourrait y avoir là une simple équivoque. Baganwa, les Babibe du Bujozi nient l'être (cf. *supra*) et ils ont raison : ils ne le sont pas au sens strict du mot. Mais s'ils prétendent n'être pas de descendance royale, ils sont trompeurs ou trompés, et les Baganwa sont là pour le leur dire.

Nous ne tranchons pas la question de savoir si, en dehors des Babibe de Bujozi, il n'y en aurait pas d'autres n'ayant pas à se réclamer comme ceux-ci de Mwezi I<sup>er</sup>, c'est-à-dire des Babibe de régime serve.

N. B. On ne parle pas des Bambutsa. Peut-être n'y en a-t-il pas eu? Les traditions les plus sérieuses affirment que Ntare n'avait pas de frère. (P. N.)

#### ART. VI. HISTOIRE DE NTARE II

Le premier cycle de la dynastie, qui a pour souche Kigwa et Mututsi, finit avec Mwambutsa I<sup>er</sup>, trahi par ses frères.

N. B. On dit qu'un jour Mwambutsa I<sup>er</sup> devant aller nager, ce qui fut toujours un sport aimé des princes, ses frères dressèrent sous l'eau des lances pour tuer le roi. Un homme l'ayant remarqué alla en avertir le roi, qui y alla quand même mais ordonna à un de ses serviteurs de descendre le premier dans l'eau : il s'y tua. De retour le roi fit brûler vifs ses frères à Kinywamagana. Comme le feu ne s'éteignait pas, les sorciers condamnèrent le roi à s'y jeter.

Le P. ZUURE, dans *L'âme du Murundi*, p. 274, dit :

« On raconte que pour se débarrasser de son frère, il aurait mis le feu à la hutte où celui-ci se trouvait... Les sorciers auraient dit alors qu'il fallait une victime et Mwambutsa se serait sacrifié. »

C'est là une autre version. Notons que l'orgueil hamite fut toujours muet sur ce point. De sorte que la version ci-dessus que P. N. tient de Baranyanka est le premier aveu explicite d'un crime bel et bien perpétré ou consenti par nos princes. N. D. L. R.

A la dynastie royale aurait alors fait place celle des Barendwe, descendants de Rurenge. Celui-ci était représenté dans les différentes provinces : Urundi, Ruanda, Mulera, par ses fils Jabwe, Kimali, Jene, lesquels de suzerains devinrent indépendants.

C'est sous NTARE II seulement que nous trouvons ce pays tel qu'il est aujourd'hui, du point de vue chefferies, étendue et limites. Avec lui commence le 2<sup>e</sup> cycle de la dynastie. A la tête des chefferies il mettait des chefs généralement de sa famille; mais parfois il en choisissait d'autres, comme Rusengo, ou bien laissait les Bataga, les Babibe, les descendants de Ntare I<sup>er</sup> tant qu'ils ne s'étaient pas révoltés.

Quel était l'état de l'Urundi pendant la minorité du jeune roi (Ruyenzi)? Chaque province était-elle autonome?

Le Haut Mugamba (haute Kibira) était encore fidèle au Karyenda (tambour du royaume). Au contraire pour le Bweru de Fumbije, pour le Bututsi, pour le Buyogoma et une partie du Kirimiro (depuis le pied du Banga jusqu'à la Nyabaha et au Kihinga, limite à l'est), où commandait alors Ntibirangwa, du clan des Bashoka. Ils méconnaissaient l'autorité de Karyenda et s'étaient faits maîtres absolus de leurs principautés. De là les difficultés qui se dressèrent devant le jeune et vaillant Ruyenzi, devenu Ntare II depuis son retour du Buha.

Car Ruyenzi avait été envoyé tout jeune au Buha chez sa tante maternelle, femme du roi du Buha, Ruhaga. Là il grandit, pasteur, conscient de sa haute ascendance et de sa destinée. Le devin Ndwano, qui l'allait visiter de temps en temps, et sa tante, bien que discrètement, les lui rappelaient à l'occasion.

On cite les paroles caustiques qu'une nuit il adressait au roi Ruhaga, son oncle, qui somnolait :

— « Iyo mvura... cette pluie, demandait le roi, d'où vient-elle? »

— « Elle vient du côté du Banga, ô roi, elle va te mouiller... »

Les légendes du Sud attribuent cela à Ntare I<sup>er</sup> (mais lui ne connaîtrait pas encore le Banga).

Ntare II revint du Buha précédé du sorcier Ndwano. Ce Ndwano étant jeune, ce serait erreur encore que de vouloir en faire un contemporain de Ntare I<sup>er</sup>. Ndwano en effet est mort après la naissance de Mwezi II. Nous le voyons déconseiller à Ntare sur la

fin de sa vie d'aller au Mugera, dans la crainte qu'il n'y engendrât un deuxième roi, un murwanizi (compétiteur), le vrai étant déjà né, Senyarutoke. A quoi Ntare répondit qu'alors le plus faible se soumettrait au plus fort, kizonesha ikindi kizokiganza...

Finalement il céda aux instances du sorcier et se fit accompagner d'une femme déjà âgée, la grande Nziramibango. On sait la ruse qu'employa celle-ci, d'entente avec ses fils et son frère. Elle céda la place à sa nièce pendant que le roi dormait. Celle-ci conçut et donna naissance précisément à celui qui fut Mwezi II, alias Kisongakisongeye-umwami : ses frères en effet veillaient sur lui pour faire échec au vrai héritier du trône.

Ndwano reparait encore pour prédire trois ans à l'avance la mort de Ntare. Il aurait également annoncé en termes assez transparents l'arrivée des temps nouveaux.

Citons ses paroles :

*Umwaka utari uyu... hazoba inenwe rike.*

Viendra un temps où l'on n'éprouvera que peu de répugnance à frayer ensemble. De fait aujourd'hui baganwa, batutsi, bahutu, tous ensemble mangent des mets jadis interdits, tandis que les barrières qui s'opposaient à certaines unions vont tombant.

*Umusuri uzohanuka kw'iTanganyika ugenda umunyura kihugu ugere iBweru :*

Viendra un temps où le musuri (plante rampante) ira en zigzaguant du Lac au Bweru. Il s'agit des routes qui sillonnent l'Urundi de l'ouest à l'est.

*Umwaka utari uyu... ubumwe buzosigara buri mu ntantu :*

Viendra un temps... où la parenté (aujourd'hui très étendue) viendra uniquement du rapprochement des sexes. Allusion claire au mariage chrétien : l'homme quittera son père et sa mère et *adhaerebit uxori suae*.

Le Ntare qui guerroya au Buha, Bushubi, Ruanda, Bushi, est bien Ntare II.

Pour s'en assurer, il suffit d'écouter Kilima le muhutu Muvumu qui, sur les instances des descendants de Ndivyariye, vint du Bushi, son pays, prétendre au trône de l'Urundi sous le nom de Kihana-musango ca Ntare.

La route que ce même Ntare fit faire dans la Kibira afin de faire passer les vaches raziées au Bushi est un fait historique récent.

Ce Kilima se faisait passer pour fils de Ntare. Il savait que Mwezi n'était pas né pour régner. Aussi venait-il de son pays pour faire échec à un illégitime, tout en se sachant fils non de Ntare mais bien d'un muhutu Muvumu, comme le dit son serviteur.

C'est bien là une preuve de grande valeur, car s'il s'agissait de Ntare I<sup>er</sup>, les revendications de Kilima ne s'expliqueraient plus. En effet, la succession au trône s'effectuait ininterrompue depuis plus de trois générations.

Rutanganwa (Ruyenzi ou Rugamba) fut rappelé de son exil volontaire peu de temps après la mort de son père : exil de courte durée, et ce pour deux raisons : d'abord quand Ruyenzi prit le chemin du retour, il y avait deux mois déjà que son père était mort. De plus il était en âge de se marier, la Mushubikazi dont naquit Ndivyariye ayant conçu de lui. Il ne semble pas du reste que son père ait vécu longtemps après le départ de Ruyenzi pour l'Uha.

Les guerres entreprises par Ntare II nous le montrent d'un naturel indépendant, d'une volonté si tenace que ni les peines ni les privations ne savaient le faire fléchir (v. g. avec Fumbije). Les vieux rapportent que l'amour du repos était le moindre de ses soucis.

Non content des courses à travers son Urundi et toujours seul — intambwe ntigendana — il en franchissait souvent les limites, espionnant avec une adresse propre à lui, à tel point que les rois des États voisins étaient toujours sur le qui-vive, afin de ne pas tomber entre les mains de cet ennemi implacable (cas de Fumbije).

On raconte qu'un jour, déguisé en munyaruada, il alla faire la cour à Yuhi. Il fut reconnu trop tard. Ce fut heureux pour lui et malheureux pour les Banyaruanda. On alla avertir le roi qui voulut se saisir de lui ; mais on commit la maladresse de demander où était l'inconnu. En entendant cela, d'un seul bond « le lion » fut derrière la clôture et sauta par-dessus la haie. On ne le vit plus que quelque temps après, à la tête cette fois d'une armée formidable. Il remporta la victoire et razzia nombre de vaches, qu'il envoya au Nkoma ya Banega.

Un jour, pour faire la guerre au Ruanda, il mit tous ses hommes sur une ligne. Le front s'étendait, dit-on, de la Rusizi au Bugesera. Chacun avait ordre de regarder droit devant soi. Au jour et l'heure marquée, au signal convenu, tous s'avancèrent en poussant le cri de guerre. Les Banyaruanda, consternés et cernés de toutes parts, ne trouvèrent le salut que dans la soumission.

On raconte qu'un jour, en promenade, il vit une armée de fourmis noires à l'assaut d'une termitière. Il remarqua que pour vaincre plus facilement, il fallait, comme les fourmis, commencer par entourer les assiégés, et ensuite pousser le cri de guerre, et la victoire s'ensuivrait avec carnage et pillage sans rémission.

Il était avant tout guerrier. Il épousa Kikole sa cousine après

son retour de l'Uha. D'aucuns fixent ce mariage aussitôt après la sortie de l'Uha. Baranyanka lui assigne une date plus tardive : c'est de l'Urundi que Ntare envoya quérir sa cousine. C'est accessoire : un peu plus tôt, un peu plus tard, tous lui attribuent pour première femme Kikole.

Or un jour qu'il s'extasiait sur la beauté de cette femme, Ntare apprit d'elle que sa sœur cadette Juru rya Kugwa était encore plus belle. Cent vaches furent aussitôt envoyées là-bas comme dot. Mais Ruhaga le père ne voulut rien entendre, disant : Siniharikira, abana, je ne veux pas créer de jalousie entre mes deux filles.

Ntare alors lui fit la guerre. Tel Hérode il porta un édit ordonnant l'extermination de tous les mâles. Le roi Ruhaga périt. Juru fut prise et amenée à Ntare. Les deux sœurs alors conspirèrent contre le meurtrier de leur père : il les fit mourir de faim dans une hutte entourée d'épines et sans issue.

Ntare épousa ensuite Nziramibango, mère de Birori et de Rwashwa et tante paternelle de Vyano, mère de Mwezi II.

Pierre NKUNZIMANA.

## CHAPITRE II

### ART. PREMIER. — DE ROYAUME A ROYAUME. SIMILITUDES

Prenez les rites royaux du Ruanda et de l'Urundi, leur similitude vous fera croire à une origine commune, à l'unité de race.

Nous transcrivons le P. PAGÈS : *Comment meurt un roi.*

« En principe, autrefois, le Souverain ne pouvait voir son héritier. L'enfant, confié à la garde d'hommes sûrs, était élevé loin de son père, auquel on apportait de temps en temps des cordelettes qui avaient servi à mesurer la taille et le tour de ceinture du futur successeur. Pour juger de la croissance et des forces du jeune prince, le roi mettait l'empreinte de son pied dans un panier de farine de sorgho. Celle-ci était portée au « dauphin » qui devait y imprimer le sien. La corbeille retournait au roi, qui ne cessait de s'intéresser au développement physique de l'enfant.

» Des arcs lui étaient envoyés pour lui permettre d'essayer ses forces. Le jour où l'héritier réussissait à rompre le propre arc du monarque, il était dès lors jugé digne du trône, puisqu'il était devenu aussi fort que son père.

» On faisait les dernières constatations. Il fallait s'assurer que l'habit du monarque lui convenait à merveille, que l'empreinte de ses pieds correspondait exactement à celle de l'auteur de ses jours. D'autre part, celui-ci devenu vieux, s'apercevant que ses cheveux et sa barbe avaient grisonné (*yameze imvi*), estimait lui-même que son temps était fini. Appelant aussitôt ses confidents, il leur faisait connaître ses dernières dispositions : Je vais partir (*gutabara*), il ne me reste que quelques instants; vous ferez régner (*kwimika*) mon fils à ma place. Vous lui obéirez en tout...

» Dès le soir, les sorciers attirés lui présentaient de l'hydromel (*inkangaza*) dans lequel ils avaient au préalable versé un violent poison...

» Le roi s'endormait et ne se réveillait plus. « Il a bu » (*yanyoye*) disait-on en style officiel, ou encore : « il est parti » (*yatabaye*), il a rejoint ses ancêtres, les Libérateurs, qui ont sauvé la patrie. « Il a cédé le trône » (*yatanze*), « le ciel est tombé » (*ijuru ryaguye*), car telles sont encore les expressions consacrées par l'usage, et dont on se sert pour annoncer un aussi grave événement. »

Cela peut se dire mot pour mot de l'Urundi, et le Père ZUURE l'a fait (voir *L'âme du Murundi*, pp. 274-275).

ART. II. — LA MORT DU ROI  
ET LA DESSICCATION DE SON CADAVRE

Transcrivons ici nos *Zigzags*, p. 193.

« Aussitôt expiré, on transporte le monarque, à la faveur des ténèbres, dans son kraal principal pour y procéder aux préliminaires des funérailles.

» Le cadavre, les pieds et les mains bien étendus, a été cousu dans la peau d'un bœuf noir fraîchement tué et déposé en plein air sur une estrade de circonstance. D'après les vieilles coutumes, il doit rester là entouré de la vénération des peuples jusqu'au jour où, commençant à tomber en pourriture, il en sorte un ver. Celui-ci est recueilli soigneusement, nourri de lait, puis abandonné. Il se transforme en lion (*niare, niambwe*) et c'est dans le corps du roi des animaux que, royalement, la défunte majesté continue sa vie.

» Ici commence le deuxième acte. Il se passe dans les montagnes de la Kibira. Cette visite est assurément peu désirée des occupants des kraals. On la subit et le triste honneur se paie chèrement : bœufs, orgies de toute nature au bénéfice d'une insolente armée de croquemorts. Soyez généreux : c'est encore le meilleur moyen de réduire le nombre de ces malencontreuses veillées funèbres.

» Enfin, petit à petit, on arrive à l'endroit désigné. On fait durer le plaisir jusqu'à huit jours parfois, et je vous laisse à penser la puanteur qui accompagne ce cadavre en putréfaction. Nous arrivons à un sommet escarpé dont la cime est couronnée d'un petit plateau. Une double enceinte y est construite à la hâte dans la brousse. La première contient la maison des gardiens ; la seconde, la hutte funéraire, hutte quelconque avec un foyer central surmonté d'une claie sur piquets fourchus. C'est le dernier lit de parade du roi. Ses tristes restes y sont déposés, entourés de l'appareil de la royauté : lances, tambours, etc. Aussitôt on se met en devoir de boucaner le corps jusqu'au moment où, le tout s'étant effondré, il ne reste plus qu'à fermer la porte. A la mort du roi suivant, la même cérémonie recommence ailleurs et, au pied des monts cette fois, on construit une hutte-mémorial au prédécesseur plutôt qu'on n'y ensevelit ses restes. Des ficus, plantés pour la circonstance par le grand Kiranga, lui font un asile plein d'ombre. Des gardiens attirés (*baterekezi*) sont chargés de protéger l'endroit contre les incendies annuels et d'offrir aux mânes du défunt des sacrifices de bière, kuterekeru. »

Comparez maintenant avec ce qu'écrivit le P. PAGÈS, p. 517.

« Le corps du royal défunt est transporté de son dernier domicile qui désormais s'appellera « Gisozi » (grosse colline), dans l'un des bois sacrés réservés par l'usage ou par la tradition aux sépultures royales. Les Banyamugogo, devenus les maîtres de l'heure et du pays, font bâtir une grande case, pour la construction de laquelle ils mettent à contribution les voisins du lieu funèbre.

» On y abrite les restes du souverain que l'on dépose sur une claie installée au milieu de la hutte, à environ un mètre cinquante au-dessus du sol. Les membres de la corporation font du feu durant de longs jours, sous la couche, pour dessécher le cadavre et l'empêcher de se putréfier.

» Le corps, placé sur un lit de peaux, est sans cesse retourné pour que la chaleur du foyer en atteigne toutes les parties.

» Les gardiens de la hutte se relaient sans cesse, nuit et jour, auprès du feu qu'ils doivent entretenir. Durant ce temps, nul profane ne peut, sous peine de mort, approcher de l'endroit. »

ART. III. — CROYANCES POPULAIRES  
SUR LA SURVIE DU ROI

En cinq lignes, nous avons dit plus haut comment émigre, dans l'Urundi, l'âme du roi dans un lion. En sept, le P. PAGÈS nous dit de son côté la croyance (?), mieux la légende du Ruanda.

« Les employés des pompes funèbres continuent leur travail jusqu'au moment où, d'après la crédulité populaire, le cadavre donne naissance à un léopard, qui n'est au début qu'un petit ver. On creuse alors une fosse dans la même case. Ce qui reste de la dépouille royale est déposé au fond de la tombe sur un nouveau lit d'herbes recouvertes de peaux précieuses, peaux de lion, de léopard, d'antilope. Le corps est complètement isolé de la terre qui ne doit pas le souiller. Le tout est recouvert de nattes spéciales (*ibirago by'ibisumyu*) faites d'herbes lacustres. La fosse est, enfin, comblée...

» Le ver dont on a parlé précédemment « doit » sortir au bout de quelque temps de la main droite du cadavre. Il est aussitôt recueilli par les gardiens, qui le mettent dans un vase rempli de lait. L'ustensile devenant trop étroit pour sa taille, l'animal est ensuite logé dans une grande jarre où l'on verse du lait tous les jours. Le ver ne tarde pas à « pousser des jambes », il va bientôt se transformer ; la jarre ne lui suffit plus, on lui procure un bassin (*umwule*) que l'on remplit également de lait. Il devient léopard. On continue à le nourrir de lait jusqu'au jour où, ses instincts sanguinaires se

réveillant, il se met à griffer. On lui donne alors de la viande fraîche. Il faut le lier, car il est devenu méchant (*irakaliha*). L'animal réussit à briser ses premiers liens tressés avec des écorces de bananiers. Il est attaché avec de nouvelles cordes, de ficus, qui sont bientôt rompues à leur tour.

» De la cour royale (*ibgami*), où les messagers ne cessent d'aller rendre compte de leur mission, est apporté un fil de fer (*umukwege*) pour enchaîner la bête.

» Arrive le jour où le fauve blesse un des gardiens. Un deuxième ne tarde pas à avoir le même sort, un troisième meurt de ses blessures.

» La situation est devenue intenable, elle ne peut plus se prolonger. Le léopard, impatient de reconquérir sa liberté, devient furieux. Arrive enfin l'autorisation de lui donner la clef des champs, délivrant ainsi les Banyamugogo d'une garde impossible. »

Mais les Hamites du Ruanda et de l'Urundi tiennent cette légende de plus haut et de plus loin. Nous l'avons jadis relevée à la deuxième étape des conquérants venus du nord, au Nkole, voisin et remplaçant immédiat de Ntusi.

Mais là, pas de trace de boucanage de cadavre, pas plus qu'au Buryoro métissé de hamites — au Buha oui.

\* \* \*

Reste à clore cette partie de notre étude par le narré de la fête nationale de l'Urundi.

#### ART. IV. — LE MUGANURO OU FÊTE DU SORGHO

Ce sont les Missionnaires de l'Urundi qui, les premiers, ont traduit « Muganuro » ou mieux, en mettant au mot le préfixe noble « Iganuro », par « Fête du sorgho ».

Cette fête existe également au Ruanda : c'est la fête des « prémices ». On y fait manger au roi de la polenta (*mudsuma*) faite avec les premiers grains d'éleusine, puis de sorgho récoltés dans le champ royal aux deux saisons qui voient successivement ces deux céréales arriver à maturité. La cérémonie jadis était double; maintenant elle est unique.

Quoi qu'il en soit, il s'agit là du roi, il s'agit de faire manger au roi les prémices de sa moisson (*kuganuza umwami*), de la moisson faite sur ses terres à lui (cf. P. PAGÈS, *Un royaume hamite*, p. 501). Bref cette cérémonie ne semble pas être d'intérêt général, national, comme l'est au premier chef le Muganuro dans l'Urundi. Du reste, ici, ce n'est pas la fête des *prémices*, c'est celle des *semilles*. Le

roi en est le célébrant attiré et tout gravite autour du sorgho. C'est lui qui donne le signal officiel des semilles.

Jadis, nul ne se fût risqué à prévenir le geste auguste. C'était crime de lèse-majesté : il vous en coûtait la mort. Depuis vingt ans, le royaume est sous contrôle européen. Le manant n'attend plus le signal que, à tous les échos, jetaient les tambours de Bukeye. Le Murundi, plus préoccupé de son petit intérêt domestique que d'une consigne désormais sans sanction, sème sans plus son sorgho, fin décembre. Encore devons-nous ajouter que le sorgho ne constitue pas le fond de son alimentation : celle-ci est représentée par les haricots.

L'origine du rite dont nous voulons parler a été donnée maintes fois. Il provient de la croyance, si tant est qu'aucun eut foi à la légende, que l'enfant, destiné par Imana à gouverner l'Urundi, naît, tenant dans sa petite main les différentes graines usitées dans le royaume. Dès lors, à lui revient, en tant qu'au représentant immédiat de la divinité sur terre, l'honneur de présider aux semilles. (P. ZUURE, *Imana*, Anthropos 1926, p. 764.)

\* \* \*

Les rites du Muganuro sont-ils fixes?

Un dicton nous avertit que « Abami barahana ingoma, ntibahana ingeso » : les rois se passent le tambour, non les manières de faire. Et le grand chef qui nous citait ce dicton, précisément à propos des rites du Muganuro, semblait par là nous vouloir faire entendre l'élasticité du cérémonial.

*Cuique suum*. Dans ce travail nous avons utilisé les notes du P. Canonica. Vieux missionnaire de l'Urundi, curieux de ses coutumes, ami de ses plus grands chefs, après des séjours prolongés dans notre Est et notre Nord, il devait fonder en 1927 la station de Bukeye. Or elle se trouve en terre royale, à quelques minutes de l'endroit où se passe le Muganuro.

Il devait s'enquérir de ce qui s'y passe, ne fut-ce que pour éliminer d'une cérémonie, dont le pontife était un roi catéchumène, les détails que réprouveraient le dogme ou la morale chrétiennes.

Il dut en conséquence s'adresser au premier Régent, Nduwumwe, et les notes que nous avons sous les yeux sont des réponses à l'interrogatoire assez serré qu'il fit, à plusieurs reprises, subir à celui-ci.

En tout cas, ce sont là les « Mabanga b'ibwami », les secrets de la royauté, que le monarque mourant confierait à « un grand prince ». Disons plutôt que celui-ci les tient des sorciers royaux lesquels les lui révèlent en temps opportun.

Nul doute que le Muganuro se répétant chaque année, ses rites ne se soient cristallisés aisément surtout sous le règne du vieux Mwezi-Kisabo (1860-1908).

Nous avons reconstitué, pour l'instruction du lecteur, l'ordre chronologique, nous nous sommes permis des soulignés, des rappels à ce qui se passe ailleurs : c'est tout.

Commençons par introduire les personnages qui, en dehors du roi, jouent un rôle dans cette fête. Nous en verrons ensuite la préparation éloignée, puis la préparation prochaine, et enfin le cérémonial.

### I. Les grands rôles au Muganuro.

1. A tout seigneur, tout honneur. Le premier grand rôle est dévolu au « Tambour du Royaume ». Chez nous l'on définit le drapeau un haillon au bout d'une perche, haillon dans lequel est l'âme de la patrie. Et ce n'est là qu'une figure. Au pays noir le tambour est plus qu'une figure. L'esprit du royaume est censé y résider. Pour ne parler que des Hamites les plus voisins, les Bahima-Batutsi du Nkole ont leur Bagyendanwa (*Entre le Victoria, l'Alberi et l'Edouard*, Mgr GORJU, pp. 35, 144); ceux du Ruanda, leur Kalinga (P. PAGÈS, *Un royaume hamite*, p. 87). Nos Barundi ont Karyenda. Ne vont-ils pas, dans notre Sud, jusqu'à dire que c'est le frère propre, sorti d'un même arbre, de Kalinga? La preuve, en tout cas, serait difficile à faire, l'authentique Kalinga ayant disparu dans un incendie et ayant dû être remplacé.

Trêve d'exégèse, Karyenda est le tambour-palladium du Burundi. Au physique, un tambour quelconque, plutôt difforme (Bagyendanwa l'est bien un peu...), tendu d'une peau de vache blanche, comme les tambourins, ses enfants ou suivants, qui lui font escorte.

Karyenda n'entre à Buryenda, son kraal officiel, et ne prend place sur le lit-autel de la hutte-temple que pour le seul Muganuro. En attendant le jour de cette unique exhibition annuelle, il réside à quelque cinq kilomètres de là chez Mahembe, son gardien d'office, lequel ne doit paraître à Buryenda, comme son collègue Kapaya, que pour la fête.

Ne confondons pas Karyenda avec Rukinzo, un autre tambour plus grand que les autres, tendu d'une peau de zèbre. Il accompagne le roi partout, porté sur la tête par un membre du clan des Basengo. Rukinzo donne le signal du Muganuro; il n'a *per se* aucune vertu.

2. Muka Karyenda, l'épouse de Karyenda, que plutôt irrespectueusement nous appelâmes jadis « Madame Tambour », joue un rôle de premier plan au Muganuro. Cette jeune fille est la noire

vestale que l'Esprit s'est choisie comme épouse. Elle est de ce fait condamnée à la continence perpétuelle. Son rôle finit avec la mort du roi. Elle se retire alors dans un Kigabiro, kraal royal désaffecté, où elle vit de ses rentes.

C'est une Muhutu prise dans le clan des Balima. La titulaire à l'époque de Mutaga, père du roi actuel Mwambutsa, serait morte de la variole; d'aucuns disent qu'elle fut tuée parce que infidèle à ses vœux. Celle de Mwezi vit encore, retirée au Mugamba près de Busiga. Enfin celle de Mwambutsa s'est ralliée à la religion, et fut un beau jour baptisée en maladie. Elle déserta le domicile conjugal, Buryenda, et profita d'une visite de l'évêque à Busiga pour venir réclamer sa liberté. Le Régent Nduwumwe fut convoqué. Le cas était pendable, au sens propre. Nduwumwe ne put qu'accepter le fait accompli... Aujourd'hui qu'il est à la veille du baptême<sup>1</sup>, Karyenda est veuf et mourra veuf dans l'Urundi chrétien. Muka Karyenda n'a pas été et ne sera pas remplacée.

3. *Muka Kiranga*. Kiranga, le héros divinisé que revendique le paganisme de l'Urundi et du Ruanda, a sa femme, lui aussi. Elle et le roi sont égaux et détiennent en commun le Burundi. Le roi en est le chef visible. Kiranga, lui, s'incarne dans son épouse et, par le Kubandwa ou initiation, celle-ci devient lui-même, soit Kiranga en personne<sup>2</sup>.

Muka Kiranga assiste donc à une fête nationale au premier chef. Elle y paraît avec son escorte de bishegu (sorciers) lesquels sont, par le fait, également ceux du roi. Ceux-ci gravitent autour d'elle et, tant que dure la fête, tous plient le genou devant elle, hommes, femmes, enfants, frappant des mains en signe d'honneur et lui offrant de petites poignées d'herbe, hommage qu'un manant fait au suzerain dont il tient sa terre.

4. Les grands Baganuzi (*de muganuro*) ou baterekerezi b'ibwami (sacrificateurs de la royauté). Ce sont les conservateurs du culte de Karyenda et les maîtres de cérémonie du Muganuro. Les quatre plus importants sont Kapaya et Mahembe, déjà nommés, Kebeya et Chebare.

Le premier est chef aux environs du Nkoma, frontière sud. A lui de conserver du sorgho (*masaka*) de la dernière récolte qui donnera la polenta rituelle.

Le second, chef dans la même région, doit fournir l'hydromel

1. Il a été baptisé depuis, mai 1935.

2. Nous ne pouvons ici que résumer d'un mot ce que le lecteur trouvera exposé tout au long dans *Croyances et pratiques religieuses des Barundi*, par le P. ZUURE. On ne peut rien écrire de plus net et de plus complet.



sacré que fera fermenter le sorgho de son collègue. Mahembe, comme nous l'avons dit, est de plus le gardien de Karyenda. La cérémonie achevée, il le remporte chez lui.

Ce choix de la frontière sud pour conserver ou fournir les éléments du sacrifice n'est-il pas un rappel à l'origine méridionale du conquérant? C'est assez dans les usages de ces peuples sans écriture. Renvoyons sans plus aux coutumes similaires par lesquelles le roi du Kiziba atteste l'origine septentrionale de sa dynastie <sup>1</sup>.

## II. Préparation éloignée.

Le grand jour approche. Le roi dépêche une escouade de batutsi réquisitionner les trente génisses traditionnelles. Ceux-ci les ont repérées depuis longtemps et les enlèvent d'office. C'est l'affirmation du dominium royal sur les gens et les choses, sur le bétail principalement. Ces trente génisses seront distribuées, comme honoraires, aux trente personnages qui prendront une part officielle à la fête. Ils sont prévus et fixés par la coutume.

Ce sont, par ordre : le roi, 4; Kapaya, 1; Mahembe, 2; Kebeya, 2; Muka Karyenda, 1; les deux grands « baganuzi » préposés aux cérémonies, chacun une; Namukama-choto et Nankemanyi, chacun 1; Nyamagura, « kishegu » de la reine-mère, 1; Nyambire, mufasoni (noble), 1; Muka-Kiranga, 1; 1 pour Mutwenzi (le sourire), la toute première épouse du roi.

Ajoutons la génisse du « ntama » (mouton) — le mouton sacré qui suit le roi partout; celle du tambour Rukinzo; celle du nkuyu (de *kukuyakuya*) soit service d'entretien de Karyenda; celle des bazukuru de Rwashu, petits-fils de Rwashu, branche princière du Sud descendant par lui de Ntare II; celle des princes (à chacun son tour); des bafasoni ou nobles; des Batutsi; des Bahutu; des Bahinga, un clan de paysans; des banyenyundo, forgerons attirés du roi; du musamyi ou caudataire <sup>2</sup>; des Bahima.

Juru vy'ikagongo, ou Muka-Sato, la femme du python sacré, domiciliée à Kagongo, près de Muramvya, ne reçoit qu'une houe. Du reste elle ne remplit aucune fonction au Muganuro.

1. *Entre le Victoria...*, p. 77.

2. L'on sait que les grands portent le pagne à la romaine et que le grand chic est de le laisser traîner. D'où nécessité d'un caudataire quand le roi est dans ses étables.

## III. La Vigile.

L'on tue quatre taurassins. Ils sont tués et mangés par les Bahima. Sous ce nom s'abritent plusieurs familles ou sous-tribus : Bazigaba, Bavejuru, Bagirakihakwe, Basambo, etc. Les Bashingo en sont, mais ce sont des maudits qui ne mettent pas les pieds à la cour.

Ces noms de Batutsi, ils sont, quelques-uns surtout, très connus au Nkole, au Ruanda également. Quant aux Bashingo, c'est en Nkole, à Bwera-Mawologa, qu'ils ont été frappés d'ostracisme et cette malédiction les suit partout. Que si sa cause va se perdant sous les cieus où leur humeur vagabonde et leur soif de conquêtes conduisent les Hamites, la tradition du royaume originel la garde et nous l'a livrée jadis <sup>1</sup>.

En tout cas, curieux est le rôle prépondérant que, dans ce royaume non point hamite mais serf de l'Urundi, jouent les pasteurs et le cas qu'en fait la royauté.

Ce sont des Bahima du clan des Basigi qui jouent le rôle de devins au Muganuro. Deux sont désignés au tour. Plusieurs semaines avant la fête, ils laissent pousser cheveux et barbe, ne saluent personne et ne répondent à aucun salut.

La veille de la fête, sur le seuil de la hutte du roi, ils tuent deux des quatre bêtes dont on a parlé plus haut; les deux autres sont sacrifiées dans la petite enceinte, à l'entrée de la hutte votive de Ntare, le fondateur de la dynastie.

Les grands princes, aidés d'autres Bahima, versent de l'eau sur les viscères que les aruspices examinent en silence. Puis ils se prononcent : « Indagara zirarabutse, ou Imâna zeze » (les esprits, les sorts sont blancs, propices). On peut marcher : Umwami n'agasure! Que le roi fasse la fête (mot à mot, mange le sorgho).

Les Bahima se retirent et vont festoyer. Les os sont brûlés dans un coin retiré du kraal royal.

## IV. La Fête.

C'est une fête de nuit. Les ténèbres doivent envelopper de leur mystère une cérémonie dont les détails échappent au profane. Il lui suffira de savoir au matin qu'elle a eu lieu et que dès lors il est loisible à chacun de faire, sans crainte et avec toutes chances de succès, le geste auguste du semeur.

Du reste Rukinzo a annoncé à tout Bukeye, depuis le Sâga au

1. *Entre le Victoria...*, op. cit., p. 48.

front chenu jusqu'au Teza qui va se perdant dans les nuages et le Banga semé de vieux kraals (*bigabiro*), que Karyenda est chez lui. Il y est entré, recouvert d'une large natte en fibre de palmiers (*nyarurago*) qu'un chef de la plaine du Tanganyika a renouvelée pour la circonstance. Il a été religieusement déposé sur un lit-autel en clayonnage que supportent quatre pieds fourchus fichés en terre. Il est là, entouré de ses quatre petits enfants, soit des quatre tambourins.

Au pied de l'autel un lit, simple tapis d'herbe fine. Sur le lit Muka-Karyenda.

Deux grands princes ont introduit le roi. Ce seront les parrains et, en même temps, les garants de l'observation des rites.

Muka-Karyenda a préparé elle-même la polenta de sorgho (*mudsuma*) et l'hydromel. Ses deux suivantes passent le tout au grand prince (aujourd'hui ce sera son tuteur Nduwumwe). Celui-ci présente la polenta au roi lequel en mange quelques bouchées, puis boit quelques gorgées à la prospérité des cultures et au salut du peuple. Si le roi est adulte, la cérémonie est terminée.

Que s'il était enfant, resterait à accomplir le rite suivant. Comme témoins, les deux princes. Le roi prend place sur le lit où est étendue Muka-Karyenda et doit esquisser un simulacre d'union. Et les princes de supplier : « Have, have ! » (Laisse). Si les choses menaçaient d'aller plus loin, ils devraient l'arracher de là, dussent-ils le fesser d'importance. Et c'est fini ; les réjouissances peuvent commencer.

Il peut être trois heures du matin, et déjà Rukinzo annonce la fête à tous. « Umwami yaganuye », le roi a fait le Muganuro, se dit-on dans toutes les huttes. La bénédiction de Karyenda est assurée aux semences et aux cultures.

Les chefs accourent. C'est quatre-vingts à cent tambours qui viennent s'aligner sur deux rangs dans l'enceinte du temple. Et la procession commence, interminable : hommes, femmes, enfants défilent devant l'entrée. Chacun jette à terre une poignée d'herbe et bat des mains. Et cela dure huit jours...

Entre temps, on se livre à la chasse, une chasse rituelle<sup>1</sup>. Celle-ci dure trois jours. Les bas-fonds, les marais sont battus sans répit. Tout ce qui a vie est sacrifié, présenté au roi qui a toujours un kraal dans les environs immédiats. Après quoi une ronde s'organise autour de la case royale puis du temple de Karyenda. Les

1. Tout participant de cette chasse doit au préalable faire preuve de son savoir-faire en produisant une antilope et un lièvre ou lapin. Rien de mystérieux en cela. Ces animaux sont les ennemis nés des cultures : sorgho, haricots, éleusine, dont la nuit ils broutent sans façon les tiges encore jeunes. La fête est une fête populaire, intéressant tout le monde des cultivateurs.

chiens de chasse sont tenus en laisse, traînés plus qu'ils ne sont conduits par les chasseurs. Et c'est un vacarme infernal composé de cris d'hommes, de hurlements, de bruit de grelots, dans une atmosphère surchauffée de soleil, de poussière et de sueur.

Le jour suivant on dépèce les victimes. Les peaux sont étendues. Le roi prélève ensuite les plus belles pour ses « nkindi » ou robes de danse et distribue les autres aux princes. Quant à la viande, elle fera les délices des chiens et des chasseurs Batwa, les seuls qui mangent autre chose que de la viande de bœuf.

Le roi distribue de son côté les trente têtes de bétail dont on a parlé, dans l'ordre prescrit. Au peuple on distribue épis de sorgho et grains. Il peut semer : la fête est finie.

#### Épilogue.

N'en déplaise aux fervents de l'exotisme, le Muganuro a vécu. Il suffit que nous en ayons gardé le souvenir.

Rallié à la religion depuis 1926, alors qu'il était encore jeune élève à l'école de l'État à Muramvya, le petit roi Mwambutsa voulut une station dans le voisinage.

Le 20 août 1927, l'Évêque et le Résident de l'Urundi se rencontrèrent fortuitement à Muramvya même. La fondation fut décidée.

Elle devait se faire à Bukeye, à quelques pas du kraal royal où, nouveau venu dans l'Urundi, l'Évêque s'était, pour la première fois, rencontré, le 8 octobre 1922, avec le petit roi Mwambutsa, à peu de distance de Buryenda. Le 8 octobre 1927, à l'ombre des ficus et des dragonniers du kraal où jadis venait tomber, blessé à mort à Mbuye, Mutâga, père de Mwambutsa, la station de Bukeye, alias Bouchout-St-Édouard, voyait le jour.

L'on conçoit aisément que Mwambutsa, si peu payen, du reste, se prêtât malaisément aux simagrées du Muganuro. Il se fit tirer l'oreille. Nduwumwe, en décembre 1927, dut envoyer des estafettes au Vicaire Apostolique pour qu'il usât de son influence sur son pupille. Le pays était dans l'attente, le peuple n'osait semer, etc., etc.

Bref, Nduwumwe vint en personne supplier l'Évêque d'agir. C'est alors, s'il nous en souvient, que le P. Canonica fit l'enquête qui nous a valu ce récit.

Mais le Muganuro ne pouvait plus durer. Et il est permis de croire que Mwambutsa, qui ne fut jamais un sot, trouva le bon moyen pour le faire disparaître. Il ne s'agissait que de supprimer Muka-Karyenda. L'opération était facile.

Un beau jour, c'était en septembre, le 8, le P. Canonica annon-

çait à son Évêque que Madame Tambour, gravement malade, avait reçu le baptême de la main d'un indigène. De fait, depuis des semaines elle fréquentait assidûment les catéchismes de la mission. Guérie, elle confia au P. Canonica que le roi non seulement l'y avait autorisée, mais même poussée. Bien plus, répudiant son nom de Muka-Karyenda pour ne plus vouloir être appelée que Maria Ruburisoni, elle avait reçu du roi l'autorisation d'aller voir sa famille. C'était la fin du Munganuro.

Évidemment le roi n'a pas poussé Muka-Karyenda à simuler une maladie qui lui vaudrait le baptême. Il l'a poussée à se faire instruire, envisageant pour elle un baptême qui sans trop tarder, lui rendrait sa liberté et mettrait fin à sa sujétion à lui. Plus de prêtresse, plus de tambour; plus de tambour, et voilà le paganisme qui s'écroule. C'est ce qui est arrivé.

Du reste, à plusieurs reprises, « Maria » affirma au P. Canonica n'avoir jamais eu connaissance d'ions du mariage mystique du roi et du Tambour. Bref, à dater de 1928, et plus tôt sans doute, le Munganuro se réduisit presque exclusivement à une chasse à courre.

A Noël 1929, le paganisme perdait pied de plus en plus. Les Missionnaires baptisèrent le Munganuro, c'est-à-dire bénirent solennellement les semences de sorgho. Au début de mars, ce fut le tour des pois et des haricots <sup>1</sup>.

En deux mots résumons le reste : les fiançailles du roi avec une princesse chrétienne et son mariage solennel à Kitega, le 24 décembre 1930. Ce jour-là il y eut mobilisation générale de tous les vieux tambours de Bukeye. C'était la Noël d'un Urundi déjà chrétien. Un an plus tard, avait lieu, dans l'église de Notre-Dame des Victoires, le baptême de l'héritier du trône, un petit Louis.

1. Ainsi l'Église restait fidèle à sa consigne de conserver, de purifier ce qui, dans les rites ancestraux, a droit de vie.

## DEUXIÈME PARTIE

### LES BATUTSI DANS L'URUNDI

#### CHAPITRE I

##### TRIBUS ET TRIBUS. BANYARUGURU ET BAHIMA

Devons-nous tenir compte de l'épithète de Banyaruguru, ou *Gens d'en haut*, que d'aucuns accolent au nom de Batutsi? Non, s'il s'agit d'un groupe différant essentiellement d'un autre. Les Batutsi forment un stock primitivement homogène. D'où à ceterme Banyaruguru aucun autre ne vient s'opposer.

Retenons ce mot comme désignant l'origine septentrionale de nos Batutsi : septentrionale c'est-à-dire par rapport à l'Urundi, et c'est tout <sup>1</sup>. Car à serrer les choses de près, nous voyons que s'intitulent Gens du Nord (ou d'en haut), en plus de ceux qui nettement revendiquent une origine nordique, tous les gens du roi, qu'ils soient de sang royal ou simplement habitants des hauts plateaux où très vite les rois se fixèrent de préférence, et c'est alors un nom de lieu. Le pays de Bukeye est cela plus qu'aucun autre.

Tracez d'ouest en est une ligne coupant le pays en deux, à la hauteur du pâté du Mugera et celui-ci inclus : toute la partie nord c'est « Ruguru ».

P. Nkuzimana, et appelons-le aussi bien P. Baranyanka, écrit ceci : « Les Banyaruguru sont ainsi appelés parce que leur pays propre, le Bututsi, s'appelle Ubunyaruguru. Cela vient du « kudeha », le fait de changer le nom de tout ce qui évoque le souvenir d'un mort célèbre. »

Certains disent qu'il n'y a pas très longtemps encore, le Bututsi s'appelait tout simplement Bututsi, et le hamite Umutsi; mais qu'après la mort de Kadangwa, surnommé Ruberabatutsi, fils de Bitebanyi et petit-fils de Birori de Ntare II, le Bututsi fut changé en Bunyaruguru et le Mututsi en Munyaruguru.

Cela paraît vraisemblable, parce qu'une grande partie du Bututsi, sinon le tout, appartenait à Birori, grand-père de Kadangwa, et ensuite à ses père et oncles. (P. N.)

1. Au nord de l'Urundi sont Ruanda, Nkole, Uganda, Bunyoro, etc.

Bref, que sont nos Batutsi? Quel est le terme générique qui les désigne au lieu de leur origine?

Ils sont Bahima — Bahema, Bahuma, dit-on là-haut <sup>1</sup>, là d'où ils disent venir « bavuye ruguru ». Et tous les clans Batutsi ne sont que des subdivisions du grand bloc hamite initial.

Dénombrons ces sous-tribus de Banyaruguru authentiques, soit de Batutsi d'origine, car nous aurons à donner ensuite la liste des autres.

Avec le P. Martin J. qui, croyons-nous, en a donné la meilleure et la plus complète classification, nous les diviserons en Banyaruguru et Bahima. Nulle distinction n'est à faire en théorie. Pratiquement nos Hamites distinguent; suivons-les.

a) Tribus des Banyaruguru :

Abanyakarama *	Abadara
Abenengwe	Abahigwa
Abanyakisaka	Abaterwa
Abahondogo	Abatsindagire
Abahimba	Abatsinga
Abagwiza	Abaha
Ababanda	Abenerwamba
Abashoma	Abanyaryera
Abanyarwanda	Abagani
Abasafu	Abongera
Abega	Abanyarukiga
Abanyakarama *	Abanyacongera
Abakono	Abasamira
Abanyabugufi	Abasoro
Abenemagabe	Abajiji
Abagega	Abaheka

b) Tribus des Bahima :

Abaramuka	Abashingo
Abasambo	Abahenyi
Abahinda	Abartyaba
Abitira	Abasizi
Abyanza	Abagara
Abasigi	Abageshankazi
Abasaragu	Abadara
Abanyakarama	Abazigaba
Abarembe ou Abaziragihako	Abavejuru?
Abasitacere ou Abokwanurubwakari	Abafumfu

1. Cf. *Entre le Victoria...*, p. 37.

2. Les Banyaruanda, les Banyarukiga se réclament nettement du Ruanda; les Baha, du Buha, etc.

Le rédacteur de ces notes ne peut s'empêcher, guidé par ses études antérieures, de constater une chose, c'est que absolument aucune des tribus recensées jadis par lui au Nkole ne trouve place parmi les Banyaruguru, tandis que la tribu des Bahima, avec des sous-tribus moins nombreuses certes, que l'autre, abonde en noms connus : Bahinda, Basambo, Bayitira (ici Bitira), Batyaba, Bazigaba sont grandes et nobles tribus au Nkole, au point de départ de l'émigration (cf. *Entre le Victoria...*, pp. 33 et seq.). Ici non plus ne manquent pas ces maudits Bashingo.

Est-ce là pure coïncidence? Le chiffre est un peu fort et le copiage n'aurait pas de raison. Et pourquoi ne relevons-nous pas ces noms de tribus dans la liste des Banyaruguru?

Mystère, nous en laisserons plusieurs aux chercheurs.

Une autre remarque. Le Ruanda pourrait dire la même chose. Il possède Basambo, Bahinda, Bazigaba, Bakimbiri, comme le Nkole, lesquels ne se revendiquent d'aucune origine locale, donc sont absolument « genuine », comme disent les Anglais.

Il est vrai que les Basingo, qui là aussi ne manquent pas, voient interprétée autrement qu'au Nkole la malédiction originelle. Il ne s'agit plus d'avoir attenté aux jours de Mulindwa, car Mulindwa se fait loin. Au Ruanda, on fait descendre les Basingo de Gashubi fils de Gihanga, qui effraya les vaches sortant du lac. Ainsi l'a raconté le P. Schumacher, qui nous a fourni les listes des Batutsi du Ruanda.

\* \* \*

Et nous voici arrivés aux BATUTSI de la descendance royale :

Abakundo :	descendants de Rukundo rwa Ntare I <sup>er</sup> , XVIII <sup>e</sup> s.
Abavubikiro :	» » Mavubikiro ya » »
Abaruma :	» » Kiruma ca » »
Abavuna :	» » Ruvuna rwa » »
Abataga :	» » Mutaga I <sup>er</sup>
Abashoka :	» » »
Abasine :	» » » par Musine, son petits-fils
Abasenge :	» » » par Rusenge, issu de lui
Abambutsa :	» » Mwambutsa I <sup>er</sup>
Abatare :	» » Ntare II († vers 1860)
Abezi :	» » Mwezi II († 1908)
Abataga :	» » Mutaga II († 1915) -

Le nom générique « muganwa » est le seul usité pour les princes descendant des rois. Au retour du même nom (dans le cycle dynas-

tique) ils devraient rentrer dans le rang. Ainsi au retour d'un Ntare, lequel sera le troisième du nom, les Batatare actuels devraient disparaître et devenir simples Batutsi.

Quoi qu'il en soit, souligne P. N. à l'encontre de mainte assertion contraire, "umuganwa ntatahira, il ne déchoit pas, disent les Barundi. C'est vrai en particulier du Mutatare, descendant de Ntare : *ni we mukuru*, il a la préséance. Pourquoi?... c'est l'usage. Il faut noter que chez Mwezi II les Batatare avaient place d'honneur : au Muganuro, les premiers ils recevaient la vache d'usage à eux destinée (*inka y'abatatare*). On cite le mot de Ntarugera à ses gens qui voulaient traiter des batatare déposés comme de simples particuliers : « Attention ! nous sommes tous Batatare, et eux comme moi enfants de Ntare ; les déshonorer, c'est me déshonorer moi-même. »

Un vieux Mututsi appelle les Bezi des Batatare aussi, et sent le besoin d'appeler son défunt maître Mwezi « umutatare mukuru ». De fait, en dernière analyse, tous sont Batatare puisque descendants de Ntare.

« Atahirizwa n'ubworo », la pauvreté fait déchoir le muganwa... Voici le sens de ce mot : la dignité de muganwa ne se perd pas, sauf quand celui qui en est revêtu tombe dans le dénûment. Alors le prince déchu est le premier à se refuser ce titre : urankindaga, tu te moques de moi... umuganwa... nganye iki? qu'est-ce que j'ai de princier?

Il est donc faux de dire que, à l'avènement du nouveau roi portant le nom de l'aïeul, le muganwa rentre dans le rang et perd sa dignité. Au contraire, c'est ce qui le relève au cas où il serait tombé en déchéance : ingoma yabo iba igarutse, leur règne est revenu. Voilà la croyance.

Ainsi à l'avènement de Mutatare II, les Barango, déjà tombés en déconsidération par la pauvreté (les Basine ou Batatare de Kanyinya moins que les autres, je crois) sont remontés... pour retomber ensuite à la mort du roi. On cite l'exemple d'un petit-fils de Mwezi II déchu (*yatahiriyeye*) à cause de la pauvreté, et d'un propre fils du même Mwezi qui allait absolument tomber dans l'oubli du temps même de son père. Comment est-il remonté? Peut-être grâce à l'intervention des Blancs.

P. N.

Un dernier mot. Évitions de confondre, nous fiant à un nom commun, les *Banyakarama* issus de Karama fils de Ntare I<sup>er</sup>, les *Banyakarama* du même groupe, responsables de la mort de Mutatare I au Ruanda, et les *Banyakarama Bahima*, Batutsi purs ceux-ci.

N. B. Quoi qu'il en soit de l'origine légendaire des descendants de

Ntare I<sup>er</sup>, les *Banyakarama Mfyufyu* et les *Benengwe* et les *Banyakisaka* n'admettent pas pour eux cette origine. Contrairement aux *Bakundo*, *Bavubikiro*, *Baruma* et *Bavuna*, ils se réclament de l'origine commune à tous les *Batutsi*, le *Ruanda* : c'est de là que vint *Ruhu*, alias *Rusato*, l'ancêtre des *Banyakarama Mfyufyu* (au lait doux).

À ces *Banyakarama Mfyufyu*, riches en troupeaux, les rois demandent des épouses. On les distingue des autres de même nom, *Banyakarama b'abacaciro*, *Banyakarama b'abakakara*, c'est-à-dire à la peau rêche, parce que pauvres et manquant de beurre pour s'oindre le corps. Les *Bahima* de ce nom sont distincts des précédents.

A distinguer aussi les *Babanda Mfyufyu* — *muryango mwiza* — des *Babanda macure* ou *matererwa* (au lait de beurre), famille déconsidérée parce que, s'étant rapidement multipliée, elle aurait sans vergogne agrandi ses propriétés aux dépens de pauvres diables qu'elle calomniait auprès de juges préalablement achetés.

A distinguer enfin, pour les *Bongera* : *Abongera maraso ku yandi*, meurtriers qui ont accumulé le sang, *Muryango mubi*, clan déconsidéré, et *Abongera amata ku yandi*, *muryango mwiza*, clan de bonne réputation. (Notes du P. J. Martin.)

J. M.

Enfin disons qu'ici comme ailleurs existe le parallélisme des tribus signalé jadis par nous au *Nkole* (cf. *Entre le Victoria...*, p. 36). Les tribus hamitiques ont leurs corrélatives de même nom chez les *Bahutu* ou autochtones, voire chez les *Batwa*.

(N. d. I. R.)

## CHAPITRE II

### ORIGINE LÉGENDAIRE DES BATUTSI DESCENDANTS DE NTARE I (ABAVUYE MU NDA Y'UMWAMI)

Laissons un instant les Batutsi de tous noms et, avec le guide sans pareil qu'est le P. Canonica, donnons la légende, telle qu'il l'a cueillie sur des lèvres disertes, des Batutsi royaux. Peut-être n'en sortira-t-il pas beaucoup d'histoire, n'importe. Nous y verrons le fruit d'une imagination féconde. Et peut-être une once de vérité s'y fera-t-elle jour.

Après son intronisation, Ntare I<sup>er</sup> eut des années mouvementées. Il devait faire connaître et consolider son autorité un peu partout, du nord au sud de son royaume du Burundi.

Tantôt paisiblement, tantôt après des combats, il fit construire des palais (huttes royales) avec kraals, sur les hauts sommets des montagnes.

Il épousait une fille de qualité, qu'il se choisissait, ou que les meilleures familles de Batutsi (Bahima originaires du Ruanda ou du Kisaka) lui offraient. Il dotait ce nouveau kraal de beaux troupeaux et de serviteurs, y demeurait quelque temps, puis laissant son épouse reine du lieu, repartait en campagne et s'en allait ailleurs recommencer les mêmes cérémonies.

Après bien des années de campagnes toujours heureuses, Ntare y'iBurundi le victorieux, l'invincible, devint vieux. Ses enfants, fils de tant de femmes, étaient devenus nombreux et avaient grandi. Tout naturellement *intravit cogitatio in eos, quis eorum major esset*, ils commencèrent à se demander qui d'entre eux pourrait être l'héritier du trône.

Ils n'hésitèrent pas à poser la question à Ntare lui-même et il leur répondit : « Nzoba ndababwira, plus tard je vous le dirai. » Or voilà que, dans une année de paix, Ntare pensa sérieusement à l'affaire de sa succession. Il interrogea son sorcier fidèle Sembwa, fils de Runyota. Sembwa prit quelques jours pour réfléchir et consulter les esprits. Un beau matin il se présenta à Ntare l'air gai : « J'ai vu en songe, lui dit-il, voici ce qu'il faut faire. Convoque tous les aînés mâles des différentes épouses que tu as dans ton royaume ; donne-leur bien à manger toutes sortes de mets bien cuits au

beurre et au sel, mais défends de leur servir à boire. Celui qui supportera la soif sans broncher sera le fort, le vaillant, le seul digne de te succéder ! Tu auras là une occasion aussi de donner à chacun de tes fils un nom qui restera toujours et tu créeras ainsi les *miryango* (clans). »

Le songe et la proposition de Sembwa ya Runyota plurent à Ntare. Il expédia aussitôt des courriers dans toutes les directions. Il leur donna rendez-vous à tous pour la prochaine pleine lune au Banga-Ruguru. Tous les aînés mâles valides ne tardèrent pas à répondre à l'appel de leur père. Une des épouses dont le premier garçon était malade aurait envoyé sa fille pour représenter le frère.

Quand tous furent réunis, Ntare leur donna un festin. Il fit tuer une des plus belles bêtes grasses, fit apprêter une bonne quantité de pâte de sorgho (*mutsuma*), fit frire des colocases (*mateke*), les fit assaisonner au bon vieux beurre rance et au sel, puis, tout étant prêt, dans son arrière-cour (*mu kigo*) il appela tous ses fils, les fit asseoir et les invita à manger.

Tous s'y mirent de bon appétit et mangèrent tant qu'ils purent. Repus, ils demandèrent à boire. Ntare l'avait défendu. Ils continuèrent à manger et redemandèrent de la bière. Refus. N'en pouvant plus de soif, ils cessèrent de manger et attendirent. En vain ! Personne n'osa transgresser l'ordre du roi.

Ntare, debout auprès d'eux, appuyé sur sa lance, regardait ses fils d'un sourire narquois et attendait la suite. Voilà qu'enfin un premier, n'en pouvant plus, se lève d'un bond, se détache de la bande et descend au galop vers la source pour s'abreuver, ashoka mu mwonga. Ntare nomme ce premier *Mashoka*.

Un second à son tour prend la première cruche qu'il voit et descend aussi à la source pour puiser. Il le nomme *Nkono*.

Le troisième (d'aucuns disent que c'était une fille remplaçant son frère malade) prend son bâton et s'en va paître les vaches, espérant pouvoir les traire et apaiser ainsi sa soif. Son nom sera *Rukundo* ou *Inarukundo* (aimant les vaches).

Ensuite, le moment de traire étant arrivé, un quatrième s'en va prêter aide aux trayeurs en empêchant les veaux de têter, kuvubikira inyana. Ntare le nomme *Mavubikiro*.

Le cinquième, mauvais caractère, reste là, accroupi dans un coin, boudant, maugréant contre son père de ce qu'il leur a donné ainsi à manger des tas de choses au beurre rance et salées, sans boisson pour éteindre leur soif. Ntare le voit ainsi furieux, entend ses récriminations et... lui colle comme nom « Fils de léopard », *Mwenengwe*.

Le sixième, lui, demeure tranquille, ne donnant aucun signe de

mécontentement pour le tour joué par leur père. Ntare l'observa, l'aima et s'exclama : urakarama, mwananje! Que tu sois solide, monfils, bien portant, heureux toujours! Wewe ndakuhaye ingoma; à toi je confie la garde des tambours et tu t'appelleras *Karama*<sup>1</sup>.

Le septième, parti lui aussi en vitesse, cherchant de quoi éteindre sa soif, ne revenait plus. On le rechercha et on le vit enfin revenir du marais, fatigué et tout éclaboussé de boue noire. On l'interrogea et il raconta en riant son aventure. Après avoir erré dans les divers kraals de la colline pour essayer d'obtenir un peu de bière, il s'était résigné lui aussi à descendre jusqu'au marais. Il s'y était enfoncé jusqu'aux cuisses; ayant grand-peine à en sortir, il s'était décidé à boire quelques gorgées d'eau boueuse dans une broussaille (kisaka) où il prit un peu de repos. D'où Ntare le nomma *Nyakisaka*.

Restait le plus jeune, fils d'une des plus jeunes épouses de Ntare. Lui aussi avait pris part comme tous les autres au fameux repas : lui aussi brûlait de soif, mais il la supportait allégrement. Il ne cherchait rien, ne demandait rien à personne; il avait plutôt l'air de s'amuser des plaintes, des allées et venues, des courses désespérées de tous ses frères.

Ntare l'entreprit :

Et toi, fiston, tu n'as pas soif, toi? — « Mais si, j'ai soif. Celui qui nous a fait servir tant de bonnes choses saura bien aussi nous donner à boire quand il lui plaira : celui qui nous a engendrés ne saurait nous tuer. »

Et il demeurait tranquillement assis. Ntare fit signe à l'un de ses serviteurs.

Celui-ci prit la premièrealebasse qui lui tomba sous la main, la remplit d'eau et l'offrit à l'enfant. Il refusa de boire, sans mot dire. Peu après un autre serviteur recommença, et le garçon refusa encore sans même regarder. Un troisième serviteur revint à la charge, puis un quatrième : ils essayèrent le même refus.

Enfin un cinquième comprit et s'avisa : il chercha la plus belle petitealebasse, la mit dans un joli panier, y versa un peu de bonne bière, recouvrit le tout d'un petit panier plat, déposa sur le côté une petite paille choisie (chalumeau); puis, présentant d'une main ce breuvage, lui offrit de l'autre l'ize (feuilles souples servant de serviette).

Satisfait, le petit accepta, se frotta avec ces feuilles les doigts et

1. On raconte que plus tard, on ne sait comment, peut-être un jour de chasse, il aurait vendu un des tambours de son père pour une boule de pâte (*mutsuma*), un peu comme Esau. Toujours est-il que la charge honorifique des tambours royaux lui échappa. Son clan néanmoins demeura grand parmi les grands.

les lèvres, prit le chalumeau et aspira à son aise. Puis il remit le tout au serviteur, le remerciant lui et Ntare : Puisses-tu être béni avec Ntare mon père! Puisses-tu posséder la baratte! (*Urakahzagirwa wewe na Data Ntare, nyakugira ikisabo nkawe!*... — Digne de détenir la baratte comme lui. La baratte, symbole de lait, troupeaux, etc.

Or Ntare, derrière la cloison, avait tout observé et entendu. Il sortit : « En voilà un, dit-il, qui est vraiment de ma semence, ng'uyu mwana yavukanye imbuto yanje. Ng'uyu azigamye ibanga : voilà celui qui a gardé les convenances, la dignité; Tuzomulerera ingoma : nous l'élèverons pour la succession. »

Il le cache dans la hutte et fait réunir à nouveau tous ses fils dans l'arrière-cour; il appelle là aussi tous les notables et les sorciers avec leur chef, le fameux Sembwa ya Runyota.

Ainsi parla Ntare :

« Mes fils! vous voilà tous maintenant avec un nom. Ces noms que je vous ai donnés aujourd'hui vous les garderez toujours et vous les conserverez dans vos descendants, fils, petits-fils, etc. Tous ceux issus de mon sang ne seront plus ni Bahutu ni Batutsi, on les appellera Baganwa.

« Vous voilà donc tous des Baganwa, mais il en reste un qui n'est pas ici, le plus jeune : où est-il? »

Tous se regardent, le cherchent et ne le voient pas. Ils appellent, interrogent : il ne paraît pas. Ntare dit : « Cherchez-le bien et amenez-le moi ici, que je le voie parmi vous. »

On recherche en vain partout cet introuvable : « Vous l'avez fait disparaître, dit-il, vous l'avez tué sans doute! » Tous protestent véhémentement, se répandant en juréments : « Turakachibwa! » (si nous l'avons fait, que nous soyons tous coupés en morceaux, maudits, mis au ban du royaume!).

Ntare alors, se tournant vers l'entrée de sa hutte, fait un signe aux serviteurs, qui amènent le jeune garçon. Ntare dit : « Te voici donc, toi mon plus jeune fils, le seul qui aient enduré la soif avec courage jusqu'au bout. Celui qui a supporté la soif saura supporter les haïnes, les malheurs, il sera courageux dans les difficultés, vaillant dans les combats! Je l'appelle maintenant Ndereye, parce que je veux qu'il soit élevé pour le ngoma (le trône). C'est lui que je choisis pour mon successeur. Il est né en pleine lune, il s'appellera MWEZI. C'est la lune qui règle la monte des vaches et les vélées, comme les enfantements des hommes. C'est la lune qui détermine les saisons, les pluies, les semailles et les récoltes. Il sera grand comme la lune, comme elle il dominera sur tous les pays et tous

les peuples. Celui que j'aime il l'aimera, celui qui me hait il le haïra. Acceptez-le, c'est mon choisi, il sera votre Roi. »

Depuis lors les fils et descendants de Ntare furent des Baganwa :

Ceux de Mashoka	ya	Ntare	devinrent	lesBashoka	ba	Ntare
» Nkono	»	»	»	» Bakono	»	»
» Rukundo	»	»	»	» Bakundo	»	»
» Mavubikiro	»	»	»	» Bavubikiro	»	»
» Mwenengwe	»	»	»	» Benengwe	»	»
» Karama	»	»	»	» Banyakarama	»	»
» Nyakisaka	»	»	»	» Banyakisaka	»	»

Ces derniers ne se confondent pas avec les Banyakisaka originaires du Kisaka, Bahima venus de là.

Dans la suite, des Batutsi (*Bahima*) de deuxième rang ou même de clans déconsidérés (*de miryango mibi*) mais sympathiques à Ntare, reçurent de lui des épouses de familles distinguées, avec le privilège de pouvoir donner à leurs enfants et descendants le nom du clan de l'épouse.

Certains Bahutu influents, débrouillards, riches sorciers bien en cour, parvinrent aussi à contracter des mariages avec des filles de qualité; ils profitèrent de leur situation, payèrent d'audace et appliquèrent à leurs fils et descendants le nom du clan de leurs épouses ou créèrent de nouveaux clans : Bafumu, grands sorciers du roi.

D'autres Batutsi de clans déconsidérés ou même simples Bahutu se distinguèrent dans les combats par des actions d'éclat. Le roi les récompensa par le privilège de se réhabiliter en sortant de leur clan déconsidéré (*miryango mubi*) pour prendre le nom d'un clan apprécié ou même créé pour eux : vg. les Bahirwa, les Baheka, les Basafu.

Les successeurs de Ntare ont fait comme lui, et c'est ainsi que les clans des Batutsi se sont multipliés dans le cours des règnes depuis Ntare I<sup>er</sup>.

### CHAPITRE III

#### TRIBUS NOBLES ET NON NOBLES

C'est ainsi que nous désignerons ce que les Batutsi appellent « miryango myiza » et « miryango mibi », car ce sont eux qui classent. Sont miryango mibi, aux yeux des Banyaruguru, toutes les familles des Bahima. Ceux-ci sont foncièrement « babi ».

De plus, si des fractions plus ou moins considérables de familles appartenant au premier groupe sont également mauvaises, ceci vient uniquement d'unions contractées soit avec les Bahimakazi, soit avec des Bahutukazi (filles Bahima ou Bahutu).

*Ab initio non fuit sic :*

Au début, toutes les familles de la tribu non Bahima étaient Banyaruguru (traduisez : ceux du roi), c'est-à-dire que les enfants mâles de ces familles avaient le privilège de traire les vaches du mwami ou du muganwa (*barakamira ibwami, ibuganwa*). Tous les membres de ces familles avaient conséquemment le privilège de pouvoir porter la main

- 1<sup>o</sup> à l'étagère (*uruhimbi*) où sont rangés les pots à lait (*ivyansi*);
- 2<sup>o</sup> à ces vyansi;
- 3<sup>o</sup> à la baratte (*ikisabo*) chez le roi ou le muganwa.

Ils ne devaient pas s'éclipser au moment de la « traite » et durant toute l'opération : occupation, travail sacré s'il en fût. Qu'est-il arrivé?

Les Bahima sont de riches pasteurs, plus riches en vaches que les autres Batutsi. Ils ont de plus leurs entrées libres à la cour du roi, qui les honore de son amitié (intéressée). Mais d'autre part ils sont pour les autres Batutsi objet de dégoût : n'umuryango mubi.

Donc des Banyaruguru, malgré le dégoût de leurs congénères pour de telles unions, attirés par la richesse des Bahima, se sont permis de prendre femme chez eux. Des familles les plus pauvres des Banyaruguru, cette tolérance s'est étendue aux autres plus aisées, si bien que seuls les Banyakarama, les Benengwe, peut-être les Banyakisaka et les Bahondogo se sont, jusqu'à l'heure actuelle, abstenus de prendre femme chez les Bahima.

Qu'est-il résulté de cette union d'un Munyaruguru (*mututsi mwiza*)



avec une Muhimakazi (*mututsikazi mubi*)? Supposons un Mubanda (de « bonne » famille) épousant une Musambokazi (de « mauvaise ») :

Les enfants nés de cette union seront Babanda et Babandakazi — famille de leur père — mais d'umuryango mubi à cause de leur mère et comme elle.

Ainsi une seule union (mixte) suffit à contaminer toute la descendance.

Évidemment si le père même est w'umuryango mubi, tous les enfants seront aussi de « mauvaise » famille — même si la mère est de « bonne » famille.

Or les Batutsi b'umuryango mubi ont perdu leurs titres de noblesse et par conséquent le grand privilège de kukamira ibwami<sup>1</sup>, et l'autre, non moins apprécié, de voir les fils de sang royal prendre épouses chez eux ainsi que les Batutsi b'abafasoni, de la « haute », à savoir les quatre premières tribus des Banyaruguru.

Il faut noter que cette union d'un mututsi de muryango mwiza avec une mututsikazi de muryango mubi (muhimakazi ou autre) ne contamine pas le conjoint. Que si donc il prend dans la suite ou simultanément une mututsikazi de « bonne » famille, les enfants nés de cette dernière union seront Banyaruguru (*b'umuryango mwiza*).

Et la remarque vaut pour la mututsikazi w'umuryango mwiza dont le premier mari aurait été par exemple Muhima. Si dans la suite elle épouse un mututsi w'umuryango mwiza, les enfants nés de cette dernière union seront de muryango mwiza.

Pourquoi les Bahima sont-ils miryango mibi?

Le mépris, le dégoût dont les Bahima sont l'objet vient originellement non des Baganwa mais des autres Batutsi. Au reste, les Bahima, au moins ceux de « bonne » famille (cf. *infra*), dont les vaches étaient traitées chez le roi (quoique par d'autres Batutsi) étaient *personae gratiae* auprès du roi ou du muganwa.

Il faut poser la question comme suit : D'où vient le dégoût des Banyaruguru pour les Bahima?

1<sup>o</sup> kuko bari abungere, parce qu'ils mènent paître eux-mêmes leurs troupeaux : ce qui est une besogne de muhutu. Pourtant, me disait un riche muhima, parmi les autres Batutsi il y en a qui mènent aussi paître leurs troupeaux;

2<sup>o</sup> parce qu'un certain nombre de Bahima manquent vraiment de respect envers la vache. Par exemple, la famille des Abokwanuruwvakazi (faut-il traduire : ceux dont la dot sent le chien, animal qui inspire le dégoût).

1. Traire chez le roi.

a) procédés magiques, vaines observances pour voir augmenter leurs troupeaux (*bahamuza inka*) : ils rinçaient les pots à lait avec de l'urine de chien, alors que les autres Batutsi le font avec celle de vache; l'amulette qui dans la baratte a comme fonction de faire sortir du lait battu une belle motte de beurre était un crâne (*uru-hanga*) de chien crevé; ils barattaient sur une peau de chien.

b) ensuite les noms qu'ils donnent à tout ce qui touche à la vache!

inka, la vache, ils l'appellent imbwakazi, chienne.  
imfizi, le taureau, » impwewume, chien.  
inyana, le veau, » ikibwana.  
ironka, il tette, se dit irabwaguza.  
imfizi yimije inka = impwewume irayishengeje.  
kuvyara = kubwagura, etc.

Les Baheka (de kuheka, porter sur le dos) portaient le pot à lait ku nyo... sur leur postérieur.

Les Bageshankari, comme leur nom l'indique, ne prenaient pas la peine de recourir au service du chien pour laver leurs pots à lait...(!)

3<sup>o</sup> D'autres avaient mauvaise réputation : Les Bahenyi (de kuhena, être nu) étaient sans pudeur, même à la cour du roi. Les Barembe : leur ancêtre étant mort d'un ulcère, yarembejwe, n'ikikomere, la superstition veut que meure tout homme ayant une plaie, si celle-ci tombe sous le regard d'un Murembe. Abadagara : baragaragura nkoko, ils lisent l'avenir dans les entrailles des poulets.

Tous les Bahima n'étaient pas également méprisés. Par exemple, lorsqu'on parle aux Baramuka ou aux Basambo des familles ou des faits susmentionnés, ils ont honte et répondent : sigaho, cesse de parler de cela. C'est que, à l'intérieur même de la tribu des Bahima, il faut distinguer

imiryango myiza y'Abahima,  
imiryango mibi y'Abahima.

Or quel est le privilège des premiers?

C'est que leurs vaches zirakukira ibwami, ibuganwa, remontent de l'abreuvoir chez le roi ou le muganwa, où elles sont traitées mêlées aux vaches des Banyaruguru (*zirakamirwa ibwami*, etc.).

Privilège qui se paie cher parfois, car le roi pouvait s'approprier comme amende ou caution (*ingorove*) ces vaches des Bahima de « bonne famille ». Alors que jamais le roi ou le muganwa n'aurait voulu faire entrer dans son troupeau les vaches venant de Bahima b'imiryango mibi. Elles ne sont pas sujettes à saisie, ntizinyagwa.

Pourquoi? Parce qu'ils ne respectaient pas plus leurs vaches que des chiens. Aussi les Banyaruguru n'auraient-ils pas supporté de voir leurs vaches mélangées aux « chiennes » des Bahima b'imiryango mibi.

Plusieurs Batutsi m'ont dit que ces Bahima de « mauvaise » famille avaient traité leurs vaches comme des chiennes... justement pour ne pas se les voir confisquées par le roi. Originellement tous les Bahima n'étaient-ils pas de miryango myiza et leurs vaches à tous n'étaient-elles pas traitées chez le roi?

En tout cas, devient Muhima w'umuryango mubi tout individu qui naît d'une union dont l'un des conjoints est tel, et cela pour toute la descendance. Réplique exacte de ce qui se passe pour les Banyaruguru (cf. *supra*).

Existe-t-il encore des familles de Bahima dont tous les membres soient b'umuryango mwiza? Je ne sais. Peut-être les Bahinda, les Basambo et les Baramuka (*baramukanya inkuyo mu nka g'umwami* : enlevant le matin avec de l'herbe la boue qui s'est collée la nuit à la peau des vaches royales).

\* \* \*

Tout cet article, emprunté textuellement au P. J. Martin, bien placé pour trouver et nous fournir tous ces détails, nous révèle la mentalité « pasteur ». Aussi, malgré sa longueur, n'avons-nous pas cru devoir retrancher un iota.

Le Nkole, à peine entamé par nous, dans ses pasteurs au moins, n'eût pu nous fournir, il y a quatorze ans, un tel luxe de détails typiques. Nous serions heureux de voir nos confrères de là-haut, ceux du Ruanda également, s'essayer à une concordance.

## CHAPITRE IV

### DANS QUELLES TRIBUS SE MARIENT ROIS, PRINCES ET PRINCESSES?

#### A. Les rois

Ils se marient dans ces quatre familles Banyaruguru : Benengwe, Banyakarama (*mjyufyu*), Bahondogo, Banyakisaka.

En droit, il n'y a pas d'empêchement à ce que le roi prenne femme dans toute famille munyaruguru w'umuryango mwiza. Mais c'est surtout avec les Batutsi b'abafasoni (qui se respectent), qui ne partagent pas le chalumeau, le mukenke, avec les autres Batutsi. Il y a répugnance à ce qu'un roi prenne femme chez les Baganwa, sauf peut-être — et encore — si la parenté est très éloignée.

En fait, la mère de Mwezi, Byano (ou Vyano, ou mieux entre les deux) était Mwenengwekazi.

Et entre autres femmes de Mwezi :

1<sup>o</sup> Inabishinga, Inarwimo (mère de Sangabane), Ririkumutima (mère de Mutaga), Musaniwabo (mère de Rugema) étaient Banyakaramakazi;

2<sup>o</sup> Inabisenge, Inabantu, Inaberege, Inabakuza étaient Benengwekazi;

3<sup>o</sup> Inabamanso était Mukundokazi, c'est-à-dire de la famille de Rukundo, fils de Ntare I<sup>er</sup>.

#### B. Les princes

Là où va le roi, là va le prince : le roi donne le ton. Intermariages (kushingirana) avec :

1<sup>o</sup> Batutsi b'imiryango myiza. Il n'y a pas d'empêchement même si ces familles sont pauvres. Le proverbe dit : ubworo s'umuziro, pauvreté n'est pas (vice) empêchement;

2<sup>o</sup> ou bien les princes prennent des Baganwakazi, mais déjà de parenté un peu éloignée (= *ibiryango-ryango*). Par exemple Veronica Mujandi, femme actuelle de L. Nduwumwe<sup>1</sup> est fille de Mujojo, un descendant de Mutaga I<sup>er</sup>.

1. Fils de Mwezi II.

### C. Les princesses

Distinguer :

1<sup>o</sup> Propres filles du roi.

D'abord elles peuvent se marier dans les quatre familles du début, des Banyaruguru où le roi prend femmes, surtout les Banyakarama et les Benengwe;

Puis chez les Baganwa de parenté un peu éloignée (*ibiryangoryango*), par exemple Abavubikiro, Abakundo.

Raison : non pas qu'il y ait défense (*muziro*) avec les Batutsi b'imiryango myiza, mais les grandes familles susdites (*bafasoni*) ayant seules le privilège de partager nourriture, boissons et logement avec les enfants du roi, chez elles seules aussi les filles du roi se trouvaient dans leur milieu.

2<sup>o</sup> Autres Baganwakazi.

Elles se marient :

- a) aux Banyaruguru, des miryango myiza seulement;
- b) aux autres descendants de roi, pourvu que la parenté soit un peu éloignée. Par exemple une Mwezikazi, petite-fille de Mwezi, avec un Ntare, arrière-petit-fils de Ntare (3<sup>o</sup> degré ligne collatérale).

Tribus exclues :

Grave empêchement, défense pour un muhutu de prendre une Mугanwakazi. Cela ne s'est jamais vu;

Parmi les Batutsi sont exclues toutes les familles b'imiryango mibi, telles que définies plus haut.

J. M.

## CHAPITRE V

### CAS ORIGINAUX : CLANS RÉHABILITÉS, MÉSALLIANCES

#### A. Clans réhabilités

Nous emprunterons les pages qui suivent au P. Canonica. Il y a là des traits de mœurs des plus intéressants.

LES BAHEKA. — D'abord simple sous-tribu des Bahima, ils se nommaient les Bahenyi (va-cul-nu), les sans-pudeur, mis au ban à cause des incongruités où ils se laissaient aller, même à la cour du roi.

Or il advint que, dans un de ces nombreux combats où lui-même prenait part active, Ntare fut atteint par une flèche en son postérieur.

Ntare tomba, fut transporté aussitôt hors de la mêlée et l'on constata qu'un tout petit bout du fer ressortait à peine des fesses ensanglantées. Personne n'osait intervenir pour procéder à l'extraction : notables, sorciers-médecins, tous demeuraient là hésitants et consternés.

Alors se présenta un mututsi du fameux clan des Bahenyi, lequel réussit l'opération en se servant de ses dents. Délivré et soulagé, Ntare s'exclama aussitôt à l'adresse de son sauveur : *Urakaheka!* = puisses-tu enfanter et porter sur le dos de nombreux fils!

Le brave Muhenyi obtint de Ntare dans la suite de pouvoir s'appeler lui-même Muheka, et il devint le père des Baheka, clan subsistant actuellement et respectable. Tandis qu'au Ruanda, où la bénédiction de Ntare ne les a pas atteints, les Bahenyi restent un clan méprisé, muryango mubi.

LES BASAFU. — Primitivement c'était une subdivision des Bahima, mais leur ancien nom s'est perdu : petit clan méprisé, détesté de tous.

Or pour on ne sait plus quelle faute, le roi décida un mauvais jour son extermination. Il manda les exécuteurs de hautes œuvres : les Bongera (*bongera kibi ku kindi na maraso ku yandi*), c'est-à-dire ceux qui ajoutent crime sur crime et sang sur sang, et il les chargea de l'opération. Ceux-ci raffèrent les troupeaux, tuèrent tout ce

qu'ils purent trouver, saccagèrent les récoltes et mirent le feu à tous les kraals.

Mais un petit garçon réussit à se cacher dans le paravent de paille dont on garnit souvent l'entrée des grandes huttes, face à la porte : ce coin s'appelle *kisafu*.

Ce petit se tint là bien coi jusqu'au départ des exterminateurs... Retrouvé par après et présenté à Ntare, gentil et éveillé comme il était, il lui plut en racontant lui-même son aventure.

Ntare l'aima, le prit sous sa protection, le garda à son service et le nomma Musafu « uko yakiriye mu kisafu », le kisafu l'a sauvé. Lors il devint le grand-père des Basafu, clan de Batutsi aujourd'hui respectable, muryango mwiza.

LES BONGERA. — Comme souvent il arrive au Burundi, Ntare eut un beau jour des jumeaux. Suivant l'usage, il appela le premier Bukuru, le second Butoyi. L'enfant qui les suivit, de la même mère, s'appela comme d'habitude Ciza, et le suivant Congera (parfois Nyamwero).

Ce Congera devint beau garçon, puis bel homme : ses descendants furent les Bongera, lesquels plus tard se subdivisèrent en deux clans :

a) *Abongera* kibi ku kindi (*amaraso ku yandi*), entassant maux sur maux : pour cela clan haï, déconsidéré. Aussi devinrent-ils comme les bourreaux attirés du roi (avec les Batwa); le roi s'en servait pour châtier une région rebelle — comme au cas précédent. Exterminateurs sans pitié, à tort et à travers ils tuaient pour tuer, jeunes et vieux, enfants, hommes et femmes, pillant, dévastant, incendiant, ne laissant derrière eux que des morts et des cendres : d'où leur nom susdit, haï comme la peste.

Par contre :

b) *Abongera* amata ku yandi, appelés encore Banyacongera. Eux sont les bons, les pacifiques, tâchant toujours d'arranger les palabres à l'amiable. Bons pasteurs aussi, très habiles dans l'art de l'élevage, sachant garder et soigner le bétail et le sauver des épizooties. Beaucoup et le roi lui-même les choisissaient comme bergers.

Très avisés, ils ne manquaient pas d'en profiter pour augmenter leur lait, d'où leur surnom en question. Ils savaient comme on dit « faire leur beurre... »

LES BADOGO. — De Midogo *yadogoze* imbwa ya Ntare, Midogo qui dompta, apprivoisa un chien de Ntare I<sup>er</sup>.

En même temps que guerrier, ce roi était aussi grand chasseur et par suite grand amateur de chiens. Or il en possédait un, très bon pour la chasse, mais féroce et terrible, que nul ne pouvait approcher. Tous optaient pour qu'on le tuât, mais Ntare y tenait beaucoup.

Or voilà qu'un des serviteurs de la cour, un simple muhutu, entreprend de dresser ce chien : il lui sert à manger et se condamne même à partager sa nourriture. Ainsi à force de patience il réussit à l'apprivoiser, kudogora imbwa.

Ntare alors nomma ce bon serviteur Midogo et en fit son grand favori, lui donnant vaches, kraals, et aussi... femmes Batutsi. De par privilège royal il se dit lui-même Mututsi, changea de clan ou mieux en créa un nouveau, celui des Batutsi-Badogo.

LES BAFUMU. — Rudes cultivateurs des environs du Mugera, ils n'étaient tout d'abord que des Bahutu, probablement du clan des Bajiji. Ils s'adonnèrent à la médecine puis à la sorcellerie et devinrent les grands sorciers ou *bafumu* du roi.

Enrichis par cette profession lucrative, avec la protection royale ils acquirent de grands troupeaux, laissèrent la pioche, réussirent à contracter des mariages avec des filles de grands Batutsi, et enfin se proclamèrent eux-mêmes Batutsi.

Le roi lui-même leur céda parfois des femmes qu'il répudiait.

### B. Mésalliances

Les histoires qui précèdent nous en citent déjà quelques exemples. Voyons si, au cours des années, ils ne se seraient pas multipliés, si à leur tour des Batutsi n'auraient pas épousé des filles Bahutu et vice versa.

Le premier fait est indéniable et ces cas furent nombreux, ils le sont encore. En voici les raisons, telles que les Batutsi de notre est-nord-est les ont données au P. Martin :

1<sup>o</sup> Raisons de cœur, surtout. Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend point. Seulement les enfants nés de ces unions, quoique Batutsi comme leurs pères, étaient b'imiryango mibi, au même titre que les enfants nés d'une muhimakazi (fille muhima).

Le roi ni le muganwa ne trouvaient leur compte à de telles unions, vu qu'il n'en sortait pas de « bakamyi », de trayeurs, ce qui était leur grand souci. Aussi faisaient-ils des reproches à tout mututsi agissant ainsi, et l'obligeaient-ils à contracter nouvelle union avec une mututsikazi w'umiryango mwiza.

D'où ces unions avec bahutukazi se pratiquaient d'autant moins que le mututsi redoutait l'intervention du roi ou du muganwa;

2° Un mututsi, voyant qu'une femme mututsi ne lui donnait pas d'enfant, s'en allait consulter le devin. Lequel, au lieu de lui indiquer une autre mututsikazi, payait d'audace et lui enjoignait de prendre une muhutukazi. Manière de prouver qu'il était grand devin : d'où honoraires plus élevés.

3° « Ubukene bw'inkwano. » La *pauvreté* ne permettant pas à un mututsi de payer la dot exigée pour une de la haute, il se rabattait sur une du commun.

Le cas contraire existe-t-il? Des bahutu ont-ils épousé des filles batutsi et pourquoi?

Si d'une union entre mututsi et muhutukazi naissent des enfants batutsi, la race noble gardait son titre, son bututsi, les enfants nés d'un mariage inverse sont bahutu (*qualis pater talis filius*). Alors quelle déchéance pour la race noble! Aussi y a-t-il muziro grave à de telles unions : aba yihutuye = elle s'est faite muhutukazi, elle a dégénéré. D'où fort peu d'unions de la sorte et presque uniquement dans les deux cas suivants :

1° Une *veuve* mututsikazi ne trouve pas de parti. Elle accepte un muhutu même contre le vœu de ses parents, cas rare. Alors les autres batutsi, même ceux de sa famille se dégoûtent d'elle, refusent tout rapport avec elle (*kusangira*) : elle est déclassée, ils la renient comme une des leurs. Bien plus, elle-même a conscience de sa dégradation et ne veut « kusangira<sup>1</sup> » qu'avec les bahutu de la famille de son mari, ainsi que les enfants nés de ce mariage, qui le font en l'honneur de leur mère mututsikazi ;

2° Quand un *riche* parti chez des bahutu s'offre à la famille de la mututsikazi.

Par exemple un muhutu chef important : le roi ou le muganwa l'anoblit et lui permet de prendre comme femme une mututsikazi.

Voici deux raisons qui écartent les bahutu de telles unions :

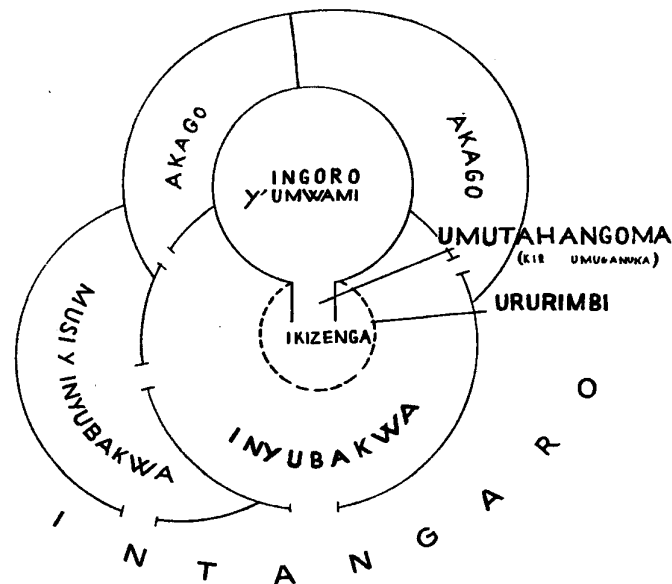
1° C'est une sorte de *sacrilège* vis-à-vis de la race noble, aba ahumanije wa muryango w'umututsi, même si c'est une muryango mubi ou une muhimakazi :

impene ntiza mu ntama = le bouc ne se mêle pas aux brebis!

2° Le muhutu qui aurait contracté une telle union, sans avoir au préalable obtenu le placet royal (ou du muganwa), se verrait adresser par eux de sévères remontrances et serait mis à une forte *amende* pour son audace.

1. Manger.

PLAN DU « NGORO » OU PALAIS D'UN ROI D'URUNDI



N. B. — Tout autour de l'avant-cour Intangaro et lui servant d'enceinte, s'alignent, comme autant de ngoro de moindre envergure, les habitations des diverses corporations de serviteurs : bakamyi, bungere, bikejuru, avec leurs annexes, avant-cour et arrière-cour...

## CHAPITRE VI

### QUELQUES COUTUMES PASTEURS A LA COUR DU ROI

C'est à la cour du roi que se conserva le plus fidèlement, touchant la vache, ce code d'usages dont le présent chapitre veut donner une idée.

Cette cour historique n'est plus. Le roi actuel, Mwambutsa II, et la reine Thérèse, une Hamite, en ont-ils gardé le souvenir, sous les tôles de leur toit européen? Pour l'heure, c'est dans les kraals de quelques Baganwa de vieille roche, pâle copie de ce que fut l'ancienne cour du roi, que subsistent certaines coutumes. Quelques-unes, pour le moins entachées de paganisme, doivent à la longue disparaître.

Celles qui suivent, nous les avons recueillies de la bouche d'acteurs et de témoins qui vécurent à la cour de feu Mwezi II († 1908).

**SOMMAIRE** : I. Les étagères dans la hutte royale et les ustensiles de laiterie. — II. Les trayeurs à la cour. — III. Les vaches du roi. — IV. Les trayeurs dans leurs fonctions. — V. Usages des produits et sous-produits de la vache.

#### **I. Les étagères dans la hutte royale et les ustensiles de laiterie**

Le palais royal — ingoro y'umwami — n'est qu'une vaste hutte conique mais bâtie avec soin (voir le plan).

Son mobilier intérieur est essentiellement constitué par trois tables ou *étagères* distinctes et séparées, plantées sur pieux et courant tout autour des parois de la hutte contre lesquelles elles s'appuient. Ce sont :

a) *Ururinganize rw'i kare*, qui est littéralement « l'étagère des profondeurs » : i kare se dit de ce qui est exclusivement réservé au roi et dès lors caché aux regards du profane... comme qui dirait le saint des saints; Ururinganize en kiganwa c'est uruhimbi en kirundi.

N. B. A l'usage du roi et des baganwa il existe tout un vocabulaire réservé, le kig (anwa) distinct du kir(undi) ordinaire. A l'occasion,

nous donnons — en abrégé — l'un et l'autre terme, à moins qu'il n'existe pas ou qu'il nous soit resté ignoré. (Cf. P. ZUURE, p. 169, *Croyances et Pratiques religieuses des Barundi*).

b) *Ururinganize rwo hino*, qui est par contre l'étagère du vestibule, la seule en vue pour qui vient du dehors. Elle est réservée à la reine et aux fils du roi, d'où son nom d'étagère des baganwa.

Vestibule en kig. : mutahangoma (= rentrée du tambour) lequel est l'insigne de la royauté. Le vestibule, c'est par où le roi rentre chez lui.

c) *Ikiringanizwa*, en kir. ikiserama, laquelle troisième étagère est celle des Bakevyi. Là sont conservées nourriture et boissons autres que le lait. Ces Bakevyi (= découpeurs) sont les cordons-bleus Bahutu du roi, choisis parmi les seules bonnes familles de Bahutu, v. g. les bajiji, les bahanza<sup>1</sup>.

Ce nom de bakevyi vient de kukeba, découper en tranches, s. e. de la viande, fonction interdite aux trayeurs (*bakamyi*) comme déshonorante et quasi sacrilège vis-à-vis de la vache, sang et lait étant incompatibles.

N. B. Selon la légende, qui veut que le roi soit le dispensateur de tous les bienfaits, c'est lui aussi qui créa les fonctions distinctes des *bakamyi* et des *bakevyi*.

C'était le soir quand les vaches venaient de rentrer dans l'enclos (*zivuyukurutse*).

... Au fils du *Mututsi* le roi jeta un injishi (corde) en lui disant : genda kukama, va traire. C'était pour lier la vache aux jarrets, l'immobiliser, l'empêcher de regimber pendant la traite. Titre glorieux pour les batutsi de renom : barakamira ibwami. Trayeur royal est là synonyme de mututsi de bonne famille.

... Au fils du *muhutu* par contre le roi donna un couteau et lui dit, désignant une ngumba (vache stérile) : genda kukeba mu kigo, va la détailler dans la cour d'arrière. Mukeyvi, le nom resta, synonyme là de muhutu.

Une autre tradition veut que le roi apporte en naissant le lait et les semences (*avukana imbuto*), la richesse du pays. C'est moins là légende ou mystère que superstition et mystification.

Donc la reine — et quelle est celle qui ne désirerait devenir reine-mère? — est sur le point d'enfanter. A mesure qu'elle approche l'heureux événement elle comble de présents les sages-femmes, qui sont de vieilles batutsikazi choisis parmi les bikejuru balera, les matrones chargées d'élever les enfants royaux. Elles ont leur maison à part et vivent séparées des bike-

1. ... de la famille des Bahanza Bahiza, par opposition aux Bahanza Bahoro, qui sont restés Bahutu. Le sobriquet de Ntare I<sup>er</sup>, premier roi du Burundi, Kinyentama ou Cambarantama « vêtu de peau de mouton », indique assez son origine muhutu.

juru barimisha, vieilles bahutukazi chargées du soin des cultures. Celles-là sont de bonne famille.

Voici que la reine a mis au monde un garçon : vite, avant tous autres soins, une sage-femme lui glisse dans la menotte droite quelques graines de sorgho (*amasaka*) et de courge (*wuyuzi*), et dans la gauche un peu de lait de vache. Puis, appelant le roi, on crie au miracle ! Et sa Majesté de s'extasier en ouvrant la menotte. Que si, pour une quelconque raison, le lait ou les semences rai-saient défaut... tout serait à recommencer.

Des étagères susdites, les deux premières qui nous intéressent sont donc réservées aux trayeurs (*indiganize z'abakamyi*) : elles sont choses sacrées.

Défense à tout muhutu, même mukeyvi, d'y toucher, de se hausser jusqu'à leur niveau, voire d'y risquer un regard. Que s'il a besoin par exemple d'un panier placé sur ces étagères à lait, il le demande à un trayeur ou à une mututsikazi suivante de la reine ou à une fille du roi.

Sur ces deux étagères sacro-saintes interdites aux profanes par une sorte de culte de la vache, se trouvent bien en ordre : les ustensiles de *laiterie*.

Ce sont : 1<sup>o</sup> *Imigamba*, sing. umugamba (en kir. icansi, ivyansi), récipients en bois, de forme ovale, de 20 à 30 cm. de hauteur sur 10 cm. environ de diamètre : ils font office de seaux à traire.

Le mugamba est creusé en un seul tenant à même le bois, tiré surtout de deux arbres : le musave et le muvugangoma (cf. note suivante). Il est surmonté d'un petit couvercle (kir. umutondwa), au sommet biseauté et du même bois. Sur l'étagère les migamba sont rangés en bordure, dressés sur coussinets (kir. ingata) finement tressés.

2<sup>o</sup> Les *cruches* à lait, en kig. icakirizo, ivyakirizo au pluriel, en kir. ikisuku, ibisuku, grands récipients où se caillera le lait destiné à être baratté. Le terme kisuku (de kusuka, verser) aurait été remplacé assez récemment par l'autre terme icakirizo (de kwakira, recevoir), suite à la mort de Kasukusi, femme de feu Ntarugera et mère du grand chef actuel Bakareke. Ce Ntarugera était fils de Mwezi II. La superstition écartait toute homonymie avec le nom du défunt illustre (cf. P. ZUURE, *op. cit.*, p. 169, note).

Le cakirizo peut n'être qu'un pot en argile. S'il est en bois, comme c'est le plus souvent le cas chez le roi, il a un nom kig. umubabu (de kubaba, brûler au fer rouge) parce que « barababa hagati yawo no hejuru », on le brûle, le noircissant, le ceinturant à deux endroits, au milieu et près du couvercle.

Ce umubabu est creusé à même un tronc de *muvingangoma*.

N. B. C'est de cet arbre *muvingangoma* que sont aussi fabriqués les mortiers (cf. *Grands Lacs*, Urundi, 1<sup>er</sup> mars 1936, p. 266) et les ngoma, tambours, d'où sans doute son nom de *muvingangoma*.

3<sup>o</sup> Enfin la *baratte*, *kig*, *ikikuyano*, *kir*, *ikisabo*, ce n'est qu'une énorme courge patiemment creusée.

Commes accessoires : a) l'*entonnoir* en bois (*kir*, *umubirikira*) servant à verser le lait caillé (*kir*, *urubu*) du *kakirizo* dans le *kikuyano* au col étroit ;

b) la longue cuiller ou *spatule* en bois aussi (*kir*, *indosho*) servant à délayer le lait caillé, d'où son nom *kig*, *inyavuzo*, du verbe cailler (*kwuruga*, délayer) ; puis elle sert à retirer le beurre après barattage, d'où son autre nom *kig*, de *nkiranuzo*, *kukiranura* indiquant cette action.

N. B. Quoique rangés dans la même hutte royale, ces divers ustensiles *bikuyano*, *vyakirizo*, *mibabu*, *migamba* du roi (*vy'ikare*) sont totalement séparés de ceux de la reine et des *baganwa* (*vyo hino*). En aucun cas, ces ustensiles de laiterie ne sont interchangeables : séparation scrupuleuse. En cas de casse, point de prêt mutuel. Prêtés à la reine, ceux du roi dégénéraient, seraient profanés, et ceux de la reine même ne sont pas dignes de monter à l'étagère du roi. Le seul remède : *kutuma ibishasha*, commander du neuf.

## II. Les trayeurs à la cour

A la cour, les vaches laitières sont réparties en 5 catégories, non pour elles-mêmes mais suivant les personnes à qui leur lait est destiné, soit par ordre de dignité descendante : 1. *Iz'i kare* : réservées au monarque seul ; 2. celles de la reine et des *baganwa* ; 3. celles des trayeurs mêmes ; 4. celles des vachers, *abungere* ; 5. celles des *bikecuru balera* (cf. *supra*).

Or à ces 5 catégories de vaches répondent, en théorie du moins, 5 catégories de trayeurs ; mais en fait les 3 derniers numéros s'arrangent entre eux. Même au besoin trayeurs du roi et de la reine les aideront ; ceux du roi aideront ceux de la reine, mais jamais réciproquement...

Les trayeurs personnels du roi forment ainsi une vraie caste, et ils doivent réunir toute une gamme de qualités, observer scrupuleusement tout un ensemble de prescriptions : toutes choses qui font de chacun d'eux le trayeur-type, idéal dont se rapprocheront le mieux possible les trayeurs chez les grands chefs.

Tout trayeur du roi sera un *adolescent mututsi de bonne famille* :

femmes et jeunes filles (à la différence de l'Europe par exemple) sont ici radicalement inaptes... parce que de même sexe que la vache.

Bien plus, tout contact sexuel avec une femme rend le trayeur inapte et comme contaminé aux yeux du roi. Donc un trayeur, dès lors qu'il se marie, « *aba yakukurutse* », est écarté de sa fonction et ne peut plus traire. *Item* pour le *mukeyvi* marié, qui ne peut plus cuire la nourriture royale.

Un trayeur convaincu d'adultère est chassé, et pour le roi c'est souvent une raison pour spolier même la parenté. Écarté de même celui qui aurait accusé à faux d'adultère un autre trayeur. *Item* pour qui s'est amusé avec une jeune fille : il y a incompatibilité à toucher et *mamillas vaccae* et *mamillas mulieris* ; *nta wogira amabanga abiri* = on ne peut cumuler les deux choses.

J'ai dit un *adolescent* : il aura dépassé la quinzaine. Venu plus jeune à la cour, d'abord il s'initiera aux arcanes du métier v. g. en chassant les mouches de la vache pendant la traite, en regardant, en se faisant la main sur les vaches moins nobles des *bakamyi*.

Il doit être *mututsi* de race : donc ni *muhutu*, ni *muganwa*, ni *mututsi* de nom seulement. Ainsi le roi ne prendra pas ses trayeurs parmi les descendants de *Ntare I<sup>er</sup>* (*Abakundo*, *Abaruma*, *Abavubikiro...*) ou de *Mutaga I<sup>er</sup>* (*Abasine*, *Abashoka...*).

Enfin ce jeune doit être un *mututsi de bonne famille*, c'est-à-dire n'avoir dans son ascendance ni femme *muhutu* ni femme *muhima* ; comme on l'a vu plus haut, « *barakamira i bwami* » est un titre de noblesse ; pour ce faire il faut être « *w'umuryango mwiza* » (cf. *alias* tribus nobles et non nobles).

A noter que les trayeurs se recrutent plutôt parmi les familles moins riches v. g. *Abasafu*, *Ababanda*, et non parmi ces *Batutsi* de haute lignée comme les *Banyakarama nfyufyu* et les *Benengwe* où le roi choisissait ses épouses et qui, mieux que de traire chez le roi y prenaient femmes (*bendera i bwami*). Car traire, même les vaches de sa majesté, est malgré tout une servitude...

Sans tare morale et tenu à la continence, le trayeur royal devait être *sans tare physique*. Malade, il ne pouvait même plus pénétrer dans l'avant-cour du palais (*kig*, *inyubakwa*) ne fût-ce que pour tenir les veaux.

Celui atteint du pian (ou framboisie), même d'un seul bouton d'*ibinyoro*, était définitivement écarté ; de *mubanyi*, cohabitant, il devenait *musavyi*, simple « client ». Pas de contamination. Ceux atteints de gale (*amahere*), de variole (*ikituta*), d'ulcères (*ibisebe*, *ibikomere*) étaient réadmis après guérison. Au temps de la variole



vers 1895, tous les malades étaient soigneusement tenus à l'écart de la cour, pour sauver les trayeurs.

Quand au « palais » trop de bakamyi étaient malades, on en mandait parmi ceux faisant le service des autres kraals royaux.

En outre, pour être admis et maintenu « i kare » dans ses nobles fonctions... chacun devait prendre régulièrement un vermifuge mensuel : décoction d'iraba (plante anthelminthique) appuyée d'une copieuse rasade de amaganga (*si dicere fas est*, du pissat de vache comme drastique). Au petit jour, alors que les vaches s'étirent, les trayeurs vont leur tendre un récipient pour y recevoir ce qu'elles ont distillé de nuit. (Liquueur qui sert aussi en ces contrées à nettoyer les pots à lait, pour neutraliser l'acide lactique.)

Suit alors un vomitif d'eau tiède, pour rendre le trop-plein de maganga : c'est, paraît-il, très pénible.

Que si l'intéressé tardait trop à prendre ce remède héroïque, et que les vers (*ibiyoka*) reparussent, il était écarté jusqu'après guérison.

Enfin le royal trayeur était tenu d'observer un certain nombre de miziro (défenses), v. g. il ne pouvait tuer ni chien ni mpongo (antilope). Par contre nulle prohibition de piocher, défricher, sarcler...

### III. Les vaches du roi

#### *Praenotanda.*

Vache se dit en kir. inka, en kig. inyambo;

Veau se dit en kir. inyana ou mutavu quand il ne va pas encore paître, puis en grandissant il devient inshuri, imasa;

Génisse déjà sevrée ishashi, mukurira (de *kukura*, grandir) en kir. et en kig. inkangara, inkwerere (n'ayant pas encore pris le taureau);

Taureau en kir. imfizi. Être sevré c'est kucuka en kir., ce qui se dit aussi pour l'enfant, et kig. kuhwegwa, passé irahwewe.

Tous les troupeaux du roi ne sont pas réunis au lieu de sa résidence habituelle. Il possède par le pays bon nombre de kraals. Ces kraals sont d'habitude sur les... hauts lieux. C'est ainsi que de vieux ficus étiques, battus par les vents, émergent encore sur les sommets, témoins de la domination des anciens rois (*ibigabiro*).

Le monarque se choisissait parmi les Batutsi de bonne famille ses éleveurs attitrés. Un mot de ces derniers.

Certaines familles Batutsi, v. g. les Babanda mfyufyu, avaient acquis un renom dans l'art d'élever les bovidés : plus habiles à leur ménager d'excellents pâturages, plus soigneux à les bichonner (*kuhanagura*), plus attentifs à leur enlever les tiques (*kuzishitura nyondwe*).

C'est à ceux-là que le roi confiait en dépôt (*kig. kukongoza, kukungikisha*) génisses et taureaux. Ils en étaient dépositaires (*abatongore, baratongozwa*); les bêtes à eux confiées étaient ntongore, nkungikwa. Bons éleveurs, ils attendaient que ces génisses fussent bien développées avant de leur laisser prendre le taureau (*kwima*) : aussi rencontre-t-on là de superbes vaches.

De loin en loin tout le troupeau montait chez le roi qui y prélevait (*kukunguza*) une imvyei nyiza nyiza ikamwa, c'est-à-dire la plus belle vache à lait du troupeau. C'était là l'inkunguzo prise par le roi comme inkuka, en reconnaissance de son souverain domaine sur le troupeau tout entier : d'où le verbe kukuka, être prélevée, et l'expression : zirakukira i bwami, les vaches vont chez le roi.

La choisie était de la race des nyambo à grandes cornes, surtout en forme de lyre, mais parfois aussi horizontales, que le Ruanda appelle bigarama. On trouvait dans les troupeaux du roi aussi la vache zébu (*inkungu*) et celle à cornes pendantes (*indegarege*); mais elles étaient écartées du nyubakwa et ne pouvaient qu'être destinées aux trayeurs et aux bergers. Écartées de même les vaches à petites cornes (*imbango*) appartenant surtout aux Bahutu (cf. J. GORJU, *Entre le Victoria, l'Albert et l'Édouard*, p. 29, et P. DELMAS, *La vache au Ruanda*, Anthropos, tome XXV, 1930).

En outre cette vache choisie entre toutes devait être isugi (plur. *masugi*), c'est-à-dire ayant gardé tous ses veaux en vie : d'où le terme amasugi employé pour désigner plus spécialement inyambo z'i kare. Si elle perd un de ses veaux, ifushije, elle ne paraît plus dans le nyubakwa parmi les masugi.

Ainsi à l'instar des trayeurs ces vaches royales triées sur le volet devaient réunir tout un ensemble de qualités remarquables.

Lorsque les batongore précités conduisent leur troupeau à la cour, la vache choisie, avant d'avoir l'honneur d'entrer parmi les masugi, est d'abord traitée une fois par les bergers et ce lait (*mashorerano*) est bu simplement par eux. On dit : iyo nyambo ntiterekwa, son lait n'est pas versé dans le cakirizo pour être baratté, car il contient les impuretés de la route.

De même quand une isugire prend le taureau, elle est écartée du nyubakwa pendant quatre jours et son lait est donné aux petits enfants ou même aux chiens du kraal. Si ce lait (*amasitu*) était baratté, la vache... ne reprendrait pas fructueusement le taureau (*ntiyojata*), elle risquerait d'épancher (*yoca isesa*), son lait étant secoué dans la baratte. Les « rubriques » sont minutieuses...

Une isugi ayant nouvellement vélé doit au préalable se remettre

de sa « maternité » kuheza uruvyeyivyeyi, avoir fini de rejeter le *sanguis purificationis*, ibisandu, ikishishiro. (Tous termes qui sont employés aussi pour la femme qui enfante.) Elle sera réadmise parmi les masugi quand les organes se seront raffermis : ifumye, ib'iteranye mu matako.

N. B. Tout le monde, muhutu ou muhima, peut aider aux masugi à mettre bas. Quant au délivre (*kir. umuziha*) il est jeté aux chiens profanes, non aux chiens royaux.

Ce ne serait pas manquer de respect envers la Bible et ce serait les honorer que de rapprocher leurs coutumes en la matière des prescriptions mosaïques (*Lévitique*, chap. XII).

Les *diés purgationis* durent vingt jours ou plus, où l'isugi se rapprochera par étapes des privilégiées du roi.

Les trois premiers jours elle est traitée par les bergers, même mariés ou bahima, et le colostrum (*kir. umuhondo*) est servi aux chiens. Pendant environ trois semaines elle est encore traitée par les bergers et le lait est bu par eux. Ensuite pendant trois jours elle est traitée par les bakamyi soit pour eux-mêmes, soit déjà pour la reine et les baganwa, donc déjà dans l'enclos nommé musu y'inyubakwa (cf. figure). Alors elle peut rentrer parmi les vaches z'i kare. Et ce n'est qu'alors qu'on pourra recueillir son produit « amaganga » pour les usages précités.

Seront écartées des masugi comme indignes :

- a) isangu, vache laissant venir difficilement son lait;
- b) inyambo ikeregeza, regimbant et risquant de verser le pot à lait;
- c) inyabisoko, vache retenant son lait, irareta mahazwa ikasubizamwo, de sorte qu'il faut sans cesse faire téter le veau pour réamorcer le lait qu'elle gardait et pour ce nommé amarindirira (*kurinda*, garder).

#### IV. Les trayeurs dans leurs fonctions

Les fonctions réservées aux trayeurs sont :

1. traire, en kir. kukama, en kig. kuhaza;
2. baratter, kir. kucura, kutera amata, kig. kukuya;
3. entretenir les ustensiles de laiterie.

Voyons quel est le rituel en vigueur pour ces trois cérémonies...

1<sup>o</sup> TRAIRE. — A la rentrée des vaches, de 5 à 6 heures du soir, ce mot d'ordre est lancé par le berger-chef : bonera inyambo,

ziraganutse (allume le feu pour les vaches, elles rentrent). Et les bergers d'apporter en hâte leurs fagots d'herbes et d'écorces sèches de bananiers pour les brûler près des vaches qu'on traite. En kir. c'est kucanira inka (d'où le mot *kicaniro*, feu), et en kig. c'est kubonera ou kukebukisha inyambo, qui donnent ikibonero, ikikebukisho, feu.

Les vaches alors se groupent d'elles-mêmes dans la fumée : en fait elle sert à écarter les mouches qui les agaceraient durant l'opération (race délicate), mais surtout la coutume a force de loi. Dès lors, hormis les bakamyi, bergers ni suivants du roi, nul ne s'avisera de traverser le troupeau. Celui-ci se masse dans le grand kraal où il passe la nuit, kir. uruhongore rw'inka, kig. intangaro, magnifique (là où l'on s'extasie!).

Les trayeurs commencent par les vaches de la reine et les leurs. Comme l'étagère de la reine est dans la hutte royale, ils traitent ses vaches dans le musu y'inyubakwa (voir figure).

C'est un enclos en contre-bas (*musu*) du nyubakwa du roi, communiquant avec lui, et l'on traite face à l'entrée. Un autre passage donne sur le Ntangaro extérieur. Le passage direct de ce Ntangaro au nyubakwa du roi est permis seulement aux masugi, nyambo z'i kare (voir figure).

Une fois traitées les vaches de la reine, bahutu et pasteurs bahima, même les propres bakamyi du roi, tous s'éclipsent, indignes qu'ils sont d'assister à l'auguste cérémonie, durant laquelle ils se tiendront dans le kraal des veaux, en kir. uruhongore rw'inyana, en kig. uruhwezo, de kuhweza, sevrer.

Moment solennel. Le silence devient rigoureusement de rigueur : ntawovugira mu vy'umwami = on ne parle pas quand il s'agit du roi. Seuls retentiront par intervalles les ordres de l'intendant des trayeurs, aux bergers restés dans le Ntangaro extérieur et aux bahima et bahutu éclipsés dans le ruhweza de laisser venir à tour de rôle vaches, veaux et, les appelant par leurs noms respectifs : rekura naka... inyana ya naka...

N. B. La vache, dès qu'elle a vêlé, et le taureau dès qu'il peut monter (*kwimya*) reçoivent un nom propre. La génisse emprunte le nom à sa mère, le mâle à son père : celle d'une telle, celui d'un tel... (Si l'on a écrit sur les noms d'Imana, Dieu, sur les noms des indigènes, n'y aurait-il pas un petit chapitre à faire sur les noms des vaches en Urundi?)

Avant la traite chaque mukamyi se purifie les mains à l'eau froide; jusqu'à la fin de la cérémonie il ne pourra rien toucher qui soit étranger au rite, non pas même se gratter : en cas de déman-

geaison il jouera du coude, de l'épaule, du pied ou du genou, mais ses mains ne gratteront point.

On laisse d'abord se servir chaque veau copieusement en tétant sa mère avant que de la traire. Pendant ce temps le trayeur en personne entrave la vache aux jarrets par une corde en écorce de ficus, kir. injishi y'imimanda; kig. umwuzuriraho = ce qui contribue à remplir le cansi. Puis un berger — munyaruguru de bonne famille — écarte le veau de sa mère après l'amorçage et le maintient pour l'empêcher de téter, kir. kuvubikira inyana; kig. kubangira inyana.

Pendant que le trayeur opère, accroupi et le pot à lait coincé entre les genoux, un trayeur novice (cf. *supra*, adolescent mututsi de bonne famille) chasse les mouches avec des branches d'arbustes au beau feuillage (*munyamabuye* et *munyankuru*). Un autre apprenti, mukamyi muto muto, tient le couvercle du cansi et le passe, aussitôt la vache traite, au trayeur, lequel, avant de se relever, en couvre vite le récipient, qu'il va ranger sur l'étagère du roi, d'où il revient avec un autre pot vide.

Et ainsi le rite se poursuit méticuleusement et chaque jour se répétera, matin et soir, suivant la même formule. Sa besogne finie, chaque trayeur se lave derechef les mains, les nobles vaches amasugi regagnent l'intangaro, suivies de leur progéniture, chaque veau égouttant le pis. Voilà la cérémonie achevée.

2° BARATTER. — Cette deuxième cérémonie étant tout aussi réservée que la précédente, les profanes, bahutu et bahima, doivent encore s'éclipser.

Le moment venu, on verse le lait caillé des vyakirizo (*imibabu*) par l'entonnoir dans la baratte où il est délayé avec la spatule *ad hoc*. Le col de la baratte est alors obstrué par un bouchon, kir. intumwa; kig. intengerezwa, tressé avec une espèce de jonc; ce jonc est en kirundi urukangaga; en kig. ubucereze ou buhoro, dont on fabrique des nattes ibihoro (kir. *ibirago*).

Dans la hutte royale, loin des regards profanes, on tapisse le sol de ce même jonc, sur lequel on étend une natte fine, en kig. ikiryamirwa c'indava, tressée avec l'écorce de palmier (kir. *umuhivu*). C'est à même cette natte qu'on baratte.

Que le lait, secoué au cours de l'opération, vienne à baver le long du col de la baratte, le mukamyi de l'essuyer aussitôt avec un jonc de marais (*iconge*) et d'en faire disparaître toute trace de lait en frottant soigneusement de la paume des mains.

Lorsque le lait a donné son beurre, amakamano arareta mavuta, on l'enlève (kig. *kukiranura mavuta*) avec la spatule *ad hoc*. La cérémonie est achevée.

3° ENTRETENIR LES USTENSILES DE LAITERIE. — C'est une erreur de croire que la propreté soit... le cadet de leurs soucis (et laitage exige propreté).

Passons en revue les divers ustensiles.

a) Les *migamba* : à l'intérieur ces récipients sont lavés à l'eau chaude et frottés soigneusement avec de l'herbe fine (*inshinge*) ; dès que refroidis on les enduit extérieurement d'ingwa (craie) ; puis on les égoutte au soleil en les étendant sur un rutaro, grand panier plat, et aussitôt secs on lisse cette craie avec les mains ; on prend un peu de crème (*urukoko*) sur le lait, on s'en frotte le creux des mains et on oint encore le mugamba en dehors jusqu'à lui donner du brillant par une teinte un peu rougeâtre.

N. B. Jamais on ne lave les migamba aux... maganga. (Le lait frais que m'offrit un jour un grand chef selon l'antique politesse dans un mugamba était délicieux et sans arrière-goût.)

Leurs couvercles sont les *mitondwa* : ils sont lavés aussi à l'eau chaude avec l'herbe fine ; sont séchés de même au soleil, mais on ne les frotte pas de craie ; avec un mélange de charbon de bois (*makara*) qu'on pile et de rukoko, crème, on oint la mince bordure extérieure, en contact avec le mugamba. Ce couvercle a une teinte blanchâtre et mate.

b) Ensuite les *vyakirizo* : les simples pots en terre cuite sont lavés aux maganga avec l'herbe fine, puis sans plus sont séchés au soleil ; les mibabu en bois sont traités comme les migamba.

c) Enfin le *kikuyano* ou baratte : rincée aux maganga, mais son col étroit ne permettant pas d'atteindre l'intérieur avec la main et l'herbe fine, on y introduit des intobo (saponaire), petits fruits jaunes à pelure rugueuse, et on agite ; puis on fait égoutter la baratte au soleil jusqu'à ce qu'elle soit sèche ; enfin on oint le dehors avec de la crème étendue d'eau, frottant avec la paume de la main, jusqu'à rendre brillant comme pour les migamba.

Comme tout ce qui concerne vache et laitage se fait solennellement, ce travail d'astiquage est un rite au même titre que les deux précédents et le profane n'y peut assister.

Peut-être les arcanes de la laiterie comme de la traite des vaches royales, avec tous les miziro ou prohibitions, ont pour une de leurs raisons la crainte du poison qui eût pu se glisser dans le breuvage royal (et pour le bakevyi beaucoup de défenses aussi). Mais surtout ce sont là les us et coutumes compliqués des peuples pasteurs, comme pour la garde ou l'habitat des bêtes à cornes si appréciées, et ces rites rappellent un peu l'ancienne Égypte...

### V. Produits et sous-produits de la vache

Le *lait* c'est en kir. amata, et en kig. amakamano ou amahazwa, de kukama et kuhaza, traire.

Les trayeurs en ont donc rempli les migamba, qu'ils laissent tels quels dressés sur leurs coussinets en bordure de l'étagère. C'est à la reine, maîtresse de maison, aidée de ses suivantes batutsi ou de ses filles, ou même des trayeurs... de faire les parts. On ne cuit point le lait. Raison : les vaches en sécheraient (*kuteka*).

A sa majesté on offre non le lait frais et chaud (*imfyufyu* ou *mafuyufyu*) : cela lui donnerait la colique, vyomutera imisonga ; mais le lait reposé, ayant passé la journée comme son nom l'indique umwirire, la crème surnageant déjà.

Chose curieuse, le lait, même celui d'i kare, peut être distribué au *profanum vulgus*, aux bakevyi, aux bahutu du kraal ; mais toute main profane devant se garder de toucher aux migamba, les trayeurs le leur versent dans un récipient vulgaire. Preuve que le lait n'est pas nourriture ou breuvage sacré.

Quant au lait destiné à être baratté — on ignore profondément l'écrémeuse — on le verse (*kutereka*) dans les vyakirizo ou mibabu où il se caillera d'abord (*kwuura*).

Le *lait de beurre* est en kir. amacure ou amatererwa (kutera, baratter) ; en kig. amakuyano (kukuya, baratter).

Il est bu soit par les serviteurs du kraal, abakamyi batobato, bergers ou bahutu, soit, mélangé aux patates, par les gros chiens du roi, ibibwa vy'i bwami.

Quant au *beurre*, c'est l'onguent de Cour, lequel, mélangé comme de la vaseline et à l'ocre rouge (*akahama*) et aux plantes odoriférantes, intake, isenga, pour donner couleur et odeur, est ainsi converti en parfum très couru à l'usage des familiers du kraal et des quémandeurs, abasavyi. Le beurre, cette pommade !...

Choses qu'il est *prohibé* de manger avec le lait (cf. P. ZUURE, *Pratiques...*, Miziro, p. 165).

1<sup>o</sup> Muziro, les petits *pois* (ubwishaza). Qui en a mangé doit, après deux ou trois jours, se purger aux... maganga ou bien, s'il s'y refuse, attendre cinq jours avant de boire à nouveau du lait. Agir autrement serait jeter sur la vache laitière un mauvais sort, kuhumanya : baratté, son lait risquerait de donner un beurre en grumeau... comme des petits pois justement ! Alors on baratterait d'abord ce lait à part pour voir s'il est ensorcelé...

Et pour lever le mauvais sort des bwishaza, on prend de l'icishaza (homonymie et homothérapie) : c'est un petit arbuste qui croît

dans les pacages ; on macère, on mélange soit à du sel soit à l'icuhizo et on le fait brouter à la vache en disant : turakuhumanuye, nous te désensorcelons. Et le beurre ne prendra plus forme de pois !

2<sup>o</sup> Muziro, les *patates* cuites sous la cendre. Raison : les vaches perdraient leurs trayons, zikacika amacebe... similitude de forme entre la patate et le pis ?

3<sup>o</sup> Muziro, une espèce de patates *rouges* à grandes feuilles rougeâtres (inakarehe ou inamuguhu) qui pousse dans les marais. Raison : au lieu de lait on traitait du *sang*... similitude de couleur.

4<sup>o</sup> Muziro, une espèce d'ignames nommées ibihama : auquel cas les tétines de la vache laitière se boucheraient.

La *viande*. — Il est permis de tuer les masugi mais seulement si elles sont devenues stériles, ngumba, verbe kugumbaha : c'est le travail des bakevyi.

Aux plus nobles les meilleurs morceaux, mais au roi on réserve les chairs les plus grasses, plus spécialement la poitrine, inkoro, ubugunzo bw'inkoro, et la panse, umushishito : à tout seigneur tout honneur...

Aux trayeurs les pis (cela va de soi) ; le pis c'est icebe quand la vache vit, et urubande après sa mort. A eux aussi le cœur, umutima, sans doute afin qu'ils aient du cœur à la besogne, bagumye umutima. Aux bergers l'échine, umwugaliro... kuko bugalira inka, car ils ouvrent et ferment le kraal (similitude de nom).

Aux bikejuru balera les filets, ibitondora, par ce qu'elles « engraisent » les enfants royaux (similitude de nom).

La *peau*, uruhu ou urusato (suivant encore que la vache est vivante ou non) sert de bière pour ensevelir le roi et les grands défunts, et aussi, rôle important au pays, à fabriquer les tambours.

Le cuir des veaux crevés, muribate, sert pour les lits, genre matelas, kir. icahi ; kig. umubarasoni, litt. qui n'a pas de pudeur...

\* \* \*

On a vu quels usages plus spécifiquement « pasteurs » étaient faits des *maganga*... (le pissat des bêtes).

N. B. Singulier pluriel ! Comme pour l'urine (manyare), comme en général pour ce qui forme liquide : et le lait, amata, et le petit-lait, amenda, et le beurre ou l'huile, amavuta, et le sang, amaraso, et l'eau, amazi, amacure, et la salive même, amate... Peut-être voient-ils dans les liquides une réunion de gouttes, amama. (Pour le lait de femme, amaberebere.)

Quant à la corvée de *bouse*, amase, elle est faite par des bahutu formant corporation à part. Ce sont les Abakutsi du roi, ses ramasseurs de bouse, du kir. kukuka, qui indique proprement la chose; et en kig. ce sont ses Abunamuzi, de kwunama, se baisser, kwunamura ramasser la bouse.

Ils l'enlèvent à pleines mains, sans nulle répugnance, pour en remplir les paniers *ad hoc* (kir. *ibikutso*; kig. *ibitebo*), puis la portent sur la tête fumer les champs. (La bouse sert aussi à enduire les ouvrages de vannerie : une fois sèche, elle empêche les grains de passer à travers.)

Ces... bousiers sont méprisés : jamais le roi n'accepterait de leurs mains le présent d'une cruche de bière, kushikanira. Mais on doit leur faire place dans l'exercice de leurs importantes fonctions : sans vergogne ils jetteraient de la bouse sur les importuns et les gêneurs et auraient gain de cause chez le roi, où d'ailleurs ils ne vont porter plainte que munis de leur emblème, le kitebo.

J. MARTIN.

## TROISIÈME PARTIE HISTOIRE ET HISTOIRES

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

#### LES TÉMOINS DE L'URUNDI

Nous appelons témoins de l'Urundi les pays voisins auxquels il appartient. Ce sont le Buha et le Bugufi.

L'Ufiya, très loin au sud, est un îlot hamitique sans relation, depuis son établissement, avec le reste du stock. Nous l'ajouterons aux deux pays précités parce que caractéristique de la race et sa dernière avance vers le sud.

#### Le Buha

C'est son nom et l'« Uha » est un barbarisme de plus ajouté à la série que nous ont valu les explorateurs venus du sud.

L'invasion hamite vient du nord-est. La tradition lui donne pour chefs des Banya-Ruanda. Nous croyons qu'il faut prendre ce nom dans le sens obvie, c'est-à-dire des gens du Ruanda constitué déjà en royaume hamite, et par suite exclusion du Burundi. En effet, les épouses royales devaient être fournies par deux tribus hamites coimmigrées du Ruanda : les Bahondogo et les Bakimbiri. Et l'usage s'est conservé jusqu'à ces derniers jours, soit jusqu'à la mère du roi actuel Joseph Rwas.

Le P. Pagès cite les Bahondogo comme tribu hamite au Ruanda. Jadis elle régna sur le Bugesera. Au Nkole, jadis, nous avons relevé les Bakimbiri comme tribu hamite déconsidérée. Ajoutons que, en retour, le Ruanda compte, parmi ses tribus hamites, celle des Baha, venue de l'Uha (PAGÈS, p. 45), tribu noble dans laquelle les rois prennent des épouses (458). L'immigration fut donc hamite. Aujourd'hui encore la race s'y est conservée très pure, non seulement dans la famille royale et chez les grands « batware », mais encore chez les pasteurs appauvris.

Un peu d'histoire. Pour guide on prendra le P. Dechaume, ancien missionnaire au Buha proprement dit, et ses notes de jadis.

Ce fut l'invasion hamite, invasion en douceur, conquête par

persuasion, comme ce fut souvent le cas, tant ces conquérants « racés », un peu civilisés, en imposaient aux autochtones !

Domination pacifique tranchant du tout au tout sur les razzias sanglantes remontant du sud, traitants ou autres.

De la porte du Muhambwe, les envahisseurs passèrent naturellement par l'Ushingo, constitué par cette sorte de promontoire accentué que la Mulagarazi dessine vers le nord. Pauvre pays, peu peuplé, sinon par le gibier et les fauves (moins de 20.000 âmes) tout en arbres rabougris et en minerai de fer, sauf aux rivières-frontières.

Quand le flot eut passé et gagné le cœur du Buha, un chef mécontent décampa de nuit et s'en retourna avec les deux immenses tambours (mâle et femelle... naturellement) de la conquête, que l'on peut voir encore, dans la Hutte du Souvenir, avec divers trophées, en la capitale du roi d'Ushingo, Ruhinda, un nom sentant bien son origine nordique.

Le cuir de ces tambours géants tombe de vétusté, mais il date et situe là une conquête — une immigration plutôt — qui ne peut être tellement ancienne.

« Le transfuge a là un pays digne de lui, qu'il le garde ! » s'écria le conquérant, et il organisa peu à peu le Buha, ce beau pays boisé, qui depuis... *quantum mutatus ab illo!*

« Qui va à la chasse perd sa place » : les vieux, tradition vivante, racontent qu'un des premiers maîtres du pays s'en fut chasser à l'ouest du Buha. Il fut supplanté durant son absence; mais, comme le premier roi d'Ushingo, il dit : « J'y suis, j'y reste », et son pays se peupla, asile des mécontents, le Manyofu.

Comme au Ruanda, en Urundi et autres lieux, le cycle des noms dynastiques est « quaternaire » au Buha : deux sur quatre des noms royaux étant communs avec le voisin du Nord, l'Urundi. Comparons:

URUNDI : Ntare, Mwezi, Mutaga, Mwambutsa;

BUHA : Ntare, Mutaga, Kanyoni, Rwsa.

Joseph Rwsa, l'actuel roi chrétien, est comme Kanyoni son cadet (détrôné parce que fou), propre fils de Ntare, tué pendant la guerre. La carte ébauchée avant-guerre appelait le Buha « pays de Rwsa ». Le cycle dynastique s'est peu répété, l'occupation est peu ancienne.

Nous avons dit comment Ntare II conquit sur le Buha, ce qui est aujourd'hui notre Buyogoma. Nous n'y reviendrons pas. Le Folklore, lui, y reviendra.

P. DECHAUME.

### Le Bugufi

Un tout petit pays, un triangle de 150 kilomètres carrés. Sa position : un museau de chien, au confluent du Ruvubu, la vraie source du Nil, et de la Kagera; 25 à 30.000 habitants, Barundi de race et de langue.

Bugufi, « un rien » : tel est le morceau de terrain que les chinoises de la politique d'après-guerre ont enlevé à l'Urundi pour le rattacher, par delà d'autres pays parlant d'autres langues, au Tanganyika Territory.

Le Kisaka, d'abord petit royaume hamite indépendant, annexé par le Ruanda entre 1840 et 1850 (P. PAGÈS), a été restitué au Ruanda. Par contre, le Bugufi, annexé par l'Urundi vers 1860 (P. MARTIN), n'a pas fait retour.

Au religieux, il dépend du vicariat de Bukoba. Il lui est excentrique; seul il parle kirundi de tout ce vicariat. Une anomalie à laquelle il a bien fallu consentir puisque la politique en avait décidé ainsi.

Dans notre travail, quelques pages sur le Bugufi ne seront pas un hors-d'œuvre. C'est une tranche du royaume du Burundi que va nous servir encore le P. Canonica.

Le Bugufi est dénommé aujourd'hui encore Bugufi-bwa-Mabago, du nom du fondateur de ce petit royaume jadis indépendant; bosa barachaterekerera Mabago — tous là-bas lui font encore des offrandes (mânes).

C'était un Muhutu de la tribu des Baswere, venu du pays du Buswere, ruguru, là-haut près du Nkole, vers le Rumara-nzige (le Nyanza qui est le tombeau des sauterelles), plus haut que Bukoba. C'est de cette tribu, dont personne par ici n'ose se réclamer, que seraient sortis les rois et baganwa du Bushuhi, du Bugufi (et du Burundi?).

Mabago aurait été le premier roi du Bugufi et voici comment d'après la légende.

Pauvre muhutu, serviteur à la cour de Ntare Ier, Mabago aurait été envoyé comme par plaisanterie prendre possession de ces confins du Burundi, pays de forêts et de fauves, en coin entre Ruvubu et Kagera, qui se joignent près des chutes.

Or Mabago prend sa mission au sérieux, remercie Ntare, prend congé et part. Là il ne trouve effectivement que brousse et forêt : éléphants, rhinocéros, hippopotames, léopards et lions, mais fort peu de gens... quelques familles de forgerons solitaires. Lui chasse, débroussaille, cultive et s'installe pour de bon. Des gens se rappro-

chent de lui, puis font souche : ikihugu kikarema = le pays se peuple.

Notre héros prend femme ou plutôt prend femmes, et son autorité s'assied aux alentours, de plus en plus incontestée. Enfin il mourut très vieux, après avoir engendré *filios et filias*.

A Mabago succéda son fils Cabakanka, puis Mpumiriza, puis Baramba. Jusqu'à ce dernier, la paix régna toujours au Bugufi indépendant.

*Regnante* Baramba, Ntare II, père de Mwezi-Kisabo, se mit à convoiter ce Bugufi devenu florissant. Ayant dûment consulté les devins, il organisa une expédition sous la direction du grand sorcier lui-même Runyota, auquel il joignit en second Sembwa. Tous deux étaient de la tribu des Bajiji-bahutu.

Moins par les armes que par la magie, ils réussirent à tuer Baramba et à « manger » son pays. Les fils du roi mort s'enfuirent tous au Ruanda, où ils furent reçus et protégés par le roi Kahindiro, ancêtre de Musinga.

GÉNÉALOGIES COMPARÉES.

<i>Bugufi</i>	<i>Ruanda</i>	<i>Burundi</i>
Baramba.	Kahindiro.	Ntare II.
Mpanda.	Rwogera.	Mwezi-Kisabo.
Ruvubi.	Rwabugiri.	Mutaga II.
Rusengo.	Musinga.	Mwambutsa II.
Kinyamazinga.	Mutara (Rudahigwa).	(Ludovico).

Or un beau jour Mpanda, fils de feu Baramba, demanda à Kahindiro la permission d'aller au Burundi essayer d'arranger ses affaires avec Ntare. A Mbuye (Bukeye) où était la cour, il reçut bon accueil et plaida sa cause. Ntare lui confia un bracelet ensorcelé, le chargeant de le remettre à Kahindiro.

Celui-ci accepte ce bracelet, se le passe au bras, et presque aussitôt passe de vie à trépas. Mort qui est attribuée au burozi (sort) apporté par Mpanda du Burundi ennemi : il s'agit de venger Kahindiro par le massacre de Mpanda et tous ses frères.

Avertis à temps, ils réussissent à s'échapper et rentrent au Bugufi, où ils retrouvent leurs partisans, et d'un coup de main tuent les ensorceleurs de leur père Baramba, Runyota et Sembwa, et se réinstallent dans leur pays. Alors Mpanda est intronisé roi et prend le nom de Bikubara.

Mpanda-Bikubara régna en paix, *genuit filios et filias*. Son héritier fut Ruvubi, son dernier-né. Trop jeune pour administrer le pays,

son oncle Rwakayiro devint régent. En ce temps-là le Bugufi ne comprenait que les territoires à l'est de Mabawe : de là jusqu'au Cizanye, affluent du Ruvubu qui fait limite actuelle, c'était le Burundi de Ndivyariye et Masango, l'aïeul et le grand-père de Mbanza-bugabo.

Ce Ruvubi, devenu grand, prit le pouvoir en mains ; après quelques années de paix il fut attaqué par Masango (querelle de bétail). Impuissant à se défendre, il recourut au roi Mwezi, qui lui vint en aide. Attaqué, Masango fut battu à plate couture par les Bata-sigana ba Mwezi, et forcé de se réfugier au Bushubi (Usuwi, à l'Est).

Ruvubi devint dès lors vassal de Mwezi, le Bugufi cessa d'être indépendant et fit partie du royaume du Burundi jusqu'après la guerre, en 1919, où l'Angleterre l'annexa au Tanganyika-Territory.

NOTE sur le grand sorcier de Ntare II :

Sur la conquête du Bugufi par ce roi d'Urundi, une légende très répandue est contée par P. Zuure (cf. *L'âme du Murundi*, pp. 283 et seq.) à propos du dévouement et de la prophétie du sorcier fameux Ndwano ya Runyota, qui prêche dans sa lignée Kanyarufunzo « ndiwe Runyota » : c'est le Runyota qui annonce et précède « toujours » un Ntare... *Usque in hodiernum diem* on entend ce nom inoublié dans chaque essai de révolte.

Runyota — nom qui est devenu générique des bafumu, des sorciers, grand sorcier de Mwambutsa I<sup>er</sup>, eut pour fils et successeur Ndwano. C'est lui qui indiqua à Mwambutsa I<sup>er</sup> le mont Mugera comme le lieu où devait naître Ntare II. A l'avènement de celui-ci, Runyota se retira à la Kibira du Bururi et Ndwano devint grand mufumu de ce roi. Il était muhutu ; il avait son kraal principal à Kibumbu, sur l'emplacement même de la mission actuelle. A sa mort, Kibumbu fut abandonné. Dans le bosquet, parmi les ficus du kraal, résidait un terrible python : c'était le « muzimu » de Ndwano. Il avait trois autres kraals dans la région : à Kiyange, à Mirango, à Musama où était son rusyo<sup>1</sup>. Ndwano donna une de ses filles à Ntare. Il mourut au Bweru, aux environs de Muhinga.

(Note du P. DUBOIS.)

APPENDICE

POINTE DES HAMITES VERS LE SUD

A plus de cent lieues, à 4 et 5 degrés de latitude, plus au sud que l'Urundi et le Buha, nous retrouvons des traces de la grande migration « verticale » des peuples pasteurs du Nord ou Nord-Est.

En cet exode, ils suivaient leurs vaches... qui suivaient elles-mêmes les bons pâturages : et c'est ainsi que se font l'histoire et même la géographie africaines...

Mais en poussant ces antennes excentriques, à plus d'un siècle de

1. Meule à moudre.

distance, la belle race nordique, peu en nombre au milieu de ces purs Bantu, s'est de plus en plus métissée et altérée.

Au delà du 9<sup>e</sup> degré hémisphère sud, nord du lac Nyassa, il est un peuple dense, cultivant des bananeries comme les tribus du Nord, avec maints autres indices. Banyacusa et, plus à l'ouest, Banyamanga sont des sons du Nord, façons de parler et de nommer inusitées à cette latitude.

#### Ufipa

Qu'il soit permis de parler ici d'un fait historique, épisode particulier mais précis de la grande migration.

Tandis que les razzias remontant du sud (Wangoni, Zoulous, etc.) étaient féroces — des pires brigands les traitants sont les pires — l'établissement à la tête du pays important de l'Ufipa (au bas du lac Tanganyika, côté est) se fit en douceur. Comme souventes fois, les fondateurs de dynasties hamites furent de grands pacifiques, ... question surtout de prestige aux yeux des primitifs Bantu.

Or en ce temps-là (un siècle et demi ou davantage) au 8<sup>e</sup> degré de latitude sud, à Milanzi, vivait et régnait un roitelet entouré de trois autres : Kulu, Kana et Suswa.

« Qui va à la chasse perd sa place. » La légende dit qu'au retour d'une chasse, ce roi Mwene Milanzi trouva que la reine avait passé le trépied royal à trois majestueuses voyageuses au teint clair, aux beaux traits, au nez bien formé... que sais-je? toutes choses qui l'avaient subjuguée comme si elle eût vu des Blanches.

La grave matrone Unda, entourée de ses belles jeunes filles Mwati et Saa, en imposa tellement au bon vieux roi, qu'elle en fit comme un suicidé par persuasion... conquête toute en douceur.

Du haut du Twelele, le mont avoisinant, d'où l'on découvre tout le pays, elle lui dit : « Mon pays ira jusqu'au grand lac (Tanganyika). » Lors elle lui fit, et même tint plus tard, la promesse qu'il garderait son trépied royal et sa royale hutte, et que les gens de son village seraient exonérés des divers tributs; il garderait son titre héréditaire.

Les trois nobles voyageuses au grand air semblaient à ces gens simples comme tombées du ciel, tant elles sortaient de l'ordinaire. Mais bientôt, « comme tout le monde », ces deux jeunes filles Mwati et Saa désirèrent se marier et faire souche royale.

Lors elles se... choisirent indirectement (en les alléchant avec du sel, inconnu d'eux) deux princes-consorts, les beaux chasseurs Konjé et Sikaunga, de la tribu des Wanyika. Cette tribu de chasseurs-nés, menant vie à part des tribus avoisinantes, semble descendue aussi du Nord, ayant beaucoup de mots rappelant les dialectes nordiques, spécialement leurs chers termes cynégétiques (*bikoko* : le gibier, etc.) Ces montagnards, comme on dit, naissent avec un arc en main, et chez eux cet instinct n'attend pas le nombre des années. Ils fournirent naturellement les gardes du corps et même leur chef, *usque in hodiernum diem* : c'était moins une corvée qu'un honneur.

Et la tribu reste exonérée des redevances, pour avoir fourni au début de la « graine de roi ».

Bientôt Sikaunga eut un enfant mâle, qui deviendra le premier roi d'Ufipa : Msilé; tandis que Konjé eut une fille : Namusi. D'autres enfants suivirent, qui déridèrent un peu la grave matrone Unda. Peu à peu, l'acariâtre belle-mère, contre le gré de ses deux filles, réussit à faire s'expatrier les deux princes-consorts par elle jugés de moins en moins... nécessaires. Comme flèche du Parthe, affirme la légende, Konjé lui aurait lancé en partant cette menace et cette injure, tenant d'une main des sauterelles, de l'autre des vers grouillant dans du sang noir :

« Tant que tes filles sont restées avec nous, elles ont eu des enfants; chasse-nous...; vous, Watwaki, vous êtes un sang corrompu, vous finirez par les vers! tandis que nous nous multiplierons comme les sauterelles. »

Ce terme de *Watwaki*<sup>1</sup> désignant ces femmes de race noble, supérieure, est encore usité maintenant. Mgr Lechaptois voyait là une dérivation du mot Batutsi dans son livre *Aux rives du Tanganyika*, qui retrace ces origines dynastiques d'après le récit d'une des dernières Watwaki, Mama Adolphina.

Konjé — hélas ! — prophétisait.

Msilé, le roi en herbe, était déjà un métissé, comme ses frères, sœurs, cousins, cousines, si tant est qu'on puisse mettre quatre pluriels.

Dès lors l'endogamie fut de règle, d'où mariages consanguins : à l'avantage du type hamite qui se conserva assez bien, mais au détriment du sang.

Par contre le sang s'est revigoré au détriment du beau type hamite depuis que l'Ufipa s'est fait chrétien, roi en tête (Wilelmu Kilatu), un peu avant la guerre. Des dernières Watwaki bien racées encore, Augustina est religieuse noire et deux autres se marièrent à des catéchistes, dont Yohanna qui fut assez longtemps reine d'Ufipa à la mort de son frère précité (prince-consort Fr. Wangabo).

Dans l'intervalle, peut-être un siècle durant, cette royauté « nordique » se dédoublait, Mwati mécontente<sup>2</sup>, allant gouverner plus au sud, souche de la dynastie parallèle. Mais ces « frères ennemis », se faisant guerre continue, gardèrent pourtant l'endogamie et au besoin se passaient toujours de la... graine de roi par mariages familiaux : la race avant tout!

Par où donc étaient descendus ces authentiques oiseaux migrants? Adolphina, une des dernières Watwaki répond :

« Nos ancêtres sont venus du nord, ils n'ont pas dit de quel pays. Peut-être Watwaki<sup>3</sup> était le nom de leur tribu? Ils arrivaient d'une région très éloignée, mais beaucoup restèrent en chemin... »

C'est possible qu'ils aient contourné alors le lac Victoria-Nyanza par le sud-est, tribu des Basukuma, car ce nom exotique est resté l'un des plus beaux titres décernés à la capitale et aux alentours, où se surajoute au

1. Qui nous dira l'origine de ce nom de Watwaki ?

2. Mariages forcement consanguins, rappelant de loin les jours d'Adam et de Noé.

3. De ce que le fils d'une autre Mutwaki avait été préféré au sien pour être roi.



*kifipa* des aborigènes le langage de la cour appelé par tous le *kisukuma*...

Moi qui vous parle, j'y fus Musukuma d'honneur : vain titre, car, pour rapprocher les deux dialectes ci-dessus, il me manque un terme de comparaison. En tout cas cette langue importée là par la nouvelle dynastie, à l'usage des courtisans, a fort peu de rapport avec kirundi, kiha, kinyarwanda, sauf quelques termes administratifs qui font écho à ceux du Nord : ainsi les sept Basora, intendants. Mais ce sont là exceptions.

Leur exode ne semble donc guère venir de la direction de l'Urundi, quoique à mi-chemin, dans l'Usoa (Kabende), un potentat se soit appelé jadis Murundi, avec le titre de Mwami, qui sent le Nord.

Encore moins l'exode venait-il de l'Est, pays désertiques, ou de l'Ouest *in extenso* du côté du lac Tanganyika : à preuve que les rois d'Ufipa avaient *muziro*, prohibition, de voir même de loin les eaux du Tanganyika (tels les rois d'Urundi) et de manger du poisson : usage ou mieux défense qui fut périmé avec les rois chrétiens ou catéchumènes.

Bref, vertical ou oblique, l'exode vient du Nord, mettant le cap direction du Cap sans le savoir. Après l'Europe, l'Afrique eut sa migration des peuples, et nous en étudions ici un bien minime mais bien authentique épisode.

Depuis lors, depuis Msilé, le premier en date et en fonction, dix-huit règnes s'échelonnèrent dans cette famille hamite, régnant aujourd'hui encore en la personne de Kapere. On n'y « boucane » pas les rois défunts comme au Nord, mais dans le royal cimetière (à Kisumba, non loin de leur capitale de *Sumbawanga*), on plantait sur chaque tombe un arbre-mémorial, devenu un arbre-témoin : il n'y a qu'à compter et à constater la vétusté...

Règles plutôt courts, avec moyenne de moins de dix ans : c'est que la couronne (en l'espèce siège et bâton royaux) ne passait pas de père en fils, mais à cousin ou neveu, suivant l'élection du grand conseil.

Usage contraire à ceux du Nord? Peut-être tout simplement on craignait l'hérédité dans la même famille à sang non renouvelé (menace ou prophétie de Konjé, cf. *supra*). Palliatif plutôt : même ainsi, avec l'endogamie continue entre les deux dynasties parallèles, natalité et vitalité devenaient... ce que Konjé avait dit et même montré ! Évidemment ces rois payens étaient polygames et à la reine racée ils ajoutaient des épouses du cru, concubines plutôt, dont jamais les fils ne pouvaient régner. Et peine de mort pour une Mutwaki qui se fût mésalliée (les deux premières, souche de la dynastie, ne l'avaient fait que par nécessité) ; c'est le baptême qui vint leur concéder l'exogamie... et la fécondité par surcroît (pensons aux sauterelles de Konjé).

Quel temps représentent ces dix-huit monarches successifs? — Moins qu'on ne croirait.

Le plus célèbre, le 13<sup>e</sup>, Kapufi, fit, en octobre 1886, le pacte de sang avec Mgr Charbonnier, des Pères Blancs. Or ce Kapufi fut le propre père du n° 17, le premier roi chrétien W. Kilatu, mort durant la guerre.

D'autre part ce même Kapufi était fils de Ntinda le n° 8, lequel était fils ou neveu du n° 5, Nandi, lequel était neveu du n° 3 Zumba, « qui fuit » Msilé (le 2<sup>e</sup> roi ayant été son frère). Comptons : cela ne représente en tout et pour tout qu'une demi-douzaine de générations *ab initio*, pour tous ces dix-huit rois (dont une ou deux reines, Kilalachota n'ayant peut-être été que régente). Des dix-huit noms royaux aucun ne répète Konjé ni Sikaunga, souche non racée.

Cela ne ferait qu'un siècle et demi, opinait Mgr Lechaptois en 1912 (*Aux rives du Tanganyika*, p. 51, portant les dix-huit noms des rois). J'ai bien connu la vieille mère du roi chrétien et de la reine Jeanne ; elle mourut chrétienne ; elle avait été l'épouse du n° 13, du grand Kapufi et aimait à raconter le passé<sup>1</sup>.

Encore un vestige du Nord : depuis Unda, la matrone grand'mère de cette lignée hamite, chaque reine-mère avait tout pouvoir ; et même quand elle était morte, le roi en choisissait une « adoptive »... Si elle n'existait plus, il fallait l'inventer.

Certains de ces dix-huit règnes ont été fort courts, presque la moitié : feu Mgr Lechaptois estimait que la moyenne n'atteignait pas dix ans, ce qui donne moins de cent quatre-vingts ans, c'est-à-dire une trentaine d'années pour chaque génération<sup>2</sup>.

Tout du long de l'échelle dynastique, le cérémonial de la cour est resté compliqué, digne des Batutsi. La pierre symbolique y a joué un grand rôle, comme pour Ntare, roi d'Urundi.

Voilà comment réussit, au 8<sup>e</sup> degré de l'hémisphère sud, cette pénétration on ne peut plus pacifique de cette authentique « race noble », qui n'avait là ni le nombre ni même... le sexe. Unda, Mwati, Saa : trois héroïnes au port majestueux, au teint clair, au regard intelligent, au nez... non camus, aux traits beaux et fiers, qui furent en ce temps-là plus fortes en leur sens que la douce Pucelle, n'ayant lors besoin ni de lance ni de bannière pour « conquêter un royaume ». P. DECHAUME.

1. Grande, les lèvres fines, le nez droit : les purs traits d'une douairière Mutut-sikazi.

2. Dans la distance du temps un jalon est planté : il y a un demi-siècle, en 1886 (octobre), le 13<sup>e</sup> en exercice, Kapufi fit le pacte de sang avec Mgr Charbonnier.

Tandis que les cinq règnes subséquents s'échelonnent sur cinquante ans, si l'on prend cette moyenne de dix ans par règne pour remonter aux origines, treize décades avant cette date historique nous reportent vers le milieu du siècle avant la Révolution (après 1750).

## CHAPITRE II

### IMMIGRATION HAMITE PAR L'EST RUHINDA EST-IL VENU DANS L'URUNDI?

#### I. Immigration hamite par l'Est

Jadis nous entendîmes dire que le berceau des Batutsi de l'Urundi, soit leur porte d'entrée, était l'est, le Bweru ou pays découvert, déboisé, la savane en un mot, qui fait ressembler ces vastes ondulations dont le centre est le Kisanze, avec le Bwera-Mawogola de Ntusi.

C'est de ce côté que nous avons porté nos recherches : elles n'ont pas été concluantes. Les premiers immigrés seraient les Bahondogo, des *Banyaruguru* : or ils se réclament nettement du Ruanda. Leur chef de file serait Nyabarega. Comme vestiges de leur installation première, il y aurait, précisément au Bweru et le long de la frontière du Ruanda, des cavernes creusées au flanc des collines. Ce fut, s'il faut en croire la tradition, leur manière de se soustraire aux rapines et incendies des partisans de Ntare I<sup>er</sup>.

Notons ce détail qui affirme l'occupation hamite antérieure à l'avènement et aux conquêtes de Ntare I<sup>er</sup>.

D'autres donnent comme premiers occupants hamites les Babanda, Banyaruguru également.

Quoi qu'il en soit, la tradition des Batutsi de l'Urundi est formelle et unanime. Ils ne sont venus ni du Bushubi, ni du Buha, ni du Bushi (ouest du Kivu), mais du Ruanda, c'est-à-dire via Ruanda.

Un vieux Munyakarama (mfyufyu), né vers 1860, « qui fut Bikinga, qui fut Muzambere, qui fut Mutanazi, qui fut Ruyogo, qui fut Bugu, qui fut Ruhu », l'a affirmé au P. Martin, qui date ainsi l'arrivée de l'ancêtre via Ruanda à 1710-1720.

Ce vieillard (Sempigi) est homme considéré, son aïeul Muzambere ayant donné au royaume Vyano, mère du roi Mwezi.

Abraham Bitukwa, vieux Mwenengwe de Bukeye, a servi au même confrère une liste généalogique dont le chef de file se réclame également du Nord, vers 1750 au plus tôt.

1. Au Banga il y a une caverne du nom de « mu Nyabarega » : c'est là que le roi faisait précipiter les condamnés à mort.

Voilà tout ce que nous pouvons dire sur le compte des Banyaruguru. (Des Banyakisaka, malgré une autre étymologie, peuvent venir du royaume, jadis indépendant, du Kisaka.)

Quant aux *Bahima*, la plupart disent qu'ils sont entrés dans l'Urundi par le nord, venant du Nkole; par Bukeye, prétendent d'autres.

Les Barambe sont venus du Bushubi (Usuwi des cartes), en même temps que la tribu serve des Bashubi, ils seraient les premiers Bahima venus par l'est.

Le fait que les Batutsi-Banyaruguru se réclament du Ruanda ne doit pas nous faire conclure à amitié entre ceux-ci et ceux-là. L'animosité qui régna toujours entre les uns et les autres, la mort de Mutuga I<sup>er</sup>, tué par les Banyaruanda près de Save, ont fait de ces frères de race des frères ennemis.

« Aller au Ruanda c'est trahir », dit-on ici.

Qui dit « Ngiye iRuanda », aba yambutse » (il passe de l'autre côté...). « Ndakambuka! ndakaja iRuanda! (le Rubicon c'est la Kanyaru frontière), = Que je trahisse! que je passe au Ruanda! : deux impossibilités, deux serments dont le sens n'échappe à personne.

Si les Batutsi d'ici (Banyaruguru) ne prisait guère la morgue de leurs frères du Nord, ils prisait... leurs filles. Mais qui leur en eut cédé? Les Batutsi de là-haut ont toujours été méprisants pour ceux d'ici<sup>1</sup>.

Et ici, les Banyaruguru sont-ils moins méprisants pour leurs « frères » du Nord, qui prennent femme chez les Bahima non de race royale?

#### II. Ruhinda est-il venu dans l'Urundi ?

Il s'agit de *Ruhinda rwa Wamala*, le fils de ce Wamala qui régna jadis à Ntusi (berceau de nos Batutsi).

Jadis nous nous fîmes dire, par des conteurs de plusieurs pays (cf. *Entre le Victoria...*, p. 147), que du Bwera-Mawogola (Ntusi) ce Ruhinda gagna le Koki, l'Ihangiro, l'Usinja, le Karagwe, l'Urundi et finalement mourut à Rwazi dans l'Ihangiro.

Sa principale conquête fut l'Usinja. L'Urundi en fut-elle une?

1. Autre est la situation sociale des Bahima dans l'Urundi et autre au Ruanda. Ici ils sont déconsidérés mais riches, soit grâce à la faveur royale, soit grâce au stratagème de ravalier la vache au niveau du chien pour mieux la garder...

Au Ruanda ils sont les suivants des riches, leurs pasteurs (*abungere*). N'ont-ils pas plutôt été appauvris. (Note du P. Martin, qui ne manque pas de vraisemblance.)

Voici ce que sur Ruhinda nous disent les traditions locales. Des dictons d'abord; c'est de l'histoire condensée, comprimée :

- a) Woba abalira Ntare ni Ruhinda,  
Ruhinda est le seul à s'être attaqué à Ntare...
- b) Wobara Ntare ni Ruhinda,  
vyarabonanye... ils se sont rencontrés.
- c) Gira Ntare na Ruhinda!  
ikihugu kiri n'impaka — ikihugu kirimwo abami babiri :  
= Vivent Ntare et Ruhinda! le pays possède deux rois.
- d) Uribeshya ngoma nka Ruhinda rwa Kitero  
= Tu usurpes le pouvoir comme Ruhinda fils de Kitero  
(Kitero, on donne ce nom à un enfant né pendant une guerre.)

D'où venait Ruhinda?

De l'est où il était roi du Bushubi et du Bugufi. Le Bugufi relevait de Ntare : Ruhinda l'aurait conquis puis Ntare l'aurait repoussé à Mashenyo (ouest du Ruvubu, pays actuel de Karabaye).

Voilà la première version, que nous croyons authentique, elle cadre avec les données historiques recueillies jadis par nous.

Deuxième version. Elle nous fut donnée jadis par Nduwumwe. Ruhinda serait venu de l'ouest, du Bushi. Il arriva jusqu'au Banga (Bukeye) et Ntare le défit à Ndago.

Quoi qu'il en soit, Ruhinda rwa Wamala n'a pas conquis l'Urundi, il y a été battu.

N. B. De tribu de Banyaruguru-Bahinda (du nom de Ruhinda) point de trace ici, mais bien une tribu Muhima. A l'époque de Mwezi elle habitait le Bututsi. D'un coup de lance, l'un de ses membres tua un muganwa de chez Babuleze, fils de Ntare. D'où spoliation et massacre en grand. Les rescapés vinrent demander asile à Mwezi, lequel les installa à Mbuye. Il les aima : ils sont riches en bétail.

### CHAPITRE III

#### LÉGENDE CONCERNANT LA VENUE DE NTARE I<sup>er</sup>

Notons une fois pour toutes que cette légende, aussi bien que celles qui vont suivre, brouille tout.

Elle confond à plaisir Ntare I<sup>er</sup> et Ntare II. Or celui-ci est contemporain de Ruhaga, lequel est d'hier. Les chefs, tous chrétiens, du Buyogoma, sont arrière-petits-fils de Ntare II, lequel conquiert ce pays sur Ruhaga, chef du Buha. C'est dire comment se fait l'histoire au pays des pasteurs.

Bref, tout ce qui suit n'a qu'un intérêt poétique. Au même titre nous y pourrions joindre les légendes se référant au même sujet et consignées par le P. ZUURE dans *L'Ame du Murundi*, pp. 262 et suivantes.

On demande du folklore. L'Urundi en est plein. Dans la collection nous choisirons la légende de la venue de Ntare (le premier roi). Ainsi nous ne sortirons pas du cadre que nous nous sommes tracé. De plus cette légende nous permettra certains soulignés qui n'ont pu trouver place, parce que de moindre intérêt, dans une étude dont l'objet était plutôt général. Le P. Canonica nous fournira cette finale.

Avant Ntare, Ruhaga (*rwa mbere rwa hera*) était le maître de tous ces pays : Buha, Bushubi, Karagwe, Buyogoma, Bumoso n'ubundi Burundi bwose. Les populations étaient surtout nombreuses au Burundi : Batutsi, Bahutu et Batwa (cf. note 1, *infra*).

Ruhaga n'était pas beau au physique, et ne savait pas gouverner. Ou bien il laissait les procès en souffrance ou bien il ne les tranchait pas selon la justice :

Nta mwami yarimwo, il n'avait rien d'un roi;  
Ikihugu kiramugaya, les peuples le détestent;  
Ntakwiye kugaba intara, il n'est point propre à gouverner le pays.  
Tout cela se disait un peu partout.

Or voilà que des notables réunis décident de s'adresser à deux sorciers fameux :

Shaka rya Bakeba, fils de Bakeba, et  
Mitima-igamba ya Horandazi, fils de Horandazi;

Ce dernier surtout était un voyant. On l'interpellait :

Wa mwene Horandazi, uzi ki? = toi, fils de Horandazi, que sais-tu?

— Nzi icho umwami yambariye = je sais ce que le roi m'a dit. Kino aca akikora = et cela il le met aussitôt à exécution.

Amwumva ntamubarira = il l'entend alors même qu'il (le roi) ne lui dit rien.

Ces deux sorciers sont donc appelés et on leur dit : Cherchez-nous un roi, un vrai roi (*umwami nya mwami*).

Mitima-igamba répond : Ndagiye kumurota = je m'en vais le voir en songe; mais quand je l'aurai trouvé, accepterez-vous ce qu'il vous dira? ferez-vous ce qu'il vous ordonnera?

— Oui, nous lui obéirons!

Ce sorcier s'en va donc, et voit son roi en songe. En compagnie de son collègue il part à sa recherche. Tous deux étaient des bahutu de la tribu des *Bajiji* (voir note *infra*).

Ils descendent d'abord au Bujiji, leur pays d'origine. De là ils contournent toutes les limites de l'empire de Ruhaga, Buha, Bushubi, Karagwe, Buhaya, puis remontent vers le nord.

Or voilà qu'un jour ils rencontrent sur leur route un pauvre muhutu à l'air misérable, aux longs cheveux.

Mitima-igamba le regarde :

— Qui es-tu?

— Je suis Serutama-Rushatsi (le poilu aux longs cheveux). Son sobriquet était, dit-on, Chambarantama, l'homme à peau de mouton.

— D'où viens-tu?

— De Buyoba = du pays de misère.

— Qui te donnera de vaincre ta misère?

— Vous-mêmes pourriez-vous peut-être me le dire, vous êtes devins.

— Toi, qu'est-ce que tu es?

— Je n'en sais rien : vous-mêmes pourriez me le dire, vous êtes devins.

— Eh bien, je te le dis, tu es roi : nous t'avons vu en songe. Suis-nous, nous allons te montrer ce qui te sauvera et te fera vaincre. Allons chercher et prendre avec nous Kiranga au pays de Nkole.

— Eh bien allons!

Et ils partent. Arrivés au *Nkole*, ils trouvent *Kiranga* en pleine cérémonie, en train de beugler (*kuvumera*). Ils s'agenouillent, frappent des mains et font cette prière : O Kiranga, donne-toi à nous aussi, entre en nous, viens avec nous, nous voulons te conduire au Burundi où tu es inconnu...

Et Kiranga de répondre : présentez vos offrandes. Ce qu'ils font. Kiranga alors appelle Ntenderi, Ntenderi yo kuzinesha n'iyi kuziganza = ayant pouvoir de vaincre et de dominer.

Il lui dit : Reçois et accepte, et mets de côté ces cadeaux.

Et maintenant donnons un représentant à Mitima-igamba et à Serutama. Dis-leur bien ceci afin qu'ils n'en ignorent point :

« Celui qui ne fera pas les cérémonies du kubandwa (initiation), qui n'exécutera pas les danses, les prostrations, les prières en l'honneur de Kiranga, ne me sera point agréable, ne sera ni grand, ni chef, ni roi. Et en plus il sera malheureux, châtié, on le tuera. »

Ntenderi s'en va avec le suppôt de Kiranga, et il leur fait les admonestations ci-dessus. Ils prennent congé et partent derrière le suppôt de Kiranga beuglant et chantant.

Ils refont alors même parcours par les limites du royaume de Ruhaga, jusqu'au Bujiji, puis de là remontent vers le nord par le Nkoma. Ils campent sur l'un des versants, au Mugondo. Ils avaient avec eux un taureau et une vache à quatre grandes taches noires et blanches, une ngabe.

Le lendemain matin ils lèvent le camp; le suppôt de Kiranga ouvre la marche en beuglant. Suivent le taureau blanc et l'ingabe conduits par Mitima-igamba, puis Serutama, l'autre sorcier, et porteurs et serviteurs. Ils suivent le flanc du Nkoma qu'ils gravissent lentement, pénétrant par là dans le Burundi.

Kiranga n'y était encore jamais venu, il y était inconnu.

Le soleil était au zénith, ils étaient toujours au Mugondo wa Nkoma. Serutama s'écrie : Hé, fils de Horandazi, dis donc à Shakaryya-Bakeba de nous chercher un peu d'ombre pour nous reposer et camper, nous sommes fatigués.

Mitima-igamba répond : « Là où je voulais nous sommes arrivés; l'endroit que j'ai vu en songe et dont je t'ai parlé, nous y sommes. Il est temps maintenant que nous abattions ce taureau, nous ne garderons que la vache ngabe. »

Derrière eux, sur le pays qu'ils venaient de parcourir, la pluie tombait sans répit, mais là où ils étaient et devant eux brillait le soleil!

« Eh bien, Serutama, prends ta lance, aiguise-la et abats le taureau, nous le dépècerons. »

Serutama prend balance et l'aiguise, puis il dit : « Que dois-je faire? Si je tue ce taureau, le seul que nous possédions, que nous restera-t-il? »

— N'aie crainte, dit le sorcier, tue-le quand même : il n'y a pas de mort là-dedans, il y a la vie.

— C'est très bien...

Et il frappe de sa lance le taureau qui tombe.

On montre encore, sur le versant de Mugondo wa Nkoma, la pierre sur laquelle Serutama a aiguisé sa lance : c'est, dit-on, comme si l'on venait d'y aiguïser une lance le matin même.

Le suppôt de Kiranga va maintenant s'asseoir sur le taureau même et se met à beugler (*kuvumera*). A son tour Mitima-igamba, ayant fait lever l'autre, s'assied sur le taureau et l'esprit de Kiranga entre en lui, s'en empare et il se met aussi à beugler. Puis, comme inspiré, il se met à raconter les péripéties du long voyage fait avec Serutama : Nsanze abasoza ku ruyanza = j'ai trouvé les passeurs sur le fleuve ?

— Nsoza, se basongora nyunde, ba Mukanya = passez-moi, hommes du tout-puissant. Ils répondent : Ntitusoza ico kisuka kivuye iBuyoba = nous ne passons pas cet être étrange sorti du pays de Misère;

— Ni nunkundire : runtware, munseke, -ndarwogorore, musekwe!  
= faites-moi place : si le fleuve m'emporte, riez de moi, — si je le passe, qu'on se rie de vous!

Aravugurugisha inyundo, ubusoro buratangara.

= il agite l'eau de son talon, les galets du fond apparaissent;  
Ubugona burasamanga, ubuvubu bukwirwa n'amabenga,

= les crocodiles ouvrent la gueule, les hippos fuient dans les trous;

yabaye wa Mugabo, Sentauharibanga.

= c'est le vaillant, le maître de tous les secrets.

Ariwe Muzirarugendo = c'est lui le maître du chemin.

Achana ku murundi, ingabo zirasusuruka.

= ... lui qui tire le feu de ses mollets et ses gens se réchauffent.

Yibira mu nkoni z'imirama, yiburukira mu nkoni z'imiringi  
= il entre par les broussailles de mirama, il ressort par celles de mirinzi (il passe partout).

yivugira nyuma y'ingoro, n'abari mu ngoro bose bavyukira kubandwa

= il parle derrière son palais et tous ceux du palais se lèvent pour la danse rituelle.

Ugize ngo amurinda, bamukura imirinda ku maguru

= Qui lui résiste, on lui ôte ses anneaux des pieds (en les tranchant).

Ni akandagira ku bwa hakuno, ubwa hakurya buchika umunyarira

= S'il foule du talon ce côté-ci, l'autre côté est aussitôt brûlé.

N'aho yahagarara iNkole, akora Naruhaga mu ruhanga, amukiza ikiringa ch'ikirengane, arakitwara akishikanira Inantare iBanga ruguru; we ati : mwan'anje, wanzaniye ikiringa c'umwansi! None nanje inge nkugororere. Banza ubage iyo nka, wigaburire izo ntore, ukureko uruhu; mpeze nanje ndakurongorere. Watsinze, wiganjed!

C'est-à-dire :

Si lui (Ntare) est là-bas au Nkole, il peut toucher au front la mère de Rugaga (la tuer de loin), il lui ôte son énorme bracelet, il l'emporte et va l'offrir à la mère de Ntare au Banga là-haut. Elle dit : Mon fils, tu m'apportes le bracelet de l'ennemi, attends, que moi aussi je t'offre un cadeau. Commence par dépecer cette vache, et distribue-la à ces pages après avoir enlevé la peau.

Mpeze nanje ndakurongorere. Watsinze, wiganje!

= Enfin que je te donne une épouse. Tu as vaincu, tu es ton maître!

Mitima-igamba aravumera (il beugle), par lui Kiranga a parlé. Ayant terminé sa louange prophétique au roi Serutama-Rushatsi-Ntare, il se lève de dessus le taureau tué où il était assis et on entreprend de dépecer la bête.

Le devin dit : Enlevez bien la peau.

Et Serutama : Qu'allons-nous en faire?

— Étendez-la en l'étirant, en la fixant bien sur cette termitière.

La peau une fois bien tendue, le devin la saupoudre et la frotte avec ses remèdes magiques, ses remèdes pour la victoire. Au matin, par un beau soleil, la peau étant bien sèche, voilà qu'un nkoma (gros serpent venimeux), habitant cette termitière, veut sortir de son trou : il se met à la frapper par dessous, sans que personne le voie, et la peau de résonner comme un tambour.

Tous les habitants des collines aux alentours et d'assez loin entendent ce bruit et viennent en dansant se réunir au camp de Serutama-Rushatsi. Ils s'entr'appellent, tout le pays s'assemble, danse, se réjouit.

Une vaste hutte royale est construite avec ses dépendances, les huttes pour les suivants et plusieurs enceintes. Le second devin Shaka-rya-Bakeba se lève alors et au peuple réuni montrant le roi Ntare il s'écrie :

Voilà le Ntare du Burundi, *voilà votre roi!*

Désormais ne soyez plus soumis à Ruhaga... ni sujets de sa mère; et celui qui refusera de danser en l'honneur de Kiranga qui vous a donné votre roi, qu'il meure de mort, on le tuera!

Le sixième jour tous quittent le flanc du Nkoma (ainsi dénommé

depuis lors du serpent nkoma qui fit entendre le premier tambour de Ntare), et ils vont installer le nouveau roi dans le kraal préparé au sommet.

On lui amène alors une jeune fille de la tribu des Bajiji (muhutu). Ntare la prend, c'est sa première, il ne passe qu'une nuit avec elle. (On montre encore au Nkoma les emplacements des anciens bigabiro, et ce fut l'apanage des descendants d'un des devins.)

Le lendemain Ntare confie ce premier kraal au devin Shakarya-Bakeba, avec la garde de sa première femme. Laquelle demeura là jusqu'à la mort sans jamais plus revoir Ntare ni se marier à d'autres. Elle resta là comme femme de Kiranga (muka Kiranga), et ce devin se fit bâtir son kraal à part, l'entrée regardant celle de Muka Kiranga.

Serutama-Ntare avec Mitima igamba, son grand « mufumu » et toute la suite devenue innombrable entre plus avant dans le Burundi et s'en va au Mugamba-Ruguru. Par le Moso (tout l'actuel Buyogoma était Moso), par le Mugeru, le Sâga, Bukeye, Muramvya, la Kibira, ils arrivent au Banga.

La peau du taureau abattu au Nkoma et qui servit de premier tambour est tendue maintenant sur une espèce de pilon (sekuru). On tambourine et à ce son se réunissent entre autres les notables qui avaient chargé les devins d'aller à la recherche d'un bon roi. Mitima-igamba leur montre Ntare, les Banyamugamba l'examinent : C'est là le roi que tu nous amènes? Qu'a-t-il de particulier? Petit, pas très beau, il n'a pas l'air plus noble que le précédent.

Le devin réplique :

Ibuye riba ritorito, ntiriba ritoto

= Le caillou, quoique petit, est dur : soyez contents, acceptez-le, voilà votre roi, Ntare y'iBurundi, le fort, le lion, l'invincible.

Ingoma n'iyu, irikumwe na Kiranga

= à lui la puissance, il a avec lui et pour lui Kiranga : ceux qui danseront en l'honneur de Kiranga, protecteur de Ntare, vaincront Ruhaga. Ceux qui lui refuseront ces danses et prières n'auront point la paix, ils mourront misérables, tel Ruhaga.

Tous ceux présents, et ensuite ceux des environs sont convaincus, ils reconnaissent et proclament roi Ntare-Rushatsi; à genoux ils frappent des mains devant lui et Kiranga; ils dansent en son honneur, puis en campagne! Ils chassent Ruhaga du Burundi ainsi que tous ses partisans.

Et voilà la légende de la venue et de l'intronisation au Burundi de Ntare ya mbere, Ntare I<sup>er</sup>, Rushatsi-Rufuku (rwafukuye iki-

hugu), qu'amena le devin fameux Mitima-igamba, en même temps que Kiranga et son culte d'initiation (Kubandwa).

N. B. *Kiranga* au Nkole? — Supposition gratuite.

Jamais le Nkole n'a connu Kiranga. Kiranga est un esprit local commun au Ruanda et à l'Urundi, où il domine tout le paganisme. Au Ruanda c'est Lyangombe-Kiranga, ou simplement Lyangombe, ici Kiranga tout court (cf. *Croyances et pratiques des Barundi*, P. ZUURE, pp. 36 et suiv.).

#### ORIGINE DE NTARE I<sup>er</sup> (récits de 2 Batutsi du sud)

##### Ntare fils de Njabwe...

Njabwe et Nsoro étaient frères, celui-ci roi, l'autre muganwa. Or le roi Nsoro n'avait pas de fils comme futur roi; les sorciers Ndwanu et Nyambo dirent au prince Njabwe : Tu engendreras un roi de l'épouse de Nsoro; tu iras chasser, il pleuvra, tu t'abriteras dans l'enceinte de Nsoro.

Et à Nsoro même ces sorciers annoncèrent : La reine aura un futur roi, mais il sera de Njabwe.

Alors un jour que le roi était dans un autre de ses kraals, Njabwe partit en chasse, il plut et il chercha abri chez Nsoro...

Le fils qui vint à naître déjà était « roi », car il avait en main des graines de sorgho, d'éleusine, de courges... (Avec du lait dans l'autre menotte c'est là le signe indispensable des futurs rois : les sages-femmes de la cour savent cela !)

Nsoro s'en irrita, mais il craignait ces devins.

L'enfant (c'est Ntare) grandit et commença à suivre les troupes. Alors les devins dirent à Njabwe : Enlève cet enfant de chez Nsoro, le moment est venu de le prendre chez toi; cherche du sorgho, c'est avec cela que tu pourras l'avoir...

Njabwe avec sa suite alla épier près de la cour. Là des enfants sont en train de jouer en gardant les vaches, et parmi eux ils reconnaissent Ntare. Eux sont venus là comme de simples passants, ayant des graines dans une corbeille. La déposant près d'eux, ils leur montrent ces graines, inconnues chez Nsoro. Ce que voyant, les enfants les convoitent et s'écrient : Mutuhe! donnez-nous!... Ils en donnent un peu à tous sauf à Ntare.

Puis les enfants les suivent en chemin, en demandant encore. Ntare surtout les approche pour en recevoir aussi. Les envoyés de Njabwe en redonnent à tous les autres, puis en répandent sur le chemin, et tous ceux qui sont là se le disputent par terre. Ntare lui, laisse ses compagnons à cette lutte et court insister près de ceux qui partent.

Ils sont maintenant sur une colline solitaire, vus de personne : ils se saisissent de Ntare, un le porte sur l'épaule et ils fuient avec l'enfant. Arrivés chez Njabwe, ils lui présentent son fils.

Oyant cela, Nsoro réunit ses gens pour vaincre Njabwe. Mais celui-ci éloigne son fils, il l'envoie au Buha chez sa tante paternelle, femme de Ruhinda roi du Bushingo.

Nsoro et Njabwe se combattirent à outrance et le vainqueur fut Njabwe. Désespéré, Nsoro, arrivé du kitanga (sources de la Luvyironza), appela son muhutu et lui dit : Il n'y a plus de roi et il n'y a plus de serviteur... Celui-ci s'étendit dans l'eau profonde et y disparut. A son tour Nsoro s'étendit dans la vase et disparut. Ses femmes, ses enfants, ses vaches, tout le suivit et disparut là, sans qu'on les ait revus.

Maintenant encore il y a le dicton :

Vous ne voyez pas de fumée sur la colline de Nsoro!

#### Après son exode du Burundi...

Ntare s'en alla grandir chez sa tante, femme de Ruhinda, roi du Bushingo (contrée du Buha dans la pointe nord de la Mulagarazi, comme disent les gens et non Malagarazi comme disent les cartes).

Avec lui son serviteur et un taurillon tacheté, bête sacrée que les rois emploient pour les sacrifices : son nom était Ruhiza. Ntare cacha ses habits, se vêtit de deux peaux de moutons : d'où son nom de Cambarantama. Il avait une hache très solide. Il avait des « remèdes » magiques pour donner le change au roi Ruhinda. Il avait une petite auge de bois de murinzi. C'était suivant les instructions des deux fameux sorciers Ndwano (fils) de Runyota de Nyamigoma et Nyambo de Zirateretse, un muhutu.

Arrivé au Bushingo, il entra au service de Ruhinda sous ce nom de Cambarantama, sans que l'autre sût qu'il était « roi », mais sa tante le savait... Ntare allait chercher du bois.

Un jour Ruhinda dit : Cambarantama me fait peur, c'est le roi du Burundi. — Et la tante : Ho ho! Cambara... il n'y a rien d'un roi en lui, nta mwami ari mwo, c'est un familier, c'est un vulgaire serviteur, n'akashumba kishumbira.

Pour sa nourriture la tante lui envoie à la cour d'arrière sur un plateau vulgaire des mets de bahutu : c'est son serviteur qui les mange. Tandis qu'en cachette elle donne à son neveu de la nourriture royale, du bon breuvage aussi... et du miel.

La nuit, Cambara... fait du feu au palais avec son serviteur et les veilleurs. De quel bois il se chauffe? Il provient des bigabiro, des bois sacrés du roi, sur l'avis des dits sorciers : bois qu'il est

interdit de couper et de brûler, mais ils lui ont enseigné le moyen de les brûler. Il flambe. Le roi lui demande : Dis donc, Cambara... ce bois qui flambe, d'où vient-il? — Et lui : Ce sont les veilleurs qui l'ont apporté...

Et ainsi de longs jours, cependant que Ntare grandit, et son serviteur aussi. Ils construisent dans ces bois sacrés et ils y passent leurs journées en faisant du bois, le muhutu y fendait leur provision à tous deux.

Toujours Ruhinda rêve que Cambara... est roi du Burundi et le dit à sa femme. La nuit s'il s'éveille en sursaut elle le retient et dit : humura, humura! Reste tranquille! qu'as-tu?

— Cambara, c'est un roi...

— Cambara, c'est un esclave!

Le taurillon est devenu taureau, il se mesure avec Runyange, celui du roi, qui apprend cela. Mais Cambara... répond : C'est par jeu, quand le petit est repu, il ne manque pas de jouer avec le père.

Un jour, le moment venu de repartir de chez sa tante, il prépara en cachette sa petite auge et ses « remèdes ».

Ses deux sorciers Ndwano et Nyambo étaient venus l'attendre au Buha, dans la brousse. Les deux taureaux se battirent, mais Ruhiza laissa la partie, craignant Runyange. Ntare mangea comme d'habitude et on alla se coucher. Cependant ces sorciers et leurs gens vinrent entourer l'enceinte. Averse, éclairs, tonnerre...

D'où vient cet orage, Cambara...? dit le roi.

— Il vient, dit Ntare, du versant du Banga.

Au milieu de la nuit les deux taureaux étaient fatigués de se battre. On se remit à dormir. Ntare prit son augette, y mit ses miti magiques et la plaça sur le lit du roi, lequel de nouveau se réveilla en sursaut et la reine lui dit : Calme-toi, humura!

— Je rêvais, dit-il, que Cambara avait une auge, qu'il était dressé dessus, que des gens entouraient le kraal, j'ai vu le roi du Burundi.

— Non, non, dit la reine, il n'y a pas de roi en Cambarantama, nta mwami arimwo!

Et Ruhinda se rendormit. Cependant voici les sorciers avec des porteurs de hamacs. Et la reine avait cherché des porteurs aussi pour la fille du roi, la sienne. Vers minuit les taureaux recommençaient, le roi agité voulait aller voir, la reine l'empêchait : Reka, mwami, sigaho!

Dans la lutte, le taureau de Ntare, Ruhiza, crève l'enceinte royale du côté d'en bas et tue Runyange. Ntare passe par la brèche avec son fidèle serviteur et la fille de Ruhinda, sa cousine. Les voilà

partis avec Ruhiza vainqueur et les sorciers et les porteurs, avec du feu aussi...

Les uns portent Ntare, les autres la fille.

Ils traversèrent la Mulagarazi, les tambours du Burundi battirent. Arrivé à Buruhukiro, Ntare descendit à terre (on cite encore l'endroit) et il se reposa. Un éléphant suivait et laissa là ses fortes empreintes.

Reparti, il achève l'étape au Nkoma-ya-banege-yatsinze-abansi-ku-ngoma (= nom complet de la célèbre chaîne). Cependant ils avaient apporté du Buha une peau de vache; ils l'étendirent sur le fameux trou du nkoma (serpent très venimeux) — d'où sans doute le nom de Nkoma resté à la montagne... On y montre encore ce trou qu'on dit aller loin sous le sol : le soussigné l'a vu.

Mais la peau une fois sur ce trou, Ntare craignait de s'asseoir dessus. C'est Ndwanu qui commença et il prit Ntare sur ses genoux. Voici le nkoma, il frappe sous la peau, le roi a peur, Ndwanu lui dit : Humura! rassure-toi, maître des vaches du Burundi!

Alors Ndwanu retire ses jambes peu à peu, le roi reste seul assis sur la peau où on l'exhorte à tenir... Le nkoma se débat fort, tout le pays l'entend, les tambours battent à l'unisson et les compagnons de Ntare s'écrient :

Umwami yimye, vive le roi!

Au son des tambours Ntare leur donne de ce feu qu'il a apporté du Buha : tout autre est éteint et l'on n'emploie plus que ce feu nouveau, en criant : Vive le roi Ntare!

D'abord le nouveau roi trace la frontière entre Burundi et Bushingo. Puis il fait le tour du pays et s'établit à Banga et ensuite à Bukeye, le lieu sacro-saint de la bénédiction des semences. Il établit là son ngoma, sa souveraineté, et tout le pays sut qu'il avait un roi.

Alors il épousa cette jeune fille par lui amenée du Buha, sa cousine, enfant de Ruhinda et de sa tante paternelle, qui la lui avait donnée.

Et voilà comment débuta la dynastie actuelle au Burundi.

P. BROSSY.

#### DEUXIÈME VERSION SUR L'ORIGINE DE NTARE II (RUHAGA ET RUHINDA)

Nous enregistrons des traditions.

Nous sortirions de ce rôle très objectif si, après avoir donné l'origine de Ntare I<sup>er</sup>, nous ne la donnions pas aussi d'après d'autres.

Voici cette deuxième version telle que nous l'a écrite le P. Dubois, après de multiples enquêtes en divers lieux et des recoupages sérieux.

Ntare I<sup>er</sup> était fils naturel de Nsoro, petit-fils de Ntwero « Ruhinda de l'Urundi ». On l'appelle encore Biti. Il est né au Nkoma ya abanege et mort près de la Kanyaru. Enseveli à la Kibira le tout premier.

A l'âge de trois ans, Nsoro profite d'une absence de Njabwe pour aller enlever Ntare. Kihuramutwe, femme de Njabwe et mère de Ntare le lui livre. Poursuivi par Njabwe, Nsoro se cache dans les cavernes avoisinant la Kitanga (sources de la Luvyironza). Rejoint par son frère, il se déclare mufumu, sorcier, et ainsi sauve sa tête.

C'est alors que Nsoro prend le nom de Nyabarega et Njabwe celui de Kavumu. Inakibindigiri, sœur de Ntare, règne à la mort de Ntwero (Ruhinda) au Nkoma y'abanege, jusqu'à la majorité de son frère. On l'appelle « umwami w'abagore », roi des femmes.

Ntare est envoyé au Buha chez sa tante, femme du roi Ruhaga. C'est alors qu'on le nomme Biti, afin d'écarter les soupçons de ce roi. Devenu grand, sa tante lui obtient une de ses filles, Kikore, pour femme. Quelque temps après, Biti demande en mariage Jururyakugwa, sœur cadette de Kikore, et Ruhaga, qui commence à soupçonner l'origine de Biti, le chasse. Biti rentre alors au Nkoma y'abanege où il règne quelque temps sur le pays conquis par Ntwero-Ruhinda son aïeul.

Après avoir donné le karyenda (tambour royal) à Bitebanyi<sup>1</sup> qui devient son vassal au Nkoma (y'abanege), il commence ses conquêtes. Le pays de Ruhaga, le Buha, il le prend, puis le Bushubi, le Sud du Ruanda où règne Ruhinda rw'iRuanda, jusqu'à Save. Il pousse jusqu'au Bunyabungu (Kivu) et au retour annexe l'Urundi.

\* \* \*

Bref, pour en finir avec *Ruhaga* et *Ruhinda*... citons les deux vieux dictons, le premier courant au Buyogoma, à deux pas du Buha :

Uwobara Ntare ni Ruhaga, et  
Uwobara Ntare ni Ruhinda.

= Qui pourrait en dire long sur le compte de Ntare c'est Ruhaga,  
Qui pourrait en dire long sur le compte de Ntare c'est Ruhinda.

1. *Nsoro*, la tribu des Basoro se réclame de lui. Il jouait au lusoro quand on lui annonça la naissance d'un héritier.



Ces deux mots résument, sans trancher au net la question de l'origine racique de Ntare, les débuts du royaume de l'Urundi. Ni Ruhaga ni Ruhinda ne sont des mythes. Avec ces deux personnages Ntare I<sup>er</sup> s'est mesuré et il les a vaincus. C'est déjà quelque chose pour l'histoire : il nous paraît que ce point est désormais acquis.

Citons de nouveau un autre dicton :

Gira Ntare na Ruhinda !  
= Vive Ntare et Ruhinda !

Ce souhait date sans doute de l'époque où la victoire était encore indécise entre les deux (donc contemporains).

## ÉPILOGUE

### KABIRIZI

C'était un tambour sacré... Un tambour des temps héroïques, dont l'histoire commence à s'estomper et à tomber dans la nuit de l'oubli. Son nom est Kabirizi ; voici sa légende et sa seconde vie.

Un jour, il y a de cela Dieu sait combien d'années, Ntare le grand s'en fut « chercher du feu » dans l'Uha. Le « Roi du Nord » livra plusieurs batailles à son voisin du Sud, le vainquit et s'empara d'une partie de son pays.

En ces temps-là, la Malagarazi n'existait pas, il n'y avait donc pas de limite définie entre les deux royaumes...

Avant de rentrer chez lui, le vainqueur s'en fut consulter le plus réputé des sorciers de l'Uha. Le prince des sorciers passa une nuit entière à invoquer les esprits, et, lorsque le jour parut, il rendit son oracle : « Ton retour sera heureux et ton règne prospère, mais, ô grand roi, pour te rendre les sorts plus favorables, crois-moi, amène avec toi ce tambour, fais-le accompagner par un bouc, un bélier et une génisse pleine... Passe dans ton voyage sur une colline dont le nom est Ruhira. De là naîtra une rivière qui séparera l'Urundi de l'Uha. »

Ainsi fit le roi... et il advint que la génisse véla sur le Ruhira et qu'une rivière naquit aussitôt de l'endroit où le petit veau toucha terre... On l'appela Mulagarazi... et aujourd'hui encore elle divise les Barundi de leurs cousins les Baha.

L'histoire ne dit pas ce que devinrent la vache et son veau, le bouc et le bélier... Quant au tambour, symbole de sa victoire, Ntare lui donna le nom de Kabirizi.

Kabirizi fut confié à une famille de batutsi, les « Bashoma ». Leur chef reçut en apanage toute la région de la Haute-Malagarazi. Kabirizi fut dès lors traité en vrai tambour royal. On lui bâtit un « palais », il y fut intronisé avec honneur, et l'on mit à ses côtés un second tambour, son « épouse ». Il eut une jeune fille à son service ; enfin un muhutu reçut la charge de garder et d'entretenir son kraal.

Son culte commença aussitôt, il devint le génie protecteur de la contrée. Une crainte mystérieuse entourait son « palais », nul

profane, nul chef surtout, n'eût franchi impunément le seuil de sa demeure; quiconque l'eût vu ou touché eût éprouvé sur l'heure l'effet de sa colère.

Kabirizi annonçait les grands événements, les guerres surtout. Il battait alors d'une façon spéciale, lugubre. Son appel, porté de colline en colline, était entendu de très loin; les guerriers y répondaient aussitôt. Prenant leurs lances, leurs arcs et leurs flèches, ils se rassemblaient devant le kraal du chef et l'on partait, en chantant et en vociférant, pour la vengeance ou la rapine.

Kabirizi lui-même était parfois l'enjeu de la bataille. Il excitait l'envie des Baha et la jalousie des grands chefs de l'Urundi. Les uns et les autres tentèrent plusieurs fois de s'en emparer : ceux-là pour le ramener chez eux, ceux-ci pour le détruire.

Deux expéditions surtout sont restées légendaires.

Les grands chefs des Batutsi descendirent un jour de leurs hauts plateaux, ils surprirent les gardiens du tambour, mirent le feu à toutes les huttes, espérant bien que l'usurpateur périrait lui aussi dans les flammes. Or Kabirizi se sauva, dit-on, en se transportant lui-même dans un étang. De là il se mit à battre pour appeler les guerriers à son secours. Ils accoururent de tous les coins du pays, même du Buragane, pour le défendre et chasser l'envahisseur. On se souvient encore de la grande bataille qui mit aux prises les deux partis. Les batutsi eurent le dessous, beaucoup y périrent et les autres s'enfuirent honteusement. On s'empessa de reconstruire la hutte et le kraal détruits par l'incendie, et Kabirizi y fut triomphalement ramené.

Une autre fois les Baha tentèrent à leur tour d'emporter le précieux tambour. Par ruse ils pénétrèrent dans sa demeure, et à la faveur de la nuit ils perpétrèrent leur sacrilège larcin. Kabirizi se laissa amener jusqu'à la Malagarazi, mais ce fut en vain que les voleurs essayèrent de lui faire traverser la rivière; à chaque tentative il échappait de leurs mains. De guerre lasse et pressés par la peur de voir surgir les lances des Barundi, les Baha l'abandonnèrent dans la brousse et s'enfuirent aussi honteusement que les batutsi. Le lendemain toute la population était sur pied pour assister au retour du puissant Kabirizi, et maintes libations furent faites en son honneur.

Après ces heures héroïques, Kabirizi vécut des jours tranquilles. Ayant conquis de haute lutte une renommée universelle, il était entouré de la vénération la plus profonde. Les esprits que craint le Murundi sont frondeurs, plutôt malfaisants, en tout cas prompts à la colère et à la vengeance. Or en Kabirizi habitait un « grand

esprit ». Pour l'apaiser et se le rendre favorable il était nécessaire de lui adresser un culte. Ce culte, tout matériel d'ailleurs, consistait dans l'offrande de bière, de nourriture et en imprécations.

Le quémendeur apportait les présents, les déposait dans la cour, devant la hutte de Kabirizi. La jeune fille préposée à son service s'agenouillait devant la cruche de bière, prenait en main le chalumeau et aspirait une gorgée. Elle se gardait de l'avalier, mais se levant aussitôt, elle entra dans la hutte de Kabirizi, et aspergeait de tous côtés le tambour en soufflant sur lui la bière qu'elle avait conservée dans sa bouche. « Protège les chefs, disait-elle, garde le pays... sois propice à un tel, éloigne la haine, chasse la mort... » Ce rite terminé, elle revenait dans la cour, s'agenouillait de nouveau auprès de la cruche, reprenait le chalumeau, buvait et le passait ensuite aux assistants.

Il y a quelque trente ans, Mwezi, roi de l'Urundi, enleva le pays aux Bashoma et le donna au père du chef actuel : Kiburwa. La gloire de Kabirizi y perdit la moitié de ses rayons, et la jeune fille sa gardienne. Avec l'occupation européenne, les guerres devinrent de plus en plus rares et finirent par disparaître complètement. Kabirizi ne battit plus l'appel des guerriers.

Kaborya, le frère aîné du chef actuel, se souvient de l'avoir entendu une fois, c'était vers 1923, leur père lui avait fait battre le rassemblement de tous ses gens pour aller à la rencontre d'un grand sorcier venu de l'Uha.

Kabirizi resta cependant l'emblème des esprits, sa hutte, leur demeure; mais sa « prêtresse » ayant disparu, son culte cessa peu à peu... et l'herbe poussa devant son « palais ».

Or en l'an de grâce 1934 les Pères arrivèrent dans le mystérieux sud de l'Urundi et fondèrent la Mission de Makamba. Le vieux chef de la Haute-Malagarazi, un prince parmi les sorciers, venait de mourir. Ses fils revinrent tous au catéchuménat qu'ils avaient fréquenté autrefois lorsqu'ils étaient à l'école des fils de chefs. Quatre catéchistes furent envoyés dans ce pays, le G.Q.G. du diable, et une succursale centrale bâtie à Mbizi, sur la colline même où Kabirizi dormait son solitaire sommeil. Il nous fallait un tambour pour appeler les priants. Kasore le jeune successeur de Kiburwa à la tête de la chefferie, eut une inspiration sublime : « Si nous amenions Kabirizi ! » Tout le monde de répondre : « Oui, oui, il nous faut Kabirizi, allons chercher Kabirizi ! » Une expédition, toute pacifique cette fois, s'organisa aussitôt. Kasore et son neveu accompagnés de deux catéchistes pénétrèrent dans ce qui fut le palais du tambour royal, à la grande stupéfaction des voisins; ils enlèvent

Kabirizi, le chargent sur leurs épaules et le transportent à la succursale. Ceci se passait après le catéchisme, donc vers midi, à la vue de tout le Burundi, comme on dit ici. Les païens s'attendaient à voir tomber foudroyés les auteurs de ce forfait. Voyant qu'ils n'étaient point punis de mâle mort, ils branlaient la tête disant : « Les temps d'autrefois sont bien finis, le Dieu des chrétiens est plus fort que nos esprits, puisqu'on a enlevé Kabirizi et qu'ils ne sont pas morts... il faudra bien qu'un jour nous allions nous aussi nous faire instruire ! He mwe ! »

Puissent ces dernières paroles se réaliser bientôt !

Et toi, Kabirizi, ô tambour sacré, sauvé du trou infect où tu moisissais (n'a-t-on pas dû t'amputer le pied), ta seconde vie, la plus belle, a commencé. Gratté, lavé, ayant fait peau neuve, désormais tu battras tous les jours l'appel des guerriers des temps nouveaux, de ceux qui veulent en ce Sud continuer les gestes du Christ à travers notre cher Burundi. Le son que tu donnes est très beau, qu'il soit le messager de la grâce ! Le matin lorsque tu « parles », c'est l'heure où dans chaque hutte la mère de famille ranime la flamme couvant sous la cendre ; que ta « voix », comme autrefois portée de colline en colline, soit le souffle qui ravive l'étincelle de vie divine qui au tréfonds des cœurs païens, sommeille sous la cendre, sous la boue, des grossières superstitions.

Kabirizi, trop longtemps tu as servi le diable ! Comme par le passé, rassemble les païens, mais amène-les tous aux pieds du divin Chef.

Père E. BROSSY.

## APPENDICE

### JUSTIFICATION DE L'AGE DE MWEZI II ET DE NTARE II

	Ans	Mois	Année
<b>BANKEKA</b>			
Bankeka s'est marié à l'âge actuel d'un certain Simoni, catéchiste, lequel était un muchuko à l'arrivée des Belges en 1916. Bankeka s'est donc marié en 1935—1916=19+2= . . . . .	27		
Bankeka a eu un enfant d'une première femme qu'il a chassée cinq mois après ; mettons . . . . .	1	2	
Il a pris une deuxième femme avec laquelle il a vécu . . . . .		6	
D'une troisième femme, il a d'abord un enfant qui meurt après trois mois ; mettons . . . . .	1		
Il en a un autre enfant et la chasse 4 mois après . . . . .	1	2	
Il prend une quatrième femme qui reste un mois chez lui et qu'il remplace par une cinquième qui ne demeure que deux mois. . . . .		3	
Il épouse enfin une sixième femme dont il a deux enfants encore vivants ; supposons que le premier ait été sevré après dix-huit mois et mettons . . . . .	3	1	
Il y a sept mois que le deuxième est né . . . . .		7	
Mettons un intervalle total de trois mois pour pour le paiement de la dot et autres formalités . . . . .		3	
	27	24	
	2	24	
Bankeka a donc vingt-neuf ans et est né en 1906.	29		1906
<b>BIZOZA, père de Bankeka.</b>			
La mère de Bankeka lui a donné deux enfants avant Bankeka. Mettons que chacun de ces deux enfants ait été sevré après dix-huit mois . . . . .	4	6	
Avant la mère de Bankeka, il avait une autre femme qui d'abord avorte deux fois ; mettons . . . . .	1		
Elle lui donne ensuite deux enfants ; supposons que le premier ait été sevré après dix-huit mois . . . . .	3	1	
Il la chasse après la naissance du deuxième enfant . . . . .		5	
Avant celle-ci, une autre femme avait passé chez lui . . . . .	3		
Sa première femme était restée plus de trois ans . . . . .			
Bizoza s'est marié à l'âge d'un certain Patrice, lequel a au moins quatorze ans . . . . .	14		
	25	12	

	Ans	Mois	Année
(Bizoza marié très jeune parce que destiné par son père pour être le chef de famille; Rwanko, son père meurt en 1894) . . . . .	I	12	
	26		
Bizoza a donc : $29 + 26 = 55$ ans, donc 1935—55 = né en 1880 . . . . .	55		1880
Confirmation de son âge du fait qu'à l'arrivée des Pères à Mugera, Bizoza avait l'âge d'un certain Gabrieli, lequel a bien dix-huit ans : $1880 + 18 = 1898$ = fondation de Mugera.			
<b>CHIYE, mère de Bizoza.</b>			
Chiye a eu avant Bizoza six autres enfants; en comptant comme plus haut, mettons quinze ans. . .	15		
Elle est mariée à l'âge d'une certaine Clara qui a au moins . . . . .	18		
Ajoutons à cela l'âge de Bizoza. . . . .	55		
Chiye aurait . . . . .	88		1847
(A la mort de Mewzi II en 1908, Bankeka n'était pas encore sevré.)			
<b>MUGUMIRA, père de Chiye.</b>			
Chiye est la huitième enfant de Mugumira; comptons comme précédemment : $7 + 7 + 7 \times 8$ mois = au moins dix-huit ans. . . . .	18		
Mugumira, mukamyi de Mwambutsa, s'est marié très tard, soit à l'âge actuel d'un certain Muzi, lequel mukamyi également s'est marié vers vingt-quatre ans; or, la fille aînée de Muzi a bien seize ans; $16 + 24 = 40$ ; mettons donc que Mugumira s'est marié à trente-huit ans au moins . . . . .	38		
A la naissance de Chiye, Mugumira avait . . . . .	56		1791
Mugumira serait né en : $56 + 88 = 144$ ; 1935—144			
<b>BIGARA, père de Mugumira</b> était mukamyi de Mwezi I <sup>er</sup> .			

	Naissance	Avènement	Mort
MUTAGA II . . . . .	?	?	1915
MWEZI II ( <i>Kisabo</i> ) . . . . .	1841	1852	1908
NTARE II. . . . .	1809	1825	1852
MWAMBUTSA I <sup>er</sup> . . . . .	1788	1801	1825
MUTAGA I <sup>er</sup> . . . . .	1769?	1776?	1801
MWEZI I <sup>er</sup> . . . . .	?	?	1776
NTARE I <sup>er</sup> ( <i>Rushatsi</i> ). . . . .	?	?	?

A la mort de Ntare, Chiye avait l'âge d'un certain Ludoviko qui a cinq ans; d'autre part, l'enfant né après elle avait un peu plus d'un an.  
A la naissance de Ntare II, Mugumira avait l'âge d'un certain Yozefu qui a dix-huit ou dix-neuf ans.

Mwezi Kisabo serait monté sur le trône à l'âge d'un fils de Karabona qui a de onze à douze ans.

Ntare II serait monté sur le trône très tard à l'âge d'un nommé Donato lequel a seize ans.

Mwambutsa I<sup>er</sup> serait monté sur le trône un peu plus âgé que Mwezi Kisabo, soit vers l'âge de treize ans; Mugumira avait alors à peu près dix ans.

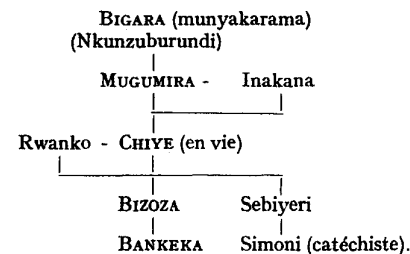
Lorsque Mugumira est né, Mwambutsa était sevré depuis un peu plus d'un an.

Les dates concernant la mort de Mwezi I<sup>er</sup> 1, la naissance de Mutaga I<sup>er</sup> sont plus aléatoires; les renseignements fournis sur le père de Mugumira : Bigara, étant assez nuageux; Bigara en tout cas était un jeune homme sous Mwezi I<sup>er</sup> et à son service comme mukamyi, comme plus tard sous Mutaga I<sup>er</sup>. C'est sous Mutaga I<sup>er</sup> que Bigara s'est marié.

De même, Mugumira a été mukamyi sous deux rois : Mwambutsa I<sup>er</sup> et Ntare II. Il avait commencé son service sous Mwambutsa I<sup>er</sup> à l'âge de sept ans. Au moment de l'abdication de Mwambutsa I<sup>er</sup> 1, Bigara était mort, et Mugumira avait environ trente-quatre ans et n'était pas encore marié. Après l'abdication de Mwambutsa, Mugumira continua à kukama chez Ntare pendant au moins cinq ans.

D'après ce qui précède, on est tout de même fondé à croire que l'avènement de Ntare Rushatsi ne remonte guère qu'à 1730 ou même 1750.

On ne peut guère faire que des conjectures, à moins que de par ailleurs on n'ait des points de repère.



P. DUBOIS.

1. Disons abdication de Mwezi; et mort de Mwambutsa.

## TABLE DES MATIÈRES

### PREMIÈRE PARTIE

Préambule : État de la question. Itinéraire des Hamites . . . . .	7
La dynastie de l'Urundi est-elle hamite? . . . . .	9

#### ESSAI HISTORIQUE.

Chap. I. Art. I. Notre dynastie est hamite . . . . .	13
Art. II. Date de l'entrée des batutsi dans l'Urundi . . . . .	18
Art. III. Ntare I <sup>er</sup> , premier roi hamite de l'Urundi . . . . .	23
Art. IV. Mutaga I <sup>er</sup> . . . . .	27
Art. V. Mwambutsa I <sup>er</sup> . Pourquoi n'a-t-il pas sa tombe à la Kibira? Les Babibe sont-ils ses descendants? . . . . .	29
Art. VI. Ntare II . . . . .	34

#### RUANDA-URUNDI.

Chap. II. Art. I. De royaume à royaume. Similitudes. . . . .	39
Art. II. Mort du roi. Dessiccation . . . . .	40
Art. III. Croyances populaires sur la survie . . . . .	41
Art. IV. Le Muganuro ou fête nationale du sorgho . . . . .	42

### DEUXIÈME PARTIE

#### *Les Batutsi dans l'Urundi.*

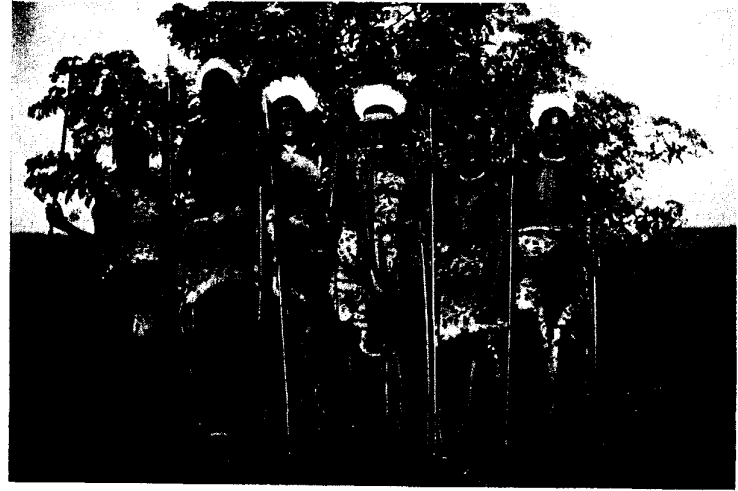
Chap. I. Tribus et tribus. Banyaruguru et Bahima . . . . .	51
Chap. II. Origine légendaire des Batutsi, descendants de Ntare I <sup>er</sup> (abavuye mu nda y'umwami) . . . . .	56
Chap. III. Tribus nobles et non nobles . . . . .	61
Chap. IV. Dans quelles tribus se marient rois, princes, princesses. . . . .	65
Chap. V. Cas originaux : clans réhabilités, mésalliances . . . . .	67
Chap. VI. Quelques coutumes pasteurs à la cour du roi . . . . .	73

### TROISIÈME PARTIE

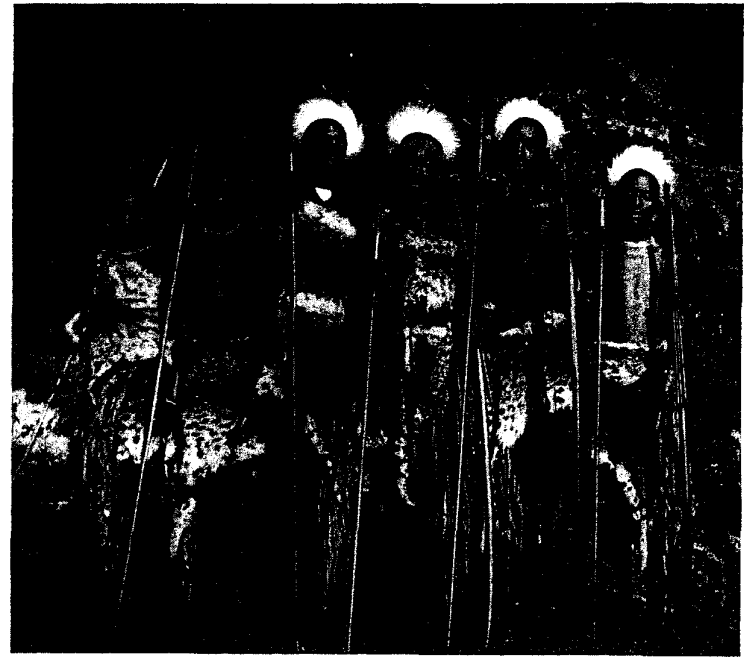
#### *Histoire et histoires.*

Chap. I. Les témoins de l'Urundi . . . . .	87
Le Buha . . . . .	87
Le Bugufi . . . . .	89
Appendice : Pointe des Hamites vers le sud . . . . .	91
Chap. II. Immigration hamite par l'est. Ruhinda est-il venu dans l'Urundi? . . . . .	96
Chap. III. Légende concernant la venue de Ntare I <sup>er</sup> . . . . .	99
Origine de Ntare I <sup>er</sup> . . . . .	105
Deuxième version (Ruhaga, Ruhinda) . . . . .	108
Épilogue : Kabirizi . . . . .	111
Appendice . . . . .	115

PLANCHES



Élèves baganwa de Rugari. (Photo Schultz vers 1906.)



Élèves baganwa de Rugari (vers 1906).  
De gauche à droite : Semitende, Semufari (fils de Rusengo), Kitare (frère de Mbanza),  
Karibwani, Kinyamazinga et Ruguge.



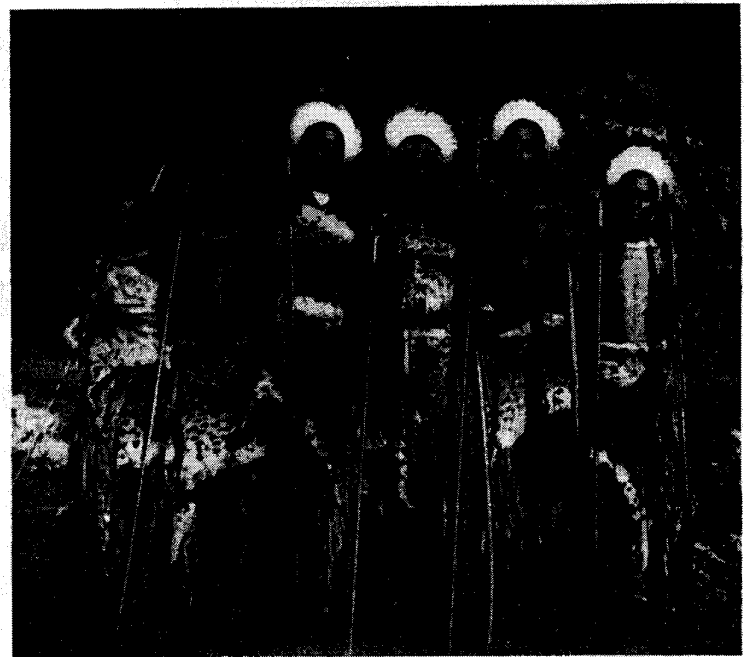
Élèves baganwa de Rugari. (Photo Schultz vers 1906.)



Élèves baganwa de Rugari (vers 1906).  
De gauche à droite : Semitende, Semufari (fils de Rusengo), Kitare (frère de Mbanza),  
Karibwani, Kinyamazinga et Ruguge.



Élèves baganwa de Rugari. (Photo Schultz vers 1906.)



Élèves baganwa de Rugari (vers 1906).  
De gauche à droite : Semitende, Semufari (fils de Rusengo), Kitare (frère de Mbanza),  
Karibwani, Kinyamazinga et Ruguge.

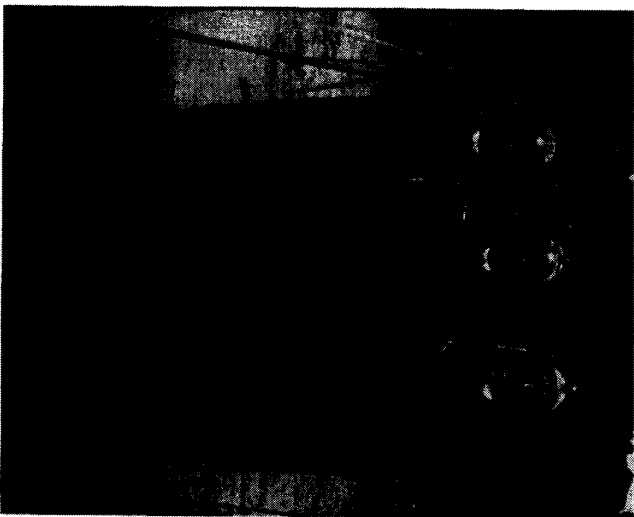




Le roi Mwiza II, en palanquin, entouré des grands princes.



Royaume Mwiza de Ruanda. — Batwa.



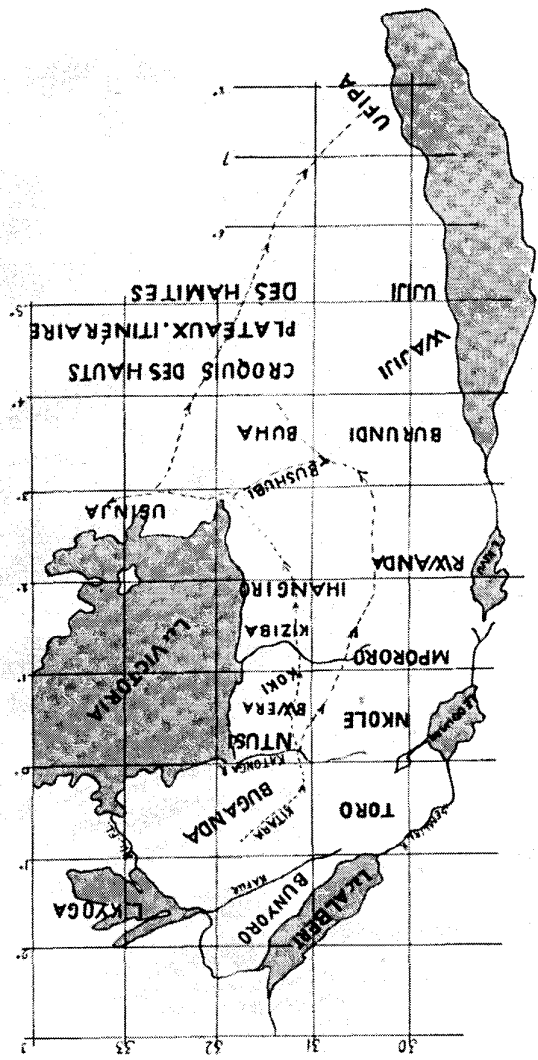
De gauche à droite : Nguruko (fils de) Ntanguera, Ntashushira.  
(Photo Schultz vers 1900.)



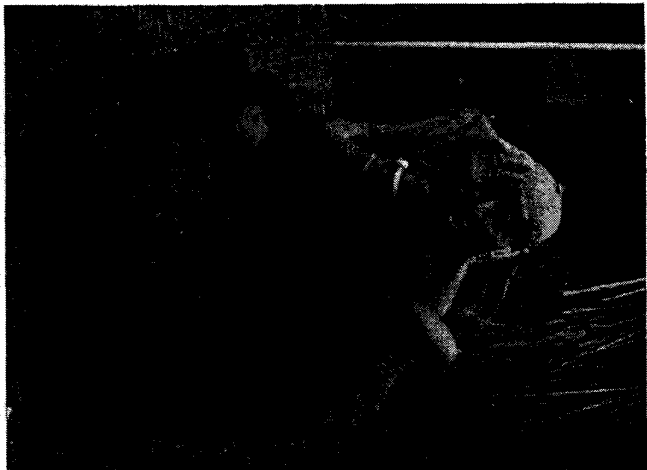
Mazazi, petit-fils de Ikwasha (fils de Ntarr II) avec trois de ses enfants, aujourd'hui chrétiens du Sud. De gauche à droite : J. Kurunganya, Marreyva et Matonde. (Photo Schultz 1900.)



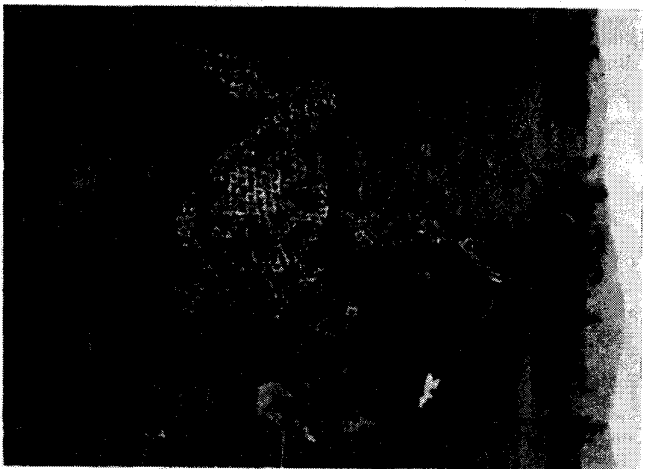
Mhimi, descendant de Mutaga Ier, aïeul de la reine actuelle Teresia.  
(Photo Schultz 1900 à Kanyinya.)

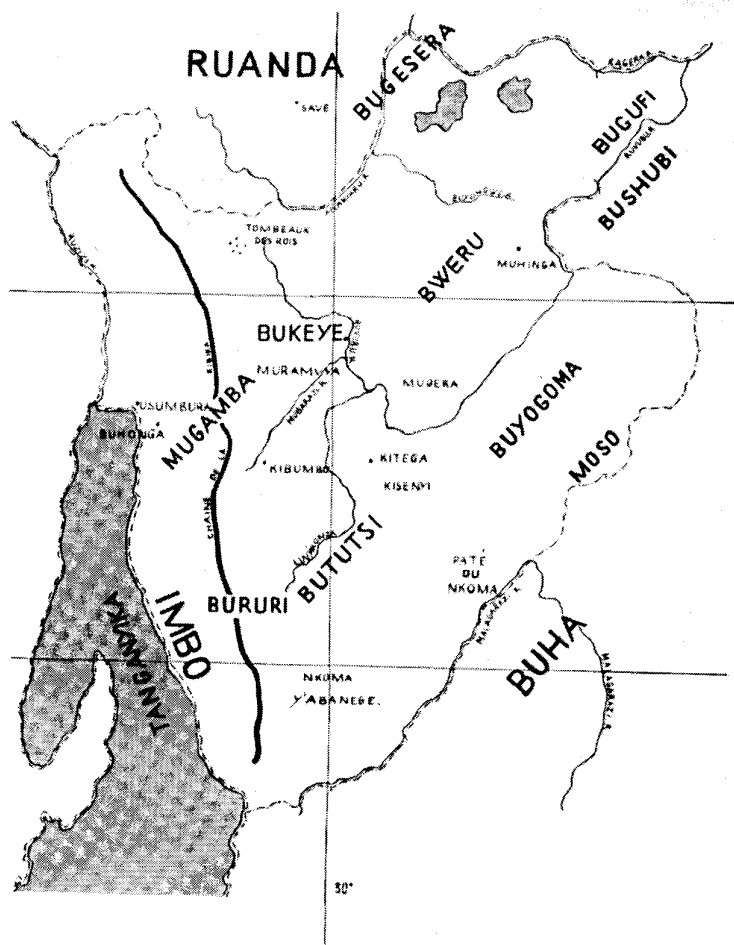


Mwesi Kishabo, roi de l'Umandi, dans ses vieux jours



Dernière Minka Karwendu authentique.





CARTE CROQUIS DU BURUNDI

BIBLIOTHEQUE CONGO — BIBLIOTHEEK

Directeur - Ed. DE JONGHE - Bestuurder

PREMIERE SERIE — EERSTE REEKS

- No 1. HUTEREAU. Histoire des peuples de l'Uele et de l'Ubangi. 75.—  
 No 2. LANGHE. De Slang bij de Ngbandi.  
 No 3. VAN WING. Etudes Bakongo. Histoire et sociologie. Préface de Ed. De Jonghe.  
 No 4. VAN WING. De geheime Sekte van 't Kimpasi.  
 No 5. DE CLERCQ. Grammaire du Kiyombe.  
 No 6-8. — LAGAE et VAN DEN PLAS. La Langue des Azande.  
 No 9. — HUREL. La poésie chez les primitifs ou Contes, Fables, Récits et Proverbes du Kuanda.  
 Nos 10-11. L. BITTREMIEUX. Mayombesch Idioticon.  
 No 12. LOUIS FRANCK. Etudes de Colonisation comparée.  
 No 13. R. P. GERARD. La langue Lebeo.  
 No 14. SAMAIN. La langue Kisoonge.  
 No 15. Comité permanent du Congrès Colonial. — La politique économique du Congo Belge.  
 No 16. Comité permanent du Congrès Colonial. — La question sociale au Congo.  
 No 17. Comité permanent du Congrès Colonial. — La politique financière du Congo belge.  
 No 18. Mgr LAGAE. Les Azande ou Niam-Niam.  
 No 19. DE WILDEMAN. Les forêts congolaises et leurs principales essences économiques.  
 No 20. R. P. GILLIARD. Grammaire synthétique du Lontomba.  
 No 21. L. BITTREMIEUX. Mayombesch Idioticon. Deel III.  
 No 22. R. ZUURE. Croyances et pratiques religieuses des Barundi.  
 No 25. R. P. VERKENS. La langue mangbetu.  
 No 17. VAN WING et PENDERS. Le plus ancien dictionnaire Bantu : Vocabularium, P. Georgh GELSENSIS.  
 No 28. E. P. B. LANGHE. De ziel van het Ngbandivoik.  
 No 29. E. P. B. LANGHE. De Ngbandi naar het leven gescheet.  
 No 30. E. P. B. LANGHE. De Ngbandi (geschiedkundige bijdragen).  
 No 31. R. P. PLANGOUVERT. Les Sociétés secrètes chez les Bayaka.  
 DEUXIEME SERIE — TWEEDE REEKS  
 No 1. E. P. BITTREMIEUX. Symbolisme in de Neger-Kunst.  
 No 2. E. P. R. VAN CAENECHEN. Kabundi Sprookjes.

EN VENTE A LA LIBRAIRIE FALK, FILS

Georges VAN CAMPENHOUT Successeur, 22, rue des Paroissiens, Bruxelles